

Bernard Fauren

L'Ensecret

Roman

brumerge

ISBN : 978-2-917745-20-5
Dépôt légal : septembre 2010

bernard.fauren@gmail.com

© 2001 Bernard Fauren

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

1

Nous avons quitté le refuge tôt le matin ; le jour se levait à peine, et le chemin, à flanc de montagne, baignait encore dans la pénombre. Je suivais, avec peine, un petit groupe de personnes qui marchait bon train. Quelque temps après, nous nous étions arrêtés à une croisée de chemins. Le mien devait se poursuivre tout droit jusqu'à la combe, et le groupe devait tourner à gauche, en pleine pente, pour gravir la montagne et parvenir à un col bien plus à l'est. Je fus soudain pris d'une quinte de toux qui me paralysa pendant quelques secondes, et ce fut d'une voix à peine audible que je leur souhaitais un bon voyage. Je m'arrêtai alors un peu, afin de reprendre mon souffle, et de les regarder attaquer la montée. J'étais subjugué par la vitalité de ces jeunes qui entreprenaient une ascension que je savais longue et difficile. Ma respiration devint un peu plus calme, et je repris mon chemin qui déclinait tout doucement. Une heure après, il me sembla que j'étais enfin arrivé. La combe était encore sombre à cette heure car opposée au levant. Un nuage de vapeur parvenait d'un hangar et troublait la vue du site. En progressant, je m'aperçus que cette vapeur s'échappait d'une locomotive sous pression qui devait

être en instance de départ. Arrivé sur la route, je fus surpris de voir des barrières fermées en travers des voies, et je me demandai comment la locomotive pourrait ainsi quitter la gare. Curieux, je m'approchai et découvris la présence d'un tunnel débouchant de la montagne. La machine allait probablement repartir par là. La gare était en bien mauvais état, et si ce n'était la locomotive, la petite ville semblait déserte et silencieuse. Je m'assis sur un banc de pierre et attendis un peu. Si j'étais à Riage, c'est que les années précédentes, avant les événements, se déroulait ici un festival de marionnettes, sans prétention, mais qui était connu dans toute la région. Maintenant que j'avais dû tout quitter, et que je survivais de mon art, j'étais à la recherche d'une marionnette ; en fait une danseuse, qui s'appelait Gypsie et qui avait appartenu à un artiste maintenant décédé. Gypsie m'avait toujours fasciné, car elle avait beau n'être que de bois, de tissu, et animée par des fils, elle paraissait infiniment vivante. Je pensais que cette magie n'était due qu'au procédé d'attache des fils sur le croisillon. La façon de les agencer était appelée autrefois « l'ensecrètement », car cela se pratiquait à l'abri des regards indiscrets. Voilà une dizaine d'années que je n'avais plus vu Gypsie.

Riage était au creux d'une vallée verdoyante aux proportions modestes. C'était un pays d'ombres et de calme à cette heure. L'avenue principale était bordée, d'un côté, par des bâtiments à deux ou trois étages, assez ternes, aux fenêtres masquées par des stores à la vénitienne aux larges bandes de bois. De l'autre côté, s'étendait un parc clos par un grillage, au centre

duquel se dressaient de grands manèges en bois. Le parc paraissait immense, sans limites. Côté immeubles, il y avait de grands cafés, dont certains à plusieurs niveaux, ceinturés de colonnes de fer. Au premier étage de l'un d'eux étaient rangées des chaises longues, des tables rondes et des fauteuils d'osier. Les tables étaient de bois épais et leurs bords gravés, des guéridons étaient souillés de bière. Il faisait bon attendre là dans un coin au frais. Une averse se mit à tomber, et je sentis qu'il devait être là, quelque part. Effectivement, je le vis assis dans la partie la plus obscure de la terrasse. Je le saluai et il me répondit par un petit signe. Nos rencontres étaient rarement l'objet de grandes effusions, même si nous ne nous étions pas vus depuis longtemps. Je le mis au courant de mes dernières recherches sur l'en secret, et il me répondit qu'à la fin de sa carrière, Roland avait pris l'habitude de donner ses marionnettes, et que certaines avaient même été vendues. À qui ? Personne ne le savait. Je le trouvais songeur et, brusquement, il me demanda :

— Pourquoi t'intéresses-tu tant aux marionnettes ?

La question me rendit perplexe. Jamais nos conversations n'avaient pris cette tournure. Nous nous contentions d'échanger des informations, et à l'occasion de parler un peu de nous-mêmes, mais finalement très peu. Je lui répondis :

— Pour le moment, c'est surtout pour gagner ma vie...

— Je le comprends, mais tu t'es intéressé aux marionnettes bien avant qu'elles ne doivent te nourrir,

et puis, il y a bien d'autres moyens pour assurer ton existence !

J'en convenais, il avait raison, mais je ne comprenais pas son insistance, et surtout ne voyais pas où il voulait en venir.

— Probablement que j'avais besoin d'une activité artistique...

— Oui, mais pourquoi te cacher derrière une marionnette ?

— Mais je ne me cache pas ! Lorsque je joue, je suis la marionnette, elle me révèle, oui, voilà, elle me révèle à moi-même !

J'étais vraiment énervé de lui voir exprimer de telles idées, comme le marionnettiste qui manipule son entourage, en petit démiurge. Il reprit :

— Songe que tu n'as pas besoin d'une marionnette pour cela ! Regarde : tu en as une toute proche de toi, comme tout le monde du reste : ton propre corps !

Je n'avais pas encore entendu un pareil concept ; je me sentis étrangement anxieux. Oui, c'est vrai, mon corps ressemble à une marionnette, mais avec lui, je ne peux pas faire grand-chose, il me gêne, m'entrave... je n'ai pas vraiment l'impression de l'habiter, tandis qu'avec une marionnette, je sens que je peux être ce que je veux, que je peux tout exprimer !

Je le vis sourire. Il était amusé et savait ce que je pensais : c'était un sourire de connivence. Il était inutile d'aller plus loin. Je me détendis, ressentant une grande paix. Au bout d'un moment, il reprit :

— Tu sais que les choses vont mal depuis les événements ? Je veux dire, qu'elles risquent encore d'empirer ?

— Non ! Enfin, je ne sais pas ! Ne sommes-nous pas arrivés à un statu quo ? Il y a des villes ouvertes et d'autres fermées. On peut encore aller à peu près où on veut ?

— Détrompe-toi ! La situation s'aggrave ! Il y aura de moins en moins de villes ouvertes ! Pour t'en convaincre, fais un tour vers la gare et observe !

— J'ai bien vu que des barrières avaient été cadenassées en travers des voies, mais je n'ai rien remarqué d'autres !

— Regarde bien ! Riage est toujours une ville où on peut circuler librement, mais tu verras là-bas des miliciens qui préparent le bouclage de la gare !

Là-dessus, nous nous quittâmes. La conversation que nous avons eue me laissa dubitatif, et je m'inquiétais de la prochaine rencontre que nous devons avoir le lendemain avec les autres marionnettistes.

En marchant dans le parc, je remarquai au bout d'une allée un camion d'une organisation humanitaire. Ces véhicules circulaient dans tout le pays pour distribuer des vivres, parfois un peu d'argent, mais surtout des bons pour les besoins de premières nécessités. C'était l'occasion de s'approvisionner pour tout ce qu'il était possible de porter avec soi. Comme nous n'avions pas le droit de nous arrêter, nous ne pouvions pas faire de stock. Ces camions étaient notre principale source de ravitaillement, surtout dans les campagnes. Je n'aimais pas trop les personnes qui y travaillaient, tout en reconnaissant le service qu'elles

nous rendaient. Manifestement, ces gens venaient d'ailleurs ; ils étaient en bonne santé et d'une redoutable efficacité, n'hésitant pas à nous adresser la parole avec beaucoup d'autorité. On sentait que ces personnes se considéraient en mission pour quelques semaines, quelques mois parfois, comme dans un pays sous-développé. De retour à leur domicile, ils devaient raconter avec parcimonie leur séjour chez « les contaminés », laissant planer les soi-disant horreurs qu'ils auraient vues, et ne pas oublier de citer ces séjours dans leur curriculum vitae.

Nous pouvions passer les nuits à la belle étoile, quand le temps était clément, ou dans des structures d'accueil gérées par ces mêmes organisations humanitaires. On voyait aussi fleurir à la périphérie des villes des camps de toile où nous pouvions jouir d'une certaine autonomie. Parfois, nous investissions les parcs de petites villes comme ici à Riage. On y trouvait des cabanes faites de planchettes récupérées de caisses d'emballage et d'une quantité invraisemblable de sachets plastiques pour en assurer l'étanchéité.

Je me mis à la recherche d'un abri pour la nuit et découvris, au fond du parc, une ruelle que je n'avais pas encore vue. Elle était foncièrement sombre ; seules quelques lumières vacillantes éclairaient les passants, celles de bougies, de chandelles ou de lampes à pétrole. Dans chaque boutique, un artisan travaillait à même le sol ; on entendait le bruit des martelages. Souvent, une bouilloire bruissait, et le client était invité à se désaltérer. Les passants défilaient dans la ruelle, pour profiter de l'animation ou pour acheter quelque chose. Le sol était inégal avec

des pavés disjoints. Je ne m'attendais pas à voir une telle animation ici, et je me rendis compte combien les choses avaient changé depuis les événements. C'est ainsi que, les sens rassasiés par toute cette vie, je trouvais un petit coin dans le parc pour dormir. Je me souviens de mes premières nuits passées ainsi à la belle étoile, alors qu'il avait fallu tout quitter. C'était une belle pagaille ; on entendait des cris, des pleurs et parfois des retrouvailles émouvantes. Il avait été ensuite nécessaire de faire les comptes : ceux qui avaient tout perdu, maison, famille ; ceux qui avaient été victimes des contagions ; et enfin ceux qui avaient survécu. En résumé, il restait trois grandes catégories de personnes : celle qui avait échappé à tout et qui se protégeait des autres ; celle qui avait été contaminée par l'épidémie ; et enfin la catégorie la plus rejetée : celle des « contaminés contaminant ». Puisque j'avais tout perdu, je faisais partie de la deuxième catégorie. Au début, ces nuits furent angoissantes ; on craignait les autres, on ressentait l'angoisse de ceux qui ont toujours vécu dans un lieu couvert. Par la suite, on s'apercevait que tout le monde ressentait la même chose. Finalement, c'était un peu comme à la plage, lorsque nos affaires sont vulnérables, exposées à la vue de tous tandis que nous sommes à l'eau. Par rapport au nombre de personnes présentes, les vols sont peu fréquents. Les bruits ! Il y a toujours des bruits lorsqu'on dort dehors, les bruits ne s'arrêtent jamais. Ceux de l'activité humaine, des fontaines, des feuilles dans le vent, et les chants des oiseaux aux premières lueurs du jour.

Le lendemain matin, la pluie tomba en une bruine incessante. Quand on levait le regard vers la montagne, on voyait de tous côtés la forêt. La route qui traversait la station était recouverte d'un mince filet d'eau, et les rares voitures qui passaient soulevaient derrière elles de grandes gerbes d'eau. Le café où j'avais rendez-vous n'était pas le même que celui où j'étais allé la veille, mais il avait aussi plusieurs étages. À cette heure, des gens pressés prenaient vite fait un café au comptoir. Par un large escalier on accédait au premier étage où tout devenait enfin plus calme. Le sol était carrelé, mais pourtant tout semblait feutré. On entendait les rares voitures passer dans la rue, et les pales des ventilateurs qui tournaient au plafond. La salle était tellement grande que, malgré la présence de quelques clients, on se sentait seul. Des journaux traînaient ici et là, bien souvent ils n'étaient même plus du jour. Assis dans un coin, il était possible de tout voir et de tout pressentir de ce qui se passait au dehors. Les glaces, tout le long du mur, contribuaient à faire de cet endroit un excellent observatoire. La pluie tombait toujours et semblait ne jamais vouloir cesser. Il était dix heures, et j'étais en avance pour le rendez-vous qui était fixé à la demie. J'aimais bien cette avance, ces quelques minutes m'étaient nécessaires afin d'occuper les lieux, de m'y intégrer, de m'accorder, afin que plus tard cette sérénité estompe les choses inattendues. D'autre part, cela me permettait de faire le point, comme une répétition de tout ce qui allait se dérouler ici tout à l'heure. J'avais donc rendez-vous avec mon interlocuteur de la veille et d'autres personnes que je ne connaissais pas, mais

qui avaient toutes participé aux précédents festivals de Riage. On entendait, au dehors, le bruit de succion des pneumatiques. Ils arrivèrent enfin, et nous prîmes place dans le fond de la salle. Le premier personnage était vêtu avec simplicité, il paraissait même terne et se fondait dans l'obscurité. Tout en fumant un cigare, qui avait été maintes et maintes fois rallumé, il songeait qu'il avait à faire du ménage dans sa tête. Il lui faudrait beaucoup de vacuité pour observer toutes ses pensées, d'un seul regard, comme ces images que l'on expose et qui créent elles-mêmes une nouvelle figure. Il écoutait, au loin, la rumeur des conversations, mais il réalisa soudain qu'il n'était pas seul et, tirant une bouffée de son cigare, il demanda : « Alors, a-t-on des nouvelles du festival ? » Un silence s'éternisa avant que quelqu'un ne lui réponde ; « Je crois qu'il sera bien difficile à mettre en place. » Tant mieux, cela donnerait un peu de répit. Ici, pendant l'été, il faisait très chaud, et bien que Riage fût une station thermale, il manquait parfois d'eau. Le soir pourtant, on pouvait respirer, et les nuits étaient agréables. Ce qui était fascinant, lors des précédents festivals, c'étaient les périodes de calme entre deux spectacles ; lorsque sorti du noir on reprenait conscience de la réalité, elle-même détachée du quotidien. L'arrivée d'une nouvelle personne, que je reconnus aussitôt, me sortit de ma rêverie : Gilles, un ancien partenaire. Nous nous étions quittés, mais nos chemins se croisaient régulièrement à l'occasion de rencontres ou de festivals comme celui-ci. J'étais heureux de le revoir ; il avait, lui aussi, survécu aux événements. Au fond, plus rien ne m'intéressait dans cette réunion et je n'avais

qu'une hâte : me retrouver seul avec Gilles. Il devait avoir la même envie, car au bout d'un quart d'heure, nous avions déjà quitté les lieux pour nous rejoindre dans le parc. Il avait peu changé depuis la dernière fois où nous nous étions rencontrés. Aujourd'hui, il avait largement dépassé les soixante-dix ans, mais il paraissait ne plus devoir vieillir. Il m'avait toujours charmé par sa capacité à paraître anodin dans la vie quotidienne, pour brusquement « exploser » lorsqu'il jouait derrière un castelet. Nous parlions de choses et d'autres, quand soudain une idée me vint : « Ça ne te dirait pas qu'on fasse un spectacle ensemble ? Tu as tes marionnettes ? » La dernière question était inutile, je ne l'imaginai pas voyager sans tout son petit monde. C'était pourtant arrivé une fois, mais il avait été si triste de ne pouvoir jouer qu'il avait juré ne plus jamais les oublier. Laconiquement, il me répondit :

« Bien sûr, je les ai, mais tu veux jouer où ? »

— Au Casino, ils ne doivent pas avoir beaucoup d'animation à proposer, d'autant plus que le festival ne se fera pas cette année. »

L'idée lui plut. Il n'était pas difficile, et peu regardant sur la recette, pourvu que ce ne fût pas totalement gratuit. C'est ainsi que nous décidâmes de nous retrouver le soir même.

Nous connaissions tous l'ancien Casino qui avait eu sa période de gloire jusqu'aux événements.

L'entrée dans une salle est un moment important, car on a déjà une idée de l'ambiance lors de la représentation. Un endroit ingrat, avec des peintures dégradées, des portes qui ferment mal, ce n'est jamais de bon augure, à moins qu'on ne soit dans un village au

bout du monde. Ces sensations nous imprègnent pendant la première demi-heure, et après, tout se referme, c'est le déballage du matériel et le montage. Dès que le castelet est dressé, nous sommes coupés visuellement du public qui commence à s'installer. Peut-être aussi l'instant où un détail technique va provoquer un problème : une prise électrique introuvable, non alimentée ou disposée trop loin. Parfois, c'est pire : un fantoche manque ou un décor ne tient plus ou se décroche. Ces contrariétés peuvent durer un bon quart d'heure. Ensuite, il y a l'attente du début du spectacle. Gilles tourne en rond, il observe, se promène, s'adresse aux enfants, au public, déambule encore, mais parfois personne ne parle. Ce n'est jamais pareil. Enfin, l'ordre de commencer est lancé. On ne sait pas toujours qui l'a donné : c'est fréquemment l'impatience grandissante du public qui le déclenche. Il introduit la pièce devant le castelet, puis il me rejoint ; alors je saisis ma marionnette et la cache derrière le rideau de la façade. Je suis maintenant prêt. De la main droite, je frappe trois coups sur une caisse : le début traditionnel au théâtre. Je m'avance...

— Bonjour les enfants ! Ça va ?

— Oui !

— Vous êtes sûrs ?

— Oui !

— Vous avez de la chance parce que, moi, ça ne va pas du tout ! Figurez-vous que j'ai rendez-vous avec mon ami...

Les mouvements s'enchaînent, le dialogue se déroule ; c'est un bateau qui quitte le port. Le « Bonjour les enfants, ça va ? », cette sollicitation

permet de tester la réactivité du public ; si ça va être dur, ou pas. C'est un moment important, comme l'entrée dans la salle : la réponse fera qu'on jouera d'une façon ou d'une autre. Plus vite en enchaînant des gags dynamiques ou, au contraire, rallonger les dialogues, rajouter des jeux de mots, ou faire allusion à la localité où on joue. Derrière le castelet de bois, de carton, de tissu, tout va très vite. Souvent, les lumières claquent dans les yeux ; parfois, on ressent tout d'un coup de la fatigue, et on aimerait que ça se termine très vite. Ce soir-là, ce n'est pas pareil, le public est clairsemé, la plupart sont des collègues venus par solidarité ; les enfants sont peu nombreux, l'ambiance est étrange : en fait, nous jouons pour nous-mêmes. Nous le savons et le public aussi...

À la fin, dans la grande salle du Casino, les applaudissements résonnent et semblent venir d'ailleurs. Ils paraissent forcés, de même que j'ai eu l'impression de m'être contraint à jouer, et je me sens épuisé, vidé de toute énergie. Je vois Gilles qui s'affaire déjà à ranger le matériel, pour lui c'est évident : ce spectacle était inutile, et je regrette de l'avoir suscité. Dans le hall, les collègues sont là, une dizaine. Le spectacle aura permis cette petite réunion en dehors du temps et de toutes préoccupations. On tire les banquettes et fauteuils en un cercle, et on laisse une lampe allumée. Le plafond haut, avec ses moulures désagrégées, les velours des murs décollés et les moquettes trouées, tout cela s'estompe avec l'unique lumière dispensée dans un coin. Enfin, les boissons arrivent, et on sait déjà qu'on ne sortira pas d'ici en très bon état, mais ce n'est pas grave, on l'a sérieuse-

ment mérité. Je me sens si bien maintenant, après le stress du spectacle, avec tous ces gens qui sont de ma « famille ». Ils sont habitués à se vendre, à se montrer, à produire un jeu d'adresse, une performance, fréquemment en venant d'autres horizons avant d'avoir fait de la marionnette. Chacun se demande comment, après avoir survécu aux événements, on va pouvoir vivre dorénavant. On parle de ceux qui ne sont pas là, mais aussi de ceux qui ne seront plus jamais là. Au fur et à mesure que la soirée avance, je sens l'effet de l'alcool qui m'étourdit. D'abord une légère euphorie, puis je sens que je m'enfonce de plus en plus dans l'irréalité. Par instant, je me déconnecte du présent pour me réveiller brusquement, alors toute l'horreur de la situation resurgit dans sa crudité : les scènes d'effroi des événements, ce qu'il a fallu faire, ce qu'on aurait pu faire, et cette infinie culpabilité d'être toujours là, quand beaucoup des siens ont disparu. Rapidement, on regarde autour de soi et on s'aperçoit que tous ceux qui sont là ont probablement vécu la même chose. La conversation tourne désormais au ralenti, je saisis des bribes de phrases dont je comprends en gros le sens : de la conversation d'entretien, rien d'important n'est exprimé ; simplement pour être ensemble.

« On bouge ? » Léa vient de poser une question. « On bouge » pour aller où ? Non, c'était histoire de dire, à l'instar du temps où on avait le choix ; c'était pour croire qu'on y était toujours. Un grand éclat de rire : c'est encore elle, la seule capable de réveiller l'acoustique d'un lieu jusqu'à ses plus lointaines résonances. Il doit être minuit, une heure du matin. Le gardien fait un passage, mais il comprend tout de suite la

situation et n'insiste pas ; les lieux seront bien gardés même si les portes ne sont pas toutes verrouillées. Je fais une tentative pour m'extraire du fauteuil, mais à peine debout, je me rends compte qu'il vaut mieux que je me rasseye, tant le vertige me guette. Le passé me semble loin, il fait bon, je me sens si bien... Je saisis encore des bribes de conversations et des mots qui émergent. J'entends souvent le mot « plateau » associé à l'expression d'un sentiment d'enthousiasme : « Si ! Je t'assure, là-haut on vit bien, il n'y a plus de ségrégation, on y vit comme avant ! » J'essaye d'en capter plus, mais je replonge dans un demi-sommeil et me retrouve entre rêve et réalité. Je crois « voir » la salle alors que je sais pertinemment que mes yeux sont fermés. Je les rouvre pour vérifier, et en effet : je n'ai plus la même vision, plus la même perspective. Je referme les paupières et la salle réapparaît sous un autre angle. J'aperçois alors quelque chose bouger sur le mur d'en face, en un endroit où le velours est absent, une sorte de personnage peint sur le mur. Ça ressemble à un fragment de fresque égyptienne ; je distingue clairement une femme de profil. J'ai beaucoup de mal à accommoder ma vue, mais j'ai l'impression que le personnage est en relief, quasiment en trois dimensions. Les bras sont fins et me rappellent les marionnettes indonésiennes. Je cherche alors les tringles qui doivent les animer, mais ne les trouve pas. J'ai beau savoir qu'il s'agit d'une hallucination, c'est là, sous mes yeux. J'entends à nouveau les conversations, et le son d'un piano dans le lointain. Brusquement, la marionnette se met à tourner dans une danse, et je crois voir Gypsie, la gitane de Roland. « Le pla-

teau ! » À nouveau, ce mot prononcé près de moi me fait sortir de ma fantasmagorie.

« Je t'assure, sur le plateau on y vit comme avant.

— Mais comment s'y rendre ?

— Il paraît qu'il y a une voie ferrée.

— Depuis la gare de Riage ?

— Oui, ensuite c'est une branche secondaire, mais je n'en suis pas sûr. »

« Je n'en suis pas sûr », c'était un marionnettiste à fil qui avait prononcé ces dernières paroles. La fatigue m'avait envahi et je sombrai définitivement dans le sommeil.

Le lendemain, je me sentis mal et commençai la journée par une nouvelle crise d'asthme. La salle était presque vide et je vis Gilles, toujours endormi ; je savais qu'il mettrait beaucoup de temps à récupérer, aussi je sortis et marchai lentement vers la gare. Aux abords de celle-ci, il y avait un café avec des rideaux de dentelles à la vitrine et quelques tables rouillées en terrasse. Le café était désert, et je m'assis dans le coin le plus reculé. La chaise de bois fit un grand bruit sur le carrelage lorsque je la bougeai. Une petite vieille disparut dans l'arrière-boutique à mon entrée. Elle revint en traînant les pieds, en portant une bouilloire de café qui devait mijoter sur le feu depuis tôt le matin. Je mis deux sucres dans la tasse qui firent déborder le liquide. J'étais presque sûr que plus personne n'entrerait maintenant, et que l'instant était précieux. C'était une trêve ; tout à l'heure, il faudrait prendre une décision et se remettre en marche vers quelque chose... J'aimais ces moments arrachés au

quotidien, à écouter les bruits infimes et même lointains, être attentif aux choses présentes, y puiser l'énergie nouvelle qui me faisait défaut la plupart du temps. Je pensai aux derniers jours, à ce festival avorté, et surtout à cette dernière nuit, où l'image d'une marionnette m'était apparue comme dans un songe, alors même que l'on évoquait un lieu situé sur un plateau. Depuis longtemps déjà, face à l'adversité, j'avais pris l'habitude de chercher des signes afin de prendre une décision. Bien souvent, les éléments objectifs me laissaient dans une grande perplexité. Je guettais des indices en toutes circonstances, pour prendre une direction, m'arrêter dans un village ou dans un refuge pour la nuit. Dans les circonstances présentes, l'association de la danseuse égyptienne et du plateau m'incitait à me mettre en route. Je préférerais partir le soir, pour réserver la journée aux adieux avec Gilles et mes confrères.

2

La nuit était désormais tombée et une pluie fine s'était mise à tomber. J'avais passé la journée à revoir mes collègues marionnettistes, et à tenter de savoir ce qu'ils allaient faire. Pour la plupart, ils rentraient chez eux, où on devait les attendre. Je pensais que peut-être Gilles continuerait la route, mais pour l'instant, il préférerait aussi retourner chez lui.

Nous nous étions donné un rendez-vous possible dans une ville lointaine, au cas où il changerait d'avis. La plupart de mes confrères n'avaient pas été contaminés, et ils pouvaient reprendre une vie normale.

J'étais maintenant aux abords de la gare, et je remarquai qu'elle n'était plus gardée. J'attendis encore un peu, mais ne vis rien de spécial. Des escaliers menaient à un passage souterrain qui permettait de ressortir au niveau du dernier quai. Il était bordé d'une unique voie, l'autre côté était fermé par un mur. Une bruine tiède s'était substituée à la pluie.

Parvenu au bout du quai, côté nord, j'eus un moment d'hésitation et regardai s'il n'y avait pas de gardes. Je continuai à longer la clôture et me retrouvai bientôt au bout du quai et au même niveau que les rails. Curieusement, la voie reposait sur un ballast peu

épais. Dans l'ombre, un peu plus loin, je vis une motrice, une de ces machines qui servent à former les convois. Elle était jaune et semblait immense, on eût dit que la cabine abritait à la fois le conducteur et la machinerie. Plus j'avancais et moins j'étais éclairé par les lumières de la gare que je laissais derrière moi. J'étais à la fois inquiet et curieusement heureux. Je ne devais pas être là, je n'en avais pas le droit. J'entendis sur ma droite un convoi passer au ralenti, il était en partance pour le nord. Les barrières qui hier entra-vaient les voies étaient actuellement ouvertes. Je vis alors à une centaine de mètres un homme marcher vers moi. Il ne paraissait pas menaçant, il avait l'air de rentrer de son travail, la fatigue était visible sur ses épaules. Je poursuivis ma route sans le regarder, et à quelques mètres, je sentis son regard se poser sur moi. Comme à l'accoutumé, j'essayai de me fondre dans le décor et la noirceur de la nuit. Je songeai, à la dernière minute, à le saluer, mais trop tard, nous nous étions déjà croisés. Je respirai et continuai avec un peu plus de légèreté à longer les rails. Un peu plus loin, je vis poindre une autre difficulté : j'étais visible d'un poste d'aiguillage qui dominait tout le faisceau des voies au sortir de la ville. Je contournai le bâtiment en passant par l'arrière et revins vers le ballast un peu plus loin. Personne ne m'avait repéré, j'eus l'impression que l'air était encore devenu plus léger, plus chargé d'oxygène ; j'avais la sensation de m'être évadé et la présence des rails avait quelque chose de sécurisant. Au loin, j'entendis un convoi approcher au ralenti dans une sorte de musique de métal chantant. J'aimais suivre ainsi les chemins de fer ; gamin déjà, près de la

ville où habitaient mes parents, je me souvenais avoir fait de nombreux kilomètres à vélo pour regarder passer les trains. Je laissai derrière moi les lumières de la cité et accélérâi le pas pour m'éloigner des vigiles qui avaient dû reprendre les patrouilles. J'aimais à marcher ainsi le soir, au début de la nuit. C'était aussi un bon moyen pour éviter les barrages et les contrôles. Je vis au loin une lumière, et en m'approchant, je pus distinguer une gare. À son aspect désertique, j'eus un doute et me demandai si elle était toujours en fonction. Parvenu sur le quai, je remarquai que la salle d'attente était ouverte et que des personnes étaient assises dans un coin. On se demandait si des trains s'arrêtaient encore ici. La nuit était tombée depuis un bon moment et il régnait dans la salle une lumière glauque, si faible qu'on n'y voyait plus grand-chose. Je m'assis sur un banc et me mis à attendre. Des personnes étaient ensemble à l'autre bout de la grande salle et je me trouvais là, isolé comme d'habitude, sans trop savoir quoi dire. L'attente se fit longue. Je me demandai si j'allais pouvoir tenir ainsi longtemps et j'essayai de me rappeler quand, pour la dernière fois, j'avais fait un vrai repas. La situation me paraissait maintenant désespérée, et puis plus rien ne semblait avoir de l'importance. Je ne voyais pas le plafond, seulement une ampoule avec un abat-jour de tôle verte et cette lumière si faible qui se répandait avec parcimonie, en laissant dans l'ombre tant de choses visibles et invisibles. Le sol était fait d'un plancher en bois. De vieux journaux traînaient dans un coin. La vitrine du guichet était plongée dans la pénombre.

À l'extérieur, il faisait toujours aussi sombre, il fallait bien se résoudre à ce qu'il n'y eût plus de train ce soir. Voire plus de train du tout et cela pour longtemps. Je me demandais si l'attente était raisonnable.

Dans le groupe en face, personne ne parlait. Il y avait des hommes et semblait-il deux femmes. Ils formaient une bande compacte, à l'instar d'une seule entité. Peut-être faisaient-ils corps contre l'adversité ou peut-être se connaissaient-ils depuis longtemps ? Toujours est-il que je perçus ces gens comme une véritable menace. Je songeai à ce que je pouvais représenter pour eux, et surtout ce qu'ils pensaient que je possédais et qui pourrait, peut-être, les sortir de l'inconfort. En réalité, je n'avais pas grand-chose, pratiquement rien, à part mes marionnettes, mais il fallait savoir les manipuler pour qu'elles deviennent source de revenus, on ne pouvait pas les monnayer toutes seules.

La salle était plongée dans la pénombre et personne ne bougeait. Il n'y avait pas d'horloge pour donner une mesure au temps. J'étais assis à attendre un train hypothétique. La probabilité était de plus en plus faible, mais je restais encore là. L'attente en soi n'était pas forcément désagréable, mais c'était plutôt la présence du groupe de personnes assises à l'opposé de la salle. Elles patientaient aussi, parfois ils échangeaient des paroles que je ne comprenais pas, et il s'écoulait beaucoup de temps pendant lequel ils ne disaient plus rien. Il était possible qu'ils ne m'aient pas repéré ou que leur propre présence intègre la mienne, comme j'étais silencieux moi aussi. Tout de leur part devait être supposé. Supposé par ma vue, ma

présence, et tout cela devait donner un sentiment d'hostilité, de peur ou de quelque chose d'autre que je ne pouvais pas pressentir. L'important était alors de savoir ce que je pouvais inspirer là, maintenant, par mon attitude. Ma sécurité en dépendait. Ils étaient plusieurs et moi j'étais seul. Au début, j'aurais peut-être dû sourire, dire un mot, mais à présent ces prémices étaient dépassées, elles devenaient plus difficiles à faire. Je ne disais rien, parce que je n'avais rien à dire. Je m'étais quand même assuré, avant d'entrer dans la gare, qu'il y avait bien une voie au bord des quais. Bien sûr, il y avait de l'herbe, mais le dessus des rails brillait toujours un peu. J'eus alors la pensée que le groupe d'en face n'attendait pas de train, mais qu'il vivait là, peut-être aussi dans l'attente d'autre chose, voire des jours ou des semaines. Une femme se détacha de l'assemblée et sortit. Il devait être minuit passé ; on entamait ces heures où la conscience change, où le cerveau se rend compte qu'il se passe quelque chose de spécial, qu'il n'a pas intégré. Alors, il se sent fatigué et adopte un régime de semi-veille où tout devient cotonneux, au fur et à mesure que la nuit avance. Je m'aperçus que la femme n'était pas de retour et cela m'intrigua beaucoup. Je me mis à penser que son départ ne devait pas être complètement étranger à ma présence et j'imaginai qu'elle était sortie pour prévenir quelqu'un, et que cela prenait plus de temps que prévu. Peut-être cherchait-elle à me dénoncer, mais de quoi ? Ou encore que mon inquiétude avait été préméditée afin que je me décide, à mon tour, à sortir. J'attendis et envisageai successivement tous les cas de figure. Il devait être une heure, voire

deux heures du matin. J'observais le groupe de l'autre côté de la pièce. Certains dormaient, d'autres, par leurs postures, trahissaient un état d'inconscience. Par moments, je crus entendre des échanges de paroles. La femme n'était toujours pas revenue. Ne pouvant plus supporter l'incertitude, je me dis qu'un appel pressant de la nature ne pouvait pas me donner un meilleur prétexte pour sortir moi aussi. Je me levai donc, laissai mes affaires, et sortis. Comme il fallait s'y attendre, le froid me saisit aussitôt ! La voie de chemin de fer brillait maintenant sous la lune et les bas-côtés étaient noyés dans la brume. On ne voyait dépasser que la cime des arbres. Je regardai de part et d'autre du quai et ne vis rien. Je me mis à arpenter le quai et songeai à ce que je devais faire, lorsque soudain, je la vis assise sur un banc sous l'auvent. Elle était parfaitement réveillée et me regardait. Elle m'attendait donc ! J'eus l'impression d'avoir perdu du temps, d'avoir gâché quelque chose. J'étais immobile et je ne savais plus quoi faire. Je ressentis un peu le froid et l'humidité ; depuis qu'elle était assise dehors, elle devait être transie. Je ne sus pas quoi lui dire : ni bonsoir, ni bonne nuit, il était trop tard pour ça ; ni bonjour, c'eût été déplacé. J'étais fasciné par son regard qui ne trahissait aucune émotion, ni de la curiosité, ni de l'interrogation, ni de l'attente. Elle était simplement là. Le temps s'écoulait sans que je ne puisse me décider à faire quoi que ce soit. J'eus l'étrange sentiment de la connaître, mais aussi qu'elle me connaissait. Comme si une sorte d'amnésie m'empêchait de l'identifier. Je me sentis coupable, probablement que j'avais encore mal fait. J'en étais là de

mes réflexions, lorsque je perçus au coin de ses yeux des larmes briller. Je compris alors que sa souffrance devait être grande et n'avait pas d'égale. Je baissai mon regard et vis, cousu sur sa veste, le signe des « contaminés contaminants ». Ainsi le groupe de la gare était aussi de ce bord. Je m'assis auprès d'elle et tentai d'accorder ma respiration à la sienne. L'éclat de ses yeux était adressé à la nuit noire avec des reflets d'aurore à l'horizon. Voilà plus d'une heure que nous étions ensemble et nous n'avions toujours pas échangé un mot. Les rails s'en allaient au loin et probablement plus aucun train ne viendrait cette nuit, ni même demain. Il faudrait reprendre la route à pied et poursuivre le chemin vers on ne savait où.

Le lendemain, je me mis en marche au lever du jour et repensai à la nuit. Le manque de sommeil n'arrangea pas la perception des choses et je marchai comme un automate. Le ventre vide et les narines dilatées, je perçus toutes les odeurs de la campagne. Une campagne pauvre, faite de cailloux et d'un peu d'herbe. La marche s'éternisait et je me demandais comment j'allais m'en sortir. Par moments, je regrettais d'être parti, de ne pas avoir essayé d'intégrer le groupe, mais je ne perçus pas de la part de mon instinct une grande envie de rester avec eux. Je les imaginai là-bas, dans le hall de la gare, en train de se réveiller, engourdis dans des positions bizarres sur le plancher si dur. Ces regards voilés, ces gestes maladroits de ceux qui n'ont pas assez dormi, et que la perspective de la journée n'enthousiasme pas. Ces moments d'indécision à savoir si oui ou non on allait

se remettre en route, si oui ou non on allait continuer à vivre.

Un peu plus loin, je vis un aiguillage. L'une des voies paraissait se diriger vers le plateau en s'élevant de la combe. Les rails étaient rouillés et par endroits les équipements étaient en mauvais état. Quelques kilomètres plus loin, la voie était interrompue ; il ne restait plus que le ballast avec l'empreinte des traverses. Les rails subsistaient sur les ponts, ainsi qu'aux passages à niveau, et quelques kilomètres plus loin le ballast avait même été retiré, laissant le sol aplani, parsemé de quelques cailloux. La voie avait été taillée à flanc de coteau et, à travers la végétation devenue luxuriante, on pouvait voir la tranchée primitive verticale et rouge. La terre apparaissait en haut dans un éboulement de végétation. Le silence était impressionnant, et reposant. Toute une faune avait pris place et parfois le chant des oiseaux ponctuait ma progression. En contrebas de la voie émergeait le clocher d'une église recouverte de pierres plates.

Un peu plus loin, on arrivait à un village. À l'approche d'une rue sans revêtement, il y avait une maison de garde-barrière. Sur le pas de la porte des enfants jouaient. Ils étaient vêtus de longs vêtements usagés et me dévisageaient d'une manière songeuse. Leurs regards me procurèrent une sorte de malaise et je pressai le pas. La sensation perdura un long moment, alors que je devais être hors de vue. Un peu plus loin, l'ancienne voie était en remblais et je marchai sur un pont métallique sonore et rouillé. La fatigue commençait à me gagner et je m'assis sur le côté. Des champs d'herbes s'allongeaient sur une

grande distance jusqu'à une forêt que l'on sentait dense et profonde.

Le couchant était imminent avec sa lumière dorée. Je pensais à la traversée furtive du village, aux regards des enfants, et ce faisant, je me rendis compte de l'incessant mouvement de mes pensées. Je considérai l'étendue des champs devant moi, prenant tout à coup conscience de ce que je voyais. Je ressentis vivement mon corps ainsi qu'une présence à mes côtés. J'avais l'impression d'être en compagnie de quelqu'un, et mon attention devint de plus en plus intense. Une chaleur et un bien-être m'envahirent ; en observant le soleil si près de l'horizon, je goûtai un grand bonheur et une paix soudaine. J'eus rapidement la perception que mon champ visuel s'élargissait. J'avais le sentiment de communiquer avec le lieu : l'étendue des cultures à l'abandon et la forêt qui me paraissait encore plus proche. Je restai là un moment, sans souffrir ni de la fatigue ni de l'angoisse de ma situation. Bientôt, l'astre du jour disparut derrière l'horizon. On n'entendait plus le chant des oiseaux ; le léger vent s'était éteint, et je me sentais en harmonie avec le paysage. En deçà du pont, je vis, le long du chemin qui s'éloignait vers les bois, un abri de cantonnier abandonné. C'est là que je passerais la nuit.

Le lendemain, je me réveillai avec le souvenir de la soirée précédente, et trouvai étrange ce que j'avais vécu. La forêt que je découvris un peu plus loin me fascina, et je décidai de m'y rendre. La voie que j'empruntai pour y parvenir ne devait plus servir ; les ornières étaient maintenant pratiquement recouvertes par la végétation. Parvenu sous les arbres, le chemin

se ramifiait en plusieurs sentiers. Je pris alors le plus important pour me conduire au plus profond. Le calme qui régnait en ce lieu m'impressionna et je marchai longtemps sans même voir un animal. Je finissais tout juste de traverser une clairière, quand je tombai sur une route étroite et rectiligne.

De part et d'autre, les arbres s'étendaient à perte de vue. Par endroits, la chaussée était même envahie par les ronces et le revêtement était souvent même désagrégé. Je pris à droite, ce qui m'éloigna de la voie ferrée que j'avais quittée la veille, et progressai encore une bonne heure avant que la route n'entame une courbe. La forêt devint un peu plus clairsemée, et j'aperçus un muret de pierres dominant une carrière. Je descendis par un étroit passage jusqu'à une plateforme où je découvris, un peu plus loin, une excavation, comme un cirque, où devaient être extraites les pierres. Des constructions basses abritaient les ateliers semblables à des boutiques avec des établis et des outils suspendus aux murs. On sentait que plus aucune activité ne régnait ici. Tout était revêtu d'une fine couche de poussière blanche : celle de la roche. Au milieu de la cour trônait un puits visiblement encore utilisé : le rouleau en bois, la chaîne, tout y était. Au sol reposait un seau qui devait servir quotidiennement. Je balayai l'horizon du regard, mais je ne vis personne. Je suspendis le seau au crochet et le fis descendre dans un bruit effroyable de grincements et de frottements. Parvenu au fond, il fallait encore trouver le coup de main afin de le « noyer » pour qu'il se remplisse. La remontée était pénible. Au bout de la chaîne, le seau me parut peser une tonne. Il se mit à

osciller et à se vider petit à petit en cognant les parois du puits. La dernière manœuvre était délicate : il fallait tenir la manivelle d'une main, se saisir du récipient de l'autre, et coordonner chaque mouvement pour le reposer sur la margelle et le décrocher. Je bus à même mes paumes en coupe, puis m'aspergeai la nuque et les avant-bras. L'eau était saine et fraîche, elle avait toujours ce pouvoir de m'éveiller. Je retournai ensuite vers le dernier atelier. Les fenêtres étaient à petits carreaux et, en m'approchant, je fus surpris de découvrir des sculptures. Non pas des statues, ni des bustes, mais de minuscules personnages... comme des marionnettes. Intrigué, je pesai sur le loquet de la porte qui s'ouvrit. Je constatai avec stupeur que les têtes de ces sculptures avaient un air de famille avec celles de mes fantoches. Je retournai près du puits afin de récupérer mon sac, et commençai à sortir mes compagnes. Elles n'étaient que trois, mais à fils, demandant quelques précautions pour qu'elles ne s'em mêlent pas. Bien qu'elles soient emballées séparément dans un tissu, cela exigeait des précautions pour les dégager. Une fois extirpées, je les reposai l'une après l'autre sur une partie libre de l'établi, et je restai un bon moment médusé.

L'endroit m'intriguait de plus en plus, et je partis à la découverte de la carrière. L'excavation n'était pas grande, mais de toute évidence, on n'extrayait plus grand-chose ici. Tout juste quelques mètres carrés de fouilles fraîches témoignaient qu'on était venu récemment retirer de la pierre. Je retournai vers les ateliers et décidai de rester la journée et la nuit suivante. Le ciel se couvrit ; on sentait l'orage arriver. Je passai le

reste de la soirée à me reposer, et à regarder, de temps en temps, les marionnettes allongées sur l'établi. Sur la route qui surplombait, je n'avais pas entendu une voiture passer, ni une parole échangée, ni un aboiement. Le lieu paraissait complètement déserté. Le crépuscule arriva soudainement, et la pluie se mit à tomber sans discontinuer. Je n'avais, pour me restaurer, qu'un paquet de biscuits et quelques morceaux de chocolat. Depuis plusieurs jours déjà, j'étais incapable de manger un repas normal ; mon estomac avait dû rétrécir. L'absorption de nourriture me rendait malade. Le soir venu, le lieu subitement éclairé par les éclairs devenait impressionnant. Pourtant, j'étais habitué à passer des nuits dans des endroits isolés, mais là, je sentais qu'il me serait difficile de m'endormir. Suite à un coup de tonnerre un peu plus violent que les autres, je perçus à travers mon corps une sorte de décharge électrique. Je reconnus une sensation que j'avais déjà éprouvée, mais légèrement différente. Après une période d'inquiétude, le calme m'envahit, mais j'expérimentai à nouveau une perception de présence. J'étais allongé avec simplement mon matelas mousse déployé pour m'isoler du sol, et j'avais l'impression qu'une ombre bienveillante commençait à me recouvrir. Ce n'était pas désagréable, même si j'avais conscience que cela n'était pas normal. Je me demandais si cela était favorable, ou si au contraire, cette présence ne voulait pas me détruire ou « prendre ma place ». Chaque fois que je paniquais, une vague rassurante déferlait sur moi pour me tranquilliser. L'orage continuait à gronder, et je recommençais à angoisser. Soudain, en ouvrant les yeux, je ne me rap-

pelai plus l'endroit où j'étais. J'entendis la chaîne du puits se dévider d'un seul coup. Je me redressai, saisis les marionnettes, ainsi que mon sac laissé sur l'établi, puis m'enfuis sous la pluie. Les lieux étaient plongés dans l'obscurité, seule la lumière des éclairs permettait de me repérer. Je refis le chemin en sens inverse. Je courais, mais hélas la voie était droite et n'en finissait plus. Rapidement, je fus épuisé. Je me dirigeai sous le couvert des arbres, mais il avait trop plu pour s'asseoir, l'eau avait tout envahi. Je retournai à la carrière vidé de toute énergie, et repérai le premier abri possible : un avant-toit où je m'assis contre le mur. Je ne voulais plus revenir à l'atelier. Je restai dans cette position jusqu'aux premières lueurs du jour. J'étais complètement ankylosé, et je me rendis compte que j'avais passé la nuit à serrer mes fantoches à en avoir les mains paralysées.

Je me remis péniblement debout pour reprendre la route en méditant sur ce qui m'était arrivé pendant la nuit. Ce n'était pas la première fois que je ressentais ces manifestations de présences, et je ne savais plus quoi en penser. Parfois, je m'imaginai que c'était un phénomène bénéfique, parfois que c'était négatif, ce qui me procurait toujours un malaise. D'autres fois, j'étais indifférent et traitais ces expériences de simples hallucinations. Je dépassai le carrefour que j'avais croisé la veille, et repris la grande ligne droite me ramenant à l'embranchement de la voie ferrée, en évitant de refaire le même trajet. Vers midi, je sortis enfin de la forêt, la route s'engageait maintenant entre les collines. Je remarquai un petit sapin au flanc de l'une d'elles, et m'arrêtai pour manger quelque chose,

et surtout pour me reposer de la mauvaise nuit passée pendant les orages. Je ne tardai pas à m'endormir... pour me réveiller, alors que le soleil commençait à se coucher. Je regardai l'astre disparaître lentement derrière l'horizon. Je me levai et m'étirai, lorsque soudain un animal bondit à quelques mètres de moi. C'était un lièvre et je me dirigeai vers l'endroit où je l'avais vu déguerpir. L'herbe était tassée et je me plus à croire que le lièvre avait été là, tout près, et qu'il devait faire la même chose que moi : regarder le coucher du soleil. Je ne savais plus quoi penser, je n'imaginai pas que les lièvres puissent contempler un couchant, mais d'un autre côté, j'ignorais ce qu'il pouvait faire là d'autre. J'avais interprété l'apparition de l'animal comme un présage favorable, et le lendemain, je me mis à gravir la colline. Je découvris un chemin qui s'élevait, mais paraissait mener à rien. Après plusieurs lacets, on arrivait à un sommet, ou plutôt un palier, avec des herbages, alors que le sentier se poursuivait dans la campagne verdoyante. J'aperçus un groupe de maisons en bois avec des terrasses bordées de claires-voies. Le village respirait la fraîcheur, la lumière était particulière et on pouvait humer un parfum de premier jour du monde. Les maisons étaient pourtant en mauvais état et des pans entiers de mur étaient écroulés. La charpente nue était visible en de nombreux endroits. On sentait que le village reprenait vie après une longue période de troubles. À la suite de ces derniers jours, sans ne jamais voir personne, je fus intrigué. Derrière les treillages, on voyait pendre de grands tissus de couleurs. Près de là, il y avait un pylône électrique dont les câbles tombaient à terre.

L'endroit était désert et pourtant on entendait des gens parler. À l'arrière, il y avait une rue et une place où se préparait un repas, peut-être une fête. Sur des tables, il y avait déjà de la nourriture et l'on attendait sûrement quelque chose. Les gens se révélaient paisibles et leur visage souriait et exprimait une sorte de sérénité. Je ne vis que des femmes et des enfants. Dès l'abord, je me sentis bien ; le voyageur que j'étais n'était pas suspecté, seulement accueilli. J'étais là, tout simplement.

Je pensai que le lieu était propice à jouer. Sans rien demander, je repérai une aire de jeux appropriée, un peu à l'écart. Je posai mon baluchon au sol pour en sortir les marionnettes. Elles avaient souffert du départ précipité de la carrière et j'eus beaucoup de mal à les démêler. Je réussis cependant à en séparer une, et je la fis marcher. C'était une sorcière, toute de noir vêtue, mais avec un visage sympathique. En peu de temps, je fus prêt et commençai, comme si le petit spectacle était attendu et que le moment était propice. J'eus alors un geste involontaire : je me surpris à contempler ma main droite aux doigts écartés. J'avais remarqué cette manie chez les enfants autistes, et je me dis que, peut-être, j'avais un fond d'autisme aussi, ce qui me permettait de communiquer si facilement avec les gamins bizarres et les malades mentaux. Je me souvins, quand j'étais en visite dans un hôpital psychiatrique, de la façon dont j'étais entouré par les patients comme si j'étais l'un des leurs.

Très vite les mômes m'entourèrent et parlèrent à la sorcière. Ils lui posaient des questions auxquelles je répondais très vite en faisant croire qu'elle était méchante. Du coin de l'œil, j'enregistrais les réactions

des mères : elles se détendaient, se sentaient en confiance. Elles observaient leurs enfants captivés, se disant qu'ils avaient bien besoin d'un peu de distraction, et moi je pensais que ces pauvres mères méritaient bien aussi un peu de rêves. Tandis que je jouais, il se passait tout un circuit de communication : j'animais la marionnette, les bambins la regardaient, les mères la voyaient à travers le regard de leurs gosses, conscientes de ma présence, et moi de la leur. Ainsi la magie du spectacle avait lieu, mais si un des éléments était défaillant, c'en était fini de ce fragile équilibre. J'étais présent, et la marionnette jouait le rôle de médiateur.

Une fois la représentation terminée, j'ai remballé les marionnettes et je me suis laissé faire. J'ai répondu aux questions des adultes et à celles des enfants. Des questions, comme d'habitude un peu toujours les mêmes : si je les construisais moi-même ; est-ce que c'est difficile de les manipuler ? Est-ce que l'on connaît l'origine du mot « marionnette » ? C'est simple : Marie, Marion, Marionnette, ce ne sont que des diminutifs. Autrefois, dans les églises, la Vierge Marie était représentée par une jeune fille qu'on appelait petite Marie... donc Marion. Par la suite, la présence des comédiens a été interdite dans les églises, c'est pourquoi on a utilisé des poupées, les petites Marions... donc les Marionnettes. Ensuite, j'ai été invité à me restaurer, et j'ai pu me laisser aller un peu. On me donna un coin pour la nuit, et pendant longtemps j'ai écouté les bruits du village : les cris des enfants dans la nuit, les jappements des chiens, le vent dans les charpentes. J'avais cette perception de la pro-

fondeur de l'espace et du lointain par l'écoute des sons. L'aboiement d'un chien renseigne beaucoup sur le lieu et la géographie d'un endroit. Cette nuit fut une oasis agréable, une étape inattendue que je devais à un lièvre qui contemplait le coucher du soleil.

3

Le lendemain, je repris la route. Je devais retrouver la voie ferrée que j'avais quittée la veille. Je marchais sans croiser personne, quand soudain, au bout d'une longue ligne droite, je vis plusieurs individus. Je fus pris d'appréhension : j'avais déjà rencontré des barrages de miliciens ou de détrousseurs. Je ne changeai rien à mon allure et distinguai mieux ceux qui m'attendaient là-bas. À quelque deux cent mètres, je n'eus plus de doutes, c'était bien des miliciens reconnaissables à leur uniforme foncé. Doucement, je m'arrangeai pour que mes mains soient visibles de loin, et à moins de cent mètres, je les présentai paumes ouvertes. Je savais que parmi eux se trouvaient des fous, des malades qui n'attendaient qu'un geste pour tirer. Ils étaient immobiles et, pour la plupart, restaient sur le bas-côté. Je marchais toujours au même rythme. Je sentis leurs regards scruter ma poitrine à la recherche de l'insigne... qu'ils trouvèrent bien à sa place. Je commençai à prendre un virage qui était à l'ombre et passai sans dire un mot. Personne ne m'adressa la parole, et je finis par dépasser le barrage pour entamer une nouvelle ligne droite. Devant moi, s'étalait à nouveau un paysage libre d'habitations et

d'humains. Je remis ma main droite sur la courroie de mon sac d'épaule et laissai pendre la gauche, bien en évidence. Tout s'était bien passé. Les toits de quelques maisons pointaient à l'horizon. C'était les prémices d'une ville plus grande. La route devint une rue bordée de maisons et de commerces et je débouchai sur un immense cours dont on ne voyait pas l'extrémité. Je me rendis alors compte que je me trouvais en dehors de l'itinéraire fixé. Je me dirigeai tout de même vers le centre ville pour me ravitailler en nourriture et en argent auprès des camions humanitaires.

Le jour déclinait à l'horizon et la ville demeurait encore bruyante surtout aux abords de ce cours. À l'angle d'une rue, il y avait le magasin d'un photographe. Je m'engageai dans cette voie, et je fus tout de suite frappé par le changement d'atmosphère. Ce n'était pas forcément le bruit de la circulation qui commençait à diminuer au fur et à mesure que j'avancais, mais surtout un sentiment d'abandon. Curieux, je poursuivis mon chemin, mais je me sentis de plus en plus isolé, vulnérable. Je percevais des bruits lointains de cyclomoteurs, comme si ces passages n'étaient pas simplement des déplacements, mais plutôt une menace qui rôdait autour de moi. J'arrivai enfin en un endroit où les maisons n'étaient plus habitées. La chaussée redevenait une route empierrée où la végétation avait tout envahi. Un peu plus loin, j'eus l'impression que ce quartier avait été bombardé. Des pans entiers de murs étaient effondrés, des toitures étaient disloquées avec des charpentes à terre. Je remarquai alors que la rue était bordée de commerces aux volets clos, les devantures ressemblaient à des décors de

cinéma, il n'y avait plus rien derrière. Je dus quitter la chaussée, car une cheminée d'usine en brique s'était effondrée et son faîte barrait le passage. En contournant les gravats, j'arrivai à un carrefour, et là je vis un attroupement d'une vingtaine de personnes : des femmes, des hommes mais aussi des enfants. Ils étaient réunis autour d'un camion citerne et remplissaient des bidons d'eau. Manifestement, quelques maisons autour du carrefour étaient encore habitées. On voyait même, par-delà une façade effondrée, de la lumière qui venait d'une pièce encore intacte. Autant à l'approche de ce lieu, je fus effrayé, inquiet ; autant arrivé au milieu de ces gens, je me sentis brusquement détendu, comme si j'arrivais dans un lieu familier, parmi des gens que je connaissais et avec qui je me sentais bien. Je décidai de passer là quelque temps, et me mis en devoir de me faire accepter. Je m'approchai et demandai la permission de me servir à la citerne. Un homme, jeune, me regarda avec surprise et me fit signe d'y aller. Je remplis ma gourde et allai m'asseoir sur un muret non loin de là. Je bus lentement et attendis en constatant que je me sentais de nouveau gêné. Rien n'était simple, et je me demandais comment j'allais m'y prendre. Je m'inquiétais un peu pour la nuit prochaine et présimai qu'il me fallait être un minimum en sécurité. Je résolus de ne pas sortir mes marionnettes pour cette fois, et l'attente s'éternisa. Le crépuscule était avancé lorsque j'accostai quelqu'un de proche pour lui demander où je pouvais trouver un abri pour la nuit.

— C'est possible de dormir ici, mais il faut être prudent !

— Dans les maisons proches du carrefour, c'est bon ?

— Là, en bas de celle-ci, il reste encore de la place si tu veux ?

— Je veux bien, merci !

L'homme qui m'avait indiqué l'abri s'éloigna sans poser d'autres questions, ainsi qu'il était d'usage chez les gens « marqués ». Lui-même portait l'insigne, mais sur son pull : il n'était pas bien visible. Je m'approchai de la maison qu'il m'avait montrée. Je reconnus le bâtiment dont la façade était effondrée et qui constituait une sorte d'immense vestibule. Au rez-de-chaussée, plusieurs pièces sans portes permettaient de voir des couchages à même le sol. Dans un coin, j'aperçus une place vide, à peu près propre, et déroulai mon tapis de mousse servant à la fois de sommier et matelas : le lit de tous les errants. Allongé depuis quelques instants, je compris que la journée n'était pas encore finie. Sur la place, l'animation devenait de plus en plus grande et des bougies dans des verres avaient été posées sur les murets alentour. Des conversations chuchotées se déroulaient dans différents coins. J'entendis même une mélodie sourde qui m'intrigua. Ce n'était pas un air connu, ni une chanson, ni du classique et pourtant, j'avais l'impression de le connaître parfaitement. C'était une mélodie répétitive, lancinante, hypnotique. J'aimais beaucoup cela, et j'éprouvais des sensations, comme si j'avais absorbé une drogue. J'étais à nouveau infiniment bien ce soir, en ce lieu. J'aurais aimé que la musique ne cesse jamais, mais elle s'était installée pour un bon moment, et je ne devais pas être le seul à en apprécier

les charmes. Probablement que le musicien était lui-même pris dans les rênes de sa propre mélodie. Je ne perçus bientôt le monde que par les sons qui me parvenaient, et mon esprit entra dans une sorte de vacuité. C'est alors que j'entendis une conversation près de moi qui semblait me concerner.

— C'est quoi ce que tu cherches ?

— Moi ? La même chose que tout le monde, je suppose, le bonheur ! Enfin un peu de bonheur !

— Tu es sûr de ça ?

— Je sais bien que ce n'est pas si simple, jamais on ne semble rassasié de ce que l'on a !

— C'est bien ça le problème. Au fond, pourquoi n'es-tu pas heureux du simple fait de vivre ?

Les yeux fermés, je n'avais pas envie de les rouvrir, tant cette phrase pénétra au plus profond de mon être : « Pourquoi je n'étais pas heureux du simple fait de vivre ? » Depuis les événements, je m'étais aperçu que vivre au jour le jour apportait parfois son lot de petites satisfactions, mais il y avait toujours l'espoir d'un futur meilleur, d'un lieu où il ferait bon vivre, et l'insatisfaction perpétuelle, la soif d'avoir constamment autre chose. Je n'entendis plus la suite de la conversation, et sombrai dans un moment de dépression. Ne plus chercher, ne plus attendre du lendemain équivalait à désespérer. Au fond, le désespoir pouvait-il amener à la liberté, au bonheur ? J'en étais là de mes pensées, quand je fus à nouveau happé par la béance du vide qui s'ouvrait brusquement en moi. Je me remémorai le temps d'avant, le temps où on ne se posait pas toutes ces questions. Mais là, maintenant, je prenais pleinement conscience de ma situation : une

famille évaporée, plus de biens, contaminé, jeté sur les routes. Je me souvenais d'une réflexion de quelqu'un qui à la vue d'un errant disait : « Il ferait mieux de se jeter à l'eau. » Honnêtement, je me dis alors : « Je ferais aussi bien de me jeter à l'eau. » Et pourtant, chaque matin il y a la force et l'énergie pour se lever, aller plus loin, pour croire quand même en un futur. Je regardai autour de moi et ne vis que des gens jeunes : ils pouvaient effectivement attendre, espérer un autre avenir... J'émergeai de mes pensées, et entendis à nouveau la conversation qui avait changé de sujet.

— C'est une rumeur qui court déjà depuis plusieurs jours : il serait possible d'accéder au plateau par un chemin de fer.

Je tendis l'oreille car cette histoire de plateau ne m'était pas étrangère.

— Plusieurs d'entre nous ont vérifié l'information sur une carte et personne n'a trouvé ce chemin de fer !

— Qu'à cela ne tienne, il se peut que la ligne ne figure pas sur les cartes. La voie n'est peut-être pas métrique ?

Si une voie ferrée monte là-haut, il faut bien qu'il y ait un aiguillage quelque part. Les gares ne paraissant plus accessibles, gardées par des miliciens, je décidai de repartir le lendemain pour rejoindre, au sortir de la ville, le chemin de fer.

Au matin, je repris le cours emprunté la veille. La grande avenue était maintenant bordée de commerces de plus en plus nombreux, et les contre-allées étaient occupées par des étals de vendeurs à la sauvette. J'avais l'impression que les façades des

immeubles se rapprochaient au fur et à mesure de ma progression. J'arrivais enfin à un endroit peuplé, lorsque j'entendis une détonation sourde. Des cris surgirent, et je vis une dizaine de personnes au visage maquillé de blanc et vêtues de noir. Elles marchaient en file indienne. Le premier manifestant fendait la foule de sa main droite gantée aussi de blanc. On entendait sur leurs lèvres un vague murmure, une sorte d'incantation. Par moments, une personne quittait la file pour courir et se jeter à terre en hurlant et en se tordant les mains. Bientôt des cris et des plaintes surgirent de toutes parts. Les passants s'écartaient brusquement, d'autres s'enfuirent en courant. On entendit une nouvelle détonation, et en me retournant, je vis le cours envahi par une foule habillée de noir. Au milieu des premiers rangs se tenait un percussionniste qui frappait sur un immense tambour. Un étrange silence se répandit alors sur toute l'avenue. Plusieurs centaines de personnes défilaient sans un bruit. On percevait à peine le frottement des pas sur la chaussée, la foule dégageait une aura angoissante. J'entendis bientôt, en réponse aux battements du tambour, le tintement d'une cloche venant des derniers rangs du défilé. Aucune banderole n'avait été déployée, aucun trac distribué, on aurait cru voir une scène venue d'un autre temps. Les passants avaient à nouveau repris l'avenue. On entendait les gens s'interroger, d'autres visiblement ne se posaient plus de question. Je crois même que la proportion de gens qui ne s'interrogeaient plus était la plus forte. Pour ma part, la vision de ce groupe m'avait beaucoup affecté. Je sentais que c'était important. En tout cas, plus important qu'une

manifestation pour la défense d'intérêts particuliers. La forme qu'avait prise ce défilé était intimement liée à l'expression de quelque chose qui dépassait mon entendement.

Un peu plus loin, je trouvai sur une place un camion de la Croix-Rouge où je me ravitaillai en nourriture et en bons d'achats. Il se trouvait là un agent chargé d'une enquête, ce qui était inhabituel. À la teneur des questions, je crus comprendre qu'on cherchait à cerner nos parcours, nos itinéraires. J'imaginai que dans de lointains bureaux, des fonctionnaires devaient établir des statistiques, des cartes avec nos cheminements, comme si nous étions des rats dont il fallait prévoir l'invasion. Là-dessus, je pensai que mon jugement était peut-être injuste et je repris ma route pour quitter cette ville.

Je retrouvai la voie ferrée quelques heures plus tard, en pleine campagne au pied du plateau. Le jour finissait déjà, et il me fallut songer à trouver un abri pour la nuit. C'est alors que je tombai sur des bâtisses abandonnées près de la voie en remblai. Il y avait les ruines d'un château d'eau, et des bâtiments abritant certainement une fabrique. Je finissais de découvrir l'endroit, lorsqu'un vacarme annonça l'arrivée d'un train passant à grande vitesse. Le silence qui suivit fut impressionnant. Je retournai sur le ballast, et vis un aiguillage avec des rails bifurquant en direction du plateau. Cette voie était recouverte par des herbes sauvages, et on ne distinguait pratiquement plus son tracé, si ce n'était par un pont en courbe qui suivait la lisière de la forêt. Après ce pont, la voie unique s'engageait résolument sous le couvert des arbres pour

entamer sa montée vers le plateau. On avait pourtant vraiment du mal à croire, vu l'état de la voie, qu'un train pouvait encore y circuler. De toute façon, des barrières encore fermées par des chaînes empêchaient tout passage. La nuit arrivait, et j'allai me réfugier dans un abri de cantonnier pour attendre le lendemain. Je sombrai rapidement dans le sommeil, et j'eus des songes agités, comme lorsque l'inconscient a été agressé dans la journée.

Peu avant l'aube, je rêvai d'une gare, curieusement dans une courbe.

L'ambiance était celle d'avant : des écoliers se rendant au collège, et des gens ordinaires allant travailler. Le plus étonnant, tout de même, était la forme de la voie à l'entrée de la gare : un angle anormal qui ne permettait pas la circulation d'un train. Il arriva de l'autre direction et s'arrêta afin de laisser les voyageurs monter, puis il repartit en direction du plateau. Les barrières étaient ouvertes et le convoi commença sa montée sans difficulté.

Aux premières lueurs du jour, je me réveillai et allai vérifier la voie. Nul doute possible, les grilles avaient été ouvertes et l'état de la végétation indiquait bien qu'un convoi était passé par là, cette nuit. Je me remis à marcher, accompagné tout au long de la journée d'un sentiment d'inquiétude. Le rêve de la nuit passée, et toute la série d'événements bizarres des derniers jours, m'incitaient à la prudence. Vers midi, la voie ferrée sortit de la forêt et je me trouvai à découvert. Je jugeai plus prudent d'arrêter ma progression,

et de continuer la nuit prochaine, d'autant que la lune me fournirait un minimum de visibilité. Je trouvai, à l'écart du chemin de fer, un endroit à l'ombre pour me reposer. Je m'engourdis, et perdis peu à peu la notion du temps et de l'espace. Par moments, j'émergeais de cette torpeur pour constater qu'il ne faisait pas encore suffisamment sombre, alors je replongeais dans un état second. C'est ainsi que je fis un nouveau rêve, qui me marqua pour longtemps.

J'étais dans un train roulant depuis des heures dans un bruit d'enfer, enfermé dans un wagon pour bestiaux pourvu de paille souillée. Voici déjà plusieurs jours et plusieurs nuits que nous voyageons avec des arrêts et des silences lourds. Même immobile, l'oreille continuait à entendre le roulement des roues sur les rails et aussi le râle des gens souffrant de froid, de fatigue et de peur. Le cerveau ne percevait pas grand-chose d'autre, sinon des sons, et l'abrutissement. Le corps avait mal, les parties en contact avec le sol, mais aussi les reins, les articulations. La soif gonflait la langue et déglutir était pénible. Il y avait l'angoisse, la faim, la soif et, par moments, l'anéantissement conduisant à un sommeil lourd et agité. Encore un arrêt, et puis un nouveau départ. Nous roulons lentement sur des aiguillages et nous continuons à petite vitesse. Nous ne savons plus ni l'heure ni le jour. Puis des cris. On s'agite dans le wagon, on arrive enfin... quelque part ; ça va enfin finir. Un regain d'espoir ; par les interstices des planches, nous voyons, sous un violent éclairage, des clôtures, des baraquements. Nous évaluons les dégâts

sur nous-mêmes, puis sur les autres. Est-ce que nous allons pouvoir tenir debout, marcher et descendre ?

Le train longe un quai... du monde, des chiens... nous sommes attendus. Un dernier coup de frein, et enfin ce voyage semble finir : nous sommes arrivés. Nous attendons, puis tout va très vite. La porte s'ouvre, il faut descendre ; on y va courageusement, sans se demander comment ceux qui ne bougent plus vont faire. Parvenu au sol, c'est la pagaille, des gens crient. À peine notre corps a-t-il repris son équilibre, et un semblant de vigueur l'anime-t-il, qu'il faut courir... pourtant nous n'irons pas bien loin. Il me semble qu'on me regarde, qu'on me dit d'aller par là, et je suis d'autres gens, on nous crie d'aller plus vite... des palissades... on court toujours, ça monte puis ça tourne et on descend vers un bâtiment bas. On nous demande alors de nous déshabiller pour nous laver. Les couleurs des murs sont étranges : du vert, et des inscriptions oranges dans plusieurs langues. Ça fait bizarre de se déshabiller ainsi, je suis si maigre, si moche, je n'ose pas regarder les autres. Une grande salle, des pommeaux de douche, ça va être si bon, pourvu que l'eau soit bien chaude, très chaude même, car il fait si froid. Nous sommes si nombreux, ça ne va pas être facile de se savonner, et tout le monde ne pourra pas être sous une douche. On ferme les portes, et brusquement nous sommes plongés dans le noir. Pourquoi ça ? Des gens protestent : « Ramenez la lumière ! » D'autres ont peur, des pleurs se font entendre... curieusement c'est la lueur du jour qui vient du plafond par des petites trappes. On dirait que quelque chose a été lancé, et ce sont de nouvelles

protestations, d'autant plus vives que les ouvertures ont été refermées, et que certains ont été blessés par les projectiles. Immédiatement, une odeur horrible prend la gorge et les bronches se mettent à brûler, il n'est pratiquement plus possible de respirer, nous suffoquons, des cris fusent, des gens toussent, nous entendons un bruit de piétinement. Plié en deux, je me rapproche du sol, quand tout à coup je suis bousculé, et je tombe. Les deux mains à la gorge, je tente de respirer, mais j'étouffe de plus en plus. Je sens des gens monter sur moi, je sens des pieds qui me font mal aux côtes, et puis une immense douleur à l'abdomen. Une masse énorme pèse sur moi et me paralyse. Je ne peux plus rien faire, tout est en feu, mes poumons brûlent, je vois des couleurs, j'entends des sons... je ne sens plus rien... comme anesthésié...

Je me réveillai dans la pénombre. Il ne faisait pas très chaud ; je me sentais terriblement mal, comme si j'avais absorbé un médicament, une drogue et que j'avais déliré. J'étais effrayé par ces rêves si étranges. Je tentai de récupérer un peu, et levant les yeux vers le ciel, je découvris un spectacle fascinant : la lune s'était levée. Elle était presque pleine, et son disque était très grand, en partie caché par la falaise au loin. La silhouette de la pente apparaissait en ombre chinoise, et toutes les irrégularités composaient comme une scène. On aurait cru voir un défilé d'animaux fantasmagoriques, ou des humains dans des positions improbables. Lentement, la lune se déplaçait et je découvrais d'autres formes possibles. Le regard et l'imagination, ainsi sollicités, commençaient à dissi-

per le trouble provoqué par mon rêve. Je me sentais un peu plus calme et songeais à reprendre mon chemin quand, regardant une dernière fois le spectacle d'ombres, je me pris à penser à la caverne de Platon. Cet univers peuplé d'ombres que voyaient les prisonniers ne pouvant percevoir directement la réalité ; cette symbolique du monde réel et de son double. En ce lieu, je ne savais plus très bien de quel côté je me trouvais. J'étais dans la fracture où tout semblait possible. Je me mis debout péniblement, toutes mes articulations me faisaient terriblement mal. J'en étais à me demander s'il était vraiment raisonnable de poursuivre mon chemin cette nuit.

Un peu plus tard, je n'eus plus à y réfléchir, car je vis au loin plusieurs lumières. Cela devait être une nouvelle gare. Il n'y avait plus de guichets, plus de bureaux, le bâtiment semblait complètement désaffecté. Les lumières provenaient d'un café isolé dans la nuit. Je m'en approchai, et y pénétrai sans trop hésiter tant les derniers jours passés seul m'avaient stressé. Contrairement à ce que j'attendais, mon entrée ne provoqua aucune curiosité particulière. Les gens paraissaient calmes, même singulièrement atones. Je m'assis et commandai une bière à un vieil homme qui se tenait derrière le bar. Quelqu'un se mit à parler dans une langue que je ne comprenais pas. Je tendis l'oreille, et crus reconnaître quelques mots, mais leurs sens m'échappaient. À partir de ce moment, tout me parut inquiétant. Je revis en pensée les routes empruntées, l'absence de macadam, l'angoisse et la fatigue. Le temps me parut long, la perception était souvent la même, sans possibilité de changement... une lourdeur,

une langueur, comme un grand endormissement des sens... l'oubli, l'abandon. *C'est aussi l'histoire d'un abandon au cours d'un long voyage en wagon plombé. Des heures de roulement, de bruit, d'abrutissement... quelle horreur ! Avais-je vécu cela un jour ? Je n'en savais rien, mais à chaque fois, j'étais consterné par ce qui m'arrivait. Le café commença à s'animer, j'étais déconcerté. Je m'étonnais beaucoup de cela : de pouvoir vivre encore, et toujours, en se souvenant de tout. Une douce chaleur m'enveloppa, et je bougeai de moins en moins, me retirant doucement en moi-même, imperceptiblement. Malaise et endormissement ne faisaient plus qu'un, je délirais doucement.*

Ce que je cherchais à l'extérieur, je le trouvais en moi-même avec beaucoup d'authenticité. La texture du bois de la table, celle du parquet, les murs sombres, la douce clarté, le murmure des paroles, les dessins colorés, les ombres, l'éclat de la lumière sur l'eau en noir et blanc. Le temps passant, l'expérience que l'on ne peut pas transmettre. L'attention et l'observation de ce qui se passe. La relation aux objets et au corps, comme la litanie des jours...

Réveil : le journal sur la table, les cendriers avec des mégots et un haut-le-cœur à l'odeur du café. Les mouvements, les paroles que je ne comprends toujours pas, et qui ne me servent à rien. *Le repos et le malaise... la transcription du savoir...* Brusquement une vague d'anxiété me submerge, il faut à tout prix que je sorte. Le mouvement trop vif que je fais attire

l'attention des consommateurs. Alors que je le paye, le patron me regarde avec attention. Lui non plus n'a pas raté l'insigne sur ma veste. Dehors, il fait frais, j'ai envie de courir. La voie est constamment envahie par les mauvaises herbes. La végétation fait écran à ce qui n'est plus qu'une lueur blafarde, crue, inondant les feuillages. J'ai dépassé le quai désert évoquant l'interminable attente, sans que raisonnablement on puisse espérer un train. Le café est maintenant loin, il n'est plus qu'une tache de lumière, et derrière les vitres embuées je ne sais plus qui j'ai rencontré. Devant moi un trou noir, je perçois encore le dessus des rails briller, je sens les traverses sous mes pas, et le bruit des cailloux que je heurte.

Cette nuit-là, je marchai sans pratiquement m'arrêter. J'étais porté par une sorte d'énergie faite d'angoisse et d'espoir mêlés. La clarté blafarde de la lune permettait de voir que je me rapprochais du sommet du plateau. Tout en haut, je voyais la falaise le couronnant. Je me demandais comment la voie ferrée allait pouvoir passer ce dernier obstacle. Un peu plus tard, à l'aube, j'entendis le bruit d'une chute d'eau. Je m'arrêtai pour me rafraîchir et me reposer un peu. Je quittai la voie pour passer sous un pont et découvris un sentier permettant de remonter la pente. Malheureusement, autant le bruit de la cascade avait l'air proche, autant le chemin pour y parvenir me parut long.

Enfin, je surplombai le plan d'eau où se jetait la cascade. Le tumulte était fort, pourtant on entendait en permanence les sons de la forêt. La chute n'était pas

très haute, mais suffisante pour créer de grandes gerbes d'eau, avec des éclats d'écume qui se suspendaient dans l'air. J'envisageais de descendre, quand je sursautai : là, en plein milieu du plan d'eau, un homme nageait en faisant de grands cercles avec ses bras. Paralysé de stupeur pendant quelques instants, je l'examinai et vis qu'il était âgé avec de longs cheveux blancs plaqués sur le visage. Il m'avait vu, et m'observait sûrement depuis plus longtemps que moi. Je compris à son regard qu'il n'était pas en détresse et qu'il n'attendait rien de moi. Je repérai un passage pour le rejoindre, et vis qu'il regagnait le bord à ma rencontre. Tout en descendant, je savais que la conversation ne serait pas facile. En ces temps, il fallait éviter de poser des questions ou de trop parler. À mon arrivée, il se sécha vigoureusement. Il me fit penser, plutôt qu'à un ermite, à ces sportifs âgés si préoccupés de leur santé. Avec un sourire amusé il me dit :

— Je peux difficilement vivre sans venir ici. Vous savez que c'est le centre du monde !

Je ne voulus pas le contrarier, mais mon air perplexe le ravit.

— Je sais bien que ce n'est pas le centre du monde pour tout un chacun, mais c'est le mien. Je suis vieux, et vous ne savez pas le mal que j'ai à parvenir jusqu'ici tous les jours. Mais je me sens vraiment bien en cet endroit, rien ne peut plus m'atteindre, surtout pas tous ces miasmes qui nous imprègnent aujourd'hui en bas ; et quand je parle de miasmes.... Il ne s'agit pas uniquement de microbes, vous me comprenez ?

Je le comprenais fort bien, le trouvais même sympathique, il ne prêchait rien, ne faisait de mal à

personne, et il avait le pouvoir de sourire à un inconnu. Il ne me demandait rien, ni qui j'étais, ni d'où je venais, ni où j'allais. Cette forme de curiosité inquisitrice, qu'il est de bon ton de maquiller sous les auspices de la bienveillance : « Ce n'est pas de la curiosité, je m'intéresse à vous ! » Ce faisant, l'autre vous a repéré dans son échelle de valeur, il vous a situé au-dessus, en-dessous de vous.

Il me proposa de partager son casse-croûte et j'acceptai volontiers.

4

J'avais quitté mon « ermite » depuis quelques heures pour reprendre la marche le long du chemin de fer quand, le soir venu, j'arrivais finalement rendu au pied de la falaise. La lumière était étrange ; la blancheur de la pierre était telle, que l'on avait l'impression d'être au bord de la mer. La voie ferrée longeait le pied de l'escarpement pour arriver à l'entrée d'un tunnel. Peu avant celui-ci, je repérai une cabane de chantier où je déposai mes affaires. Je partis ensuite explorer la galerie, et malgré un temps d'accommodation à l'obscurité, je n'en voyais pas l'extrémité. Elle était large et plusieurs voies s'y engouffraient. L'aspect extérieur était assez sombre et l'herbe avait repris ses aises entre les rails. Il commençait à se faire tard, aussi je regagnai la cabane. Arrivé à son seuil, j'eus un choc : ma poitrine se glaça et je me raidis. Là, au fond, je la vis : elle était assise par terre, les jambes repliées, au-dessus desquelles émergeait sa tête avec des yeux immenses. Une casquette lui cachait les cheveux et lui donnait un air « garçonne ». À ses pieds, était allongée une chienne qui curieusement semblait avoir le même regard. La fille avait posé une main sur la tête de son animal qui se tenait tranquille.

— C'est à toi les affaires ?

— Oui ! C'est à moi !

— Ça ne t'embête pas si je crèche là aussi cette nuit ?

— Non, bien sûr, on va s'arranger.

J'étais à la fois inquiet et heureux de sa présence ; inquiet, parce que je savais qu'il fallait se méfier des rencontres de hasard, mais heureux aussi, parce qu'elle me faisait penser à une frangine. Si j'avais eu une sœur, je l'aurais volontiers vue comme elle, pas farouche et ne tournant pas en rond pour prendre une décision. Je lui demandai :

— Tu comptes aussi passer par le tunnel ?

— Je ne sais pas, je viens juste d'arriver et il fait trop noir pour y aller ce soir. Tu es allé voir ?

— Oui ! Il m'a paru long, je n'en ai pas vu le bout !

— Si tu veux, on le passera demain ensemble !

J'aimais bien qu'elle me tutoie d'emblée, bien qu'elle fût plus jeune que moi, et qu'elle prenne l'initiative de traverser le tunnel ensemble. Je mesurais combien ce voyage me coûtait, toutes ces décisions à prendre seul, un but pas bien clair, et voilà quelqu'un qui avait connu aussi ces difficultés et qui les assumait avec facilité... alors qu'elle était une femme ! Je me retins de lui demander d'où elle venait, et comment elle en était arrivée à être aussi une errante. Cela ne se demandait pas, mais je lui posai tout de même une question qui me parut acceptable :

— Pourquoi tu ne prends pas le train comme tout le monde ?

— Toi non plus tu ne le prends pas !

— Oui, mais je ne sais vraiment pas pourquoi, je n'arrive jamais à me décider, je m'en veux beaucoup pour ça.

— Ce n'est pas le cas pour moi. N'as-tu pas remarqué qu'il était impossible de trouver quelqu'un qui soit allé sur le plateau ? Tu ne trouves pas ça bizarre ?

— Bizarre ? Pourquoi ?

— Que personne ne soit revenu du plateau !

Un frisson me parcourut et je fixai mon regard dans le sien. Elle le soutint, mais ne répondit rien d'autre. Pendant un long moment, je méditai sur la façon de relancer la conversation, mais ce fut elle qui reprit :

— Tu pourrais faire attention à être plus propre sur toi quand même...

Je fus vexé par sa remarque et regardai mon jean troué au bas des jambes et couvert de boue séchée.

— Ce n'est pas facile, ça fait des semaines que je suis en marche et je ne suis jamais allé à l'hôtel !

— Moi non plus je n'y vais jamais, mais dès que je trouve un point d'eau je lave ce que je peux, petit à petit, et quand j'ai de la chance, je me lave de la tête aux pieds.

— Oui, mais moi aux points d'eau, j'y bois seulement, j'ai vraiment trop la flemme pour faire de la lessive.

J'étais affligé par sa remarque, bien que le fait qu'elle se soit permis cette réflexion indiquait qu'elle ne me méprisait pas complètement. Aussi, je lui concédai :

— C'est vrai, je pourrais faire un effort.

Ce faisant, je me dis que jusqu'à présent cela m'était égal, et que je ne gênais personne. Je fis diversion en m'adressant à la chienne :

— Alors, la bête, ça va ?

Comme je l'escomptais, elle pencha la tête, l'air de dire : je suis contente que tu me parles, mais je ne comprends vraiment pas grand-chose. Là-dessus, la fille ne fut pas dupe ; elle poussa un soupir, et fouilla dans son sac à dos pour en extraire du pain et un fromage.

— T'en veux un bout ?

Bien sûr que j'allais accepter ! et je sortis moi-même un bout de saucisson.

— Oh non, merci, je n'aime pas ça !

— Et ta chienne ?

— Oui, si tu veux, mais pas trop, elle risque d'être malade !

Sortir ou pas sortir la gourde de vin, après tout, on ne peut pas toujours tout concéder. Je la sortis, et pour la forme lui demandai :

— Un coup de rouge ?

— Je veux bien !

Ouf ! On allait pouvoir se faire tourner la tête, oublier un peu l'angoisse et la peur. Je repensai au plateau si proche...

— Et si là-haut ce n'était pas comme on l'imagine, tu feras quoi ?

— Moi ? Pas de problème, j'ai une autre solution ! Tu n'as jamais entendu parler de la baie des Trépassés ?

— Si ! Mais c'est une légende ! C'est un endroit où les passeurs emmènent les gens dans l'autre monde !

— L'endroit ne porte pas vraiment ce nom, mais c'est ainsi qu'on l'appelle. Il se trouve dans le Sud, près de Riom. Une fois par mois, au premier quart de lune, plusieurs voiliers viennent et embarquent des gens comme nous.

— Tu y crois à cette histoire ?

— Oui ! Bien sûr ! En tout cas plus que ce plateau !

— Peut-être qu'on pourrait y aller ensemble ?

— Tu n'y crois pas trop non plus, maintenant qu'on y est presque... cependant, n'oublie pas une chose : les voiliers viennent au premier quart de lune, mais ils n'accostent vraiment qu'au petit matin !

Un orage qui couvait explosa brutalement. Quelques gouttes se mirent à perler dans la cabane, alors elle sortit une doudoune pour s'y emmitoufler. Je trouvais ma voyageuse si belle que j'eus une bouffée de désir ; elle aurait pu être ma fille, mais là, elle incarnait la femme, celle dont j'étais depuis si longtemps privé. J'étais vraiment heureux, mais soudain je perçus quelque chose d'étrange, une sorte de gravité : cette fille était en danger, un danger inconnu pour le moment, mais qui me la fit paraître terriblement précieuse et vulnérable. J'eus le pressentiment qu'elle ne vivrait pas longtemps...

La fatigue se fit sentir, et en voyant ma nouvelle camarade se lover dans un coin de la cabane avec sa chienne à ses pieds, je m'allongeai à mon tour, sans

bruit, afin de ne pas la déranger. Je fus ravi de ne pas devoir dormir seul cette nuit. J'écoutais les gouttes de pluie tomber sur la tôle de la cabane, et la douce respiration de ma visiteuse. Je plongeai dans un sommeil de plomb, et me mis à rêver de paysages qui défilent, et de ciel où s'élançaient des arbres immenses. J'eus aussi la perception d'un roulement sourd, mais ne sus pas discerner si c'était un rêve ou la réalité ; on eût dit le passage d'un train, mais à vitesse si réduite, qu'on sentait chaque défaut des rails au contact des roues. Par moments, je croyais entendre des murmures, des voix, même des plaintes, et aussi, comme venant de loin, des détonations et des cris. Cela dura longtemps, si bien que le sommeil dut me reprendre, car je n'entendis pas le convoi s'éloigner. Je me réveillai, alors que les premières lueurs de l'aube pénétraient par les interstices de la cabane. Je m'étonnai de mon rêve, mais je ne sus pas si j'avais imaginé le passage de ce train ou si je l'avais réellement entendu. Je penchai pour une rêverie, car sinon, je me serais immédiatement levé pour le voir, et peut-être le prendre si possible. Brusquement, je me souvins de ma visiteuse, et me tournai dans sa direction... hélas, sa place était vide. Je replongeai dans l'expectative et me demandai si elle n'avait pas été, au même titre que le train, une chimère de la nuit. Pourtant, au sol, il y avait des traces et il restait dans son coin le foulard rouge qu'elle avait oublié. Je le pris et sentis son parfum qui me remémora sa présence. De toute évidence, elle était partie dans la nuit, ou très tôt ce matin, peut-être que le passage du train n'avait pas été un rêve ?

Je me redressai, fourbu, et rassemblai mes affaires pour inspecter le tunnel. Je fus rapidement rendu à l'entrée et ressentis un malaise ; d'abord les rails de la voie montante portaient bien des traces d'un passage de convoi, ensuite, je sentis une odeur âcre de fumée et même de poudre. J'étais inquiet en m'approchant, et encore plus en pénétrant dans le tunnel. J'avançai le plus loin possible, jusqu'au moment où la lumière cessa de se refléter sur les rails. Je m'arrêtai pour écouter. Pas plus que la veille je n'entendis un son, par contre les odeurs devenaient encore plus prégnantes. Une dernière fois, j'essayai de discerner quelque chose et fis demi-tour. J'étais sur le point de déboucher à l'air libre, lorsque j'entendis un grognement derrière moi qui me tétanisa. Remis de mon émotion, je me retournai et reconnus la chienne de ma compagne d'un soir ! Elle était là, à me fixer, et je ne sus si elle m'avait réellement reconnu ou si elle était devenue hostile. Je me remémorai le foulard que sa maîtresse avait oublié et le sortis de ma poche pour le lui présenter. Elle reconnut son odeur, et remua la queue. Je me gardai bien de la caresser mais, tout doucement, je lui nouai le foulard autour du cou. Ce que je venais de découvrir : la disparition de la visiteuse et la présence de sa chienne abandonnée, me laissa encore plus dubitatif. Je décidai de quitter les abords de la voie ferrée en grimpant dans la forêt.

Au bout d'un moment, j'eus une vue plus ample du site et réalisai que le tunnel n'était pas seulement une commodité pour le passage de la voie ferrée, mais qu'il était aussi le seul moyen pour parvenir sur le plateau. La chienne m'avait suivi à distance et je sentis

qu'elle ne me quitterait plus... ce que j'envisageai avec peu d'enthousiasme. Je repérai un rocher qui faisait office de promontoire, et sous le couvert d'un sapin, j'attendis en observant l'entrée du tunnel et ses abords. Je reconnus sans peine la cabane où j'avais passé la nuit dernière. L'attente dans la forêt était toujours quelque chose qui me fascinait, mais au fur et à mesure que les heures passaient, je ressentis une grande lassitude qui me conduisit au sommeil.

Lorsque je me réveillai, le soleil était couché et un air frais circulait sous les branchages. Je voyais l'immense béance noire de l'entrée du tunnel et toujours aucune présence aux environs. La chienne était toujours là, mais elle s'était considérablement rapprochée. Elle n'était plus qu'à quelques mètres de moi, son foulard toujours noué au cou. Notre premier repas devait sceller notre engagement commun. Je ne sus si elle avait suffisamment mangé, mais la pauvre bête n'eut pas d'autre choix que de partager mes pauvres victuailles. Ayant dormi une bonne partie de la journée, je fus prêt pour veiller la nuit. Rien ne se passa, et à minuit passé, ma vigilance commença à décroître. Soudain, j'entendis la chienne gronder. Rapidement, je posai la main sur sa tête pour qu'elle fasse silence. « Gentil, pas bouger, tu sais que c'est dangereux, pas bouger... » Elle devait avoir vu ou senti quelque chose qui venait d'en bas. L'obscurité était grande, pourtant je crus voir quelque chose bouger vers l'entrée du tunnel. La chienne avait peut-être perçu un mouvement, celui d'un animal nocturne ou celui d'un humain. Je regrettai d'être monté si haut, j'étais trop loin, et se déplacer maintenant me signalerait aussitôt.

Ce ne fut qu'un peu plus tard que j'entendis finalement au loin ce qui ressemblait à un roulement. Un roulement sourd d'un convoi au ralenti. Ce qui me surprit, ce fut l'absence de lumière, même la locomotive semblait sans éclairage, excepté les fentes des phares qui laissaient passer un étroit pinceau de lumière. Arrivé à ma hauteur, le roulement fut davantage lourd, et je perçus des vibrations dans le sol. Le convoi devait comporter une vingtaine de wagons de marchandises, et je vis, au niveau des marchepieds, de petites lueurs rouges comme font les cigarettes attisées par le vent. Le convoi pénétra avec lenteur dans la galerie pour disparaître complètement. C'est alors que je vis le tunnel s'illuminer d'une lumière éblouissante, très violente et bleutée. Aussitôt après, j'entendis des tirs d'armes automatiques. Plusieurs rafales rapides, un moment de silence et puis encore une dernière rafale. La lumière s'atténa jusqu'à complètement disparaître. La chienne était complètement aplatie sur le sol, et gémissait doucement. J'avais toujours ma main posée sur sa tête. J'avais vaguement senti ce qui venait de se passer, et n'eus plus de doutes quant au sort de ma malheureuse visiteuse. C'était donc la fin de mon périple pour parvenir sur le plateau. Je repensai à tout ce que j'avais imaginé au sujet de ce lieu, les immenses prairies, les grandes forêts de sapin, et tout ce que j'espérais... l'espoir d'une autre vie... d'une vie meilleure... Je me demandais alors si l'histoire des voiliers de la baie des Trépassés qu'avait évoquée la fille à la casquette n'était pas non plus un espoir vain. Pour le moment, j'accusai le coup et reportai à plus tard de devoir prendre

une décision. Péniblement, je repris la marche le lendemain pour rebrousser chemin, la pente étant trop escarpée pour descendre directement dans la vallée. Je dépassai le pont et la cascade sans même y prêter attention, et au bout de quelques heures, je revis au loin la gare que je connaissais déjà. Maintenant que je devais quitter la voie ferrée, je me pris à regretter la proximité des rails et des objets qui bordaient la voie comme les plaques kilométriques écrites en blanc sur fond bleu. Plus je m'approchais, plus je voyais du monde sur les quais et aux alentours de la gare. Je sentis mon estomac se nouer. La plupart étaient jeunes. Assis ou allongés à même le sol, ils campaient au milieu de leur barda. On aurait dit qu'ils partaient en balade pour un long week-end de printemps, du temps d'avant les événements. Curieusement, ils ne se parlaient pas beaucoup, ce qui m'embêtait un peu, car j'avais toujours ce besoin de savoir à qui j'avais affaire pour pouvoir entrer en relation avec quelqu'un. J'étais gêné, parce que j'étais plus âgé qu'eux, et parce que je sentais qu'ils n'étaient pas de mon monde. Le leur avait été plus facile, avec un entourage où on avait été plus à l'écoute de leurs besoins. Une société où le paraître était plus important que la façon d'être. Mal habillé, mal coiffé, j'avais la sensation d'être déjà catalogué. Évidemment, je n'avais qu'à produire une sorte de talent et à ce moment on me découvrirait un intérêt. « J'ai vu l'autre un jour un type extraordinaire, il est marionnettiste... peintre ou sculpteur... on a eu une conversation passionnante, dommage que tu n'aies pas été avec nous, il t'aurait sûrement intéressé... Un vieux un peu crade d'apparence, il lui fau-

drait une nana, je crois qu'il en a une, mais elle ne doit pas bien s'occuper de lui... » Ce faisant, j'étais arrivé à la gare, et bien entendu, je n'avais attiré l'attention de personne. Tout juste quelques regards curieux pour « ce type sorti de sa caverne ». Je cherchai un point d'eau pour la chienne, que je trouvai finalement sur la place de la gare. Pendant que ma compagne à quatre pattes étanchait sa soif, j'entendis non loin de là un petit groupe de personnes qui nous regardaient :

— Elle lèche la fontaine, c'est dégoûtant !

— Mais non, elle ne lèche pas !

— Si, je te dis ! Elle lèche...

J'avais faim. Je bus à la fontaine pour leur montrer qu'elle n'était pas souillée. Je m'apprêtais à partir, lorsque j'eus un remords. J'étais monté vers le plateau et j'avais été témoin de certaines choses, il fallait bien que je les prévienne. Pourtant, je savais qu'il ne servait à rien de les mettre en garde, pas grand monde ne me croirait. Je faisais semblant de vérifier mes affaires pour gagner du temps lorsqu'un homme s'approcha de moi et me demanda du feu. Je trouvai mon briquet et lui tendis la flamme. À peine avait-il aspiré une bouffée qu'il me dit :

— Je vous ai vu arriver... vous venez de là-haut ?

Je m'apprêtais à lui répondre lorsqu'il ajouta :

— Comment ça se passe sur le plateau ?

J'essayai de réfléchir rapidement, l'esprit en ébullition. Je cherchais une réponse acceptable, mais je pris tellement de temps que je sentis son regard me scruter avec attention. Au bout d'un moment, je me rendis compte qu'il était trop tard, et je ne trouvais

rien d'autre à faire qu'un signe négatif de la tête. Il hocha pensivement la sienne en soufflant de la fumée, me dit merci, puis s'éloigna vers un groupe assis au pied d'un mur. Aussitôt, je mis mon sac à l'épaule, sifflai la chienne, et m'engageai dans une rue qui descendait vers la plaine.

Je marchais maintenant d'un bon pas après toutes ces journées à monter. La progression était plus aisée que sur les traverses ou les bas-côtés d'un remblai. J'étais bien, cependant je me sentais aussi un peu déprimé de n'avoir pas atteint mon but, même si celui-ci était illusoire. La route filait maintenant tout droit à flanc de colline. Au loin, j'aperçus comme des taches de couleur. En m'approchant, je découvris un genre de monument. Pourtant, je ne reconnus pas ce qui composait d'habitude un mémorial, civil ou militaire. Pas de noms, pas d'années, pas de rappel d'un événement, d'un acte de bravoure ou d'un martyr. Il y avait bien une stèle, mais pas de statue ni inscription, seulement un amoncellement de fleurs, de tissus et de papiers multicolores. Des piquets se dressaient derrière la pierre où des colliers avaient été suspendus. L'ensemble donnait l'impression d'un fouillis tout en procurant une certaine harmonie. En regardant encore de plus près, je découvris des éclats de miroir et, à demi caché par un immense bouquet de fleurs, une photographie protégée par un verre. C'était un portrait en noir et blanc d'une jeune femme. Sa chevelure était brune et de jolies boucles retombaient sur son front. Elle avait un regard paisible et clair. Il semblait qu'une aura émanait de son visage. Je m'assis sur une pierre au bas du monument, puis fermai les yeux et

ressentis une immense paix m'envahir. J'étais maintenant habitué à éprouver ces émotions, et je me laissai aller à ces moments, comme si une énergie réparatrice me régénérât. Plus je me détendais, plus je percevais à nouveau une présence à mes côtés. Je perdis rapidement la notion du temps, et ne repris conscience que par les mouvements de la chienne qui s'était levée. Je restai encore un moment assis, et finis par me mettre debout en regardant une dernière fois le monument. L'envie me prit alors de vouloir, à mon tour, laisser quelque chose. Je ne trouvai rien dans mes poches qui puisse faire l'affaire. Je vis alors au cou de la chienne le foulard rouge de la fille à la casquette, que je défis pour le nouer au sommet d'un des piquets. Au moment de partir, je me retournai et constatai que le foulard rouge était bien visible. Un peu plus loin, j'interrogeai un habitant du village voisin sur la raison du monument. Il me répondit qu'avant les événements, une pierre avait été érigée pour marquer un particularisme touristique, mais que dorénavant, elle servait à commémorer une femme qui avait beaucoup aidé les premiers errants. Elle était décédée, là au bord de la route, alors que malade à son tour, les habitants ne l'avaient pas autorisée à retourner dans son village. En me racontant cela, je perçus que cet habitant désapprouvait l'attitude de ses congénères, et qu'il devait se sentir isolé à vivre encore parmi eux.

En fin de journée, j'eus à nouveau une poussée de fièvre. Á la recherche d'un endroit où me reposer, je trouvai à l'écart de la route une vieille grange où je m'étendis aussitôt. Ma nuit fut très agitée, si bien que le lendemain j'étais vidé de mes forces. Je passai la

matinée en ces lieux, incapable de me lever. La marche de toutes ces dernières semaines m'avait aguerri, néanmoins, je sentais que mon état devenait préoccupant. En fin d'après-midi, j'émergeai un peu, et me remis en route. Je me rendis rapidement compte que même en m'économisant, je ne tiendrais pas très longtemps. Après une heure de marche, j'arrivai dans une petite ville où je me mis à la recherche d'un camion humanitaire pour avoir l'adresse d'un hébergement. Il nous était toujours impossible de dormir n'importe où. Les hôtels normaux nous étaient, pour la plupart, interdits et les habitants qui voulaient nous accueillir devaient en faire la déclaration. Sur une place, je trouvai une camionnette de la Croix-Rouge qui m'indiqua une adresse, et c'est ainsi que j'arrivai dans un genre de pension de famille au fond d'une impasse. Je fus accueilli par une femme corpulente peu disposée à sourire. Elle ne bougea pas de sa loge, et m'indiqua vaguement l'endroit où je pourrais me reposer. En fait, je ne disposerais pas d'une vraie chambre : simplement d'un espace où je pourrais m'étendre.

— J'ai un chien, je peux le garder avec moi ?

— Non, les animaux ne sont pas admis !

Je sentis pourtant que la partie n'était pas perdue, car en mentionnant le chien, je vis son regard s'illuminer. Elle devait avoir plus d'affinité pour les bêtes que pour les humains. Je ne me trompais pas, car quelques instants après elle continua :

— Vous êtes là pour combien de temps ?

— Deux, trois jours au plus !

— Dans ce cas, laissez votre chien dans la cour, je m'en occuperai... avec un supplément bien sûr !

— Pas de problème, mais en fait c'est une chienne.

Elle haussa les épaules :

— J'avais bien vu...

Elle s'avança et lui parla :

— Alors, mon coco, comment ça va ?

La chienne s'approcha et remua la queue de contentement. Je profitai de cette diversion pour entrer dans la maison et gravir le premier étage, puis le second. Je parvins alors à une échelle de meunier donnant accès aux combles de la maison. J'atteignais les derniers barreaux de l'échelle quand je me rendis compte que j'aurais du mal à me redresser, tellement le toit était bas. De fait, il m'était impossible de me redresser et je dus me baisser pour avancer. Les espaces étaient cloisonnés sommairement, et des couvertures étaient étendues un peu partout pour marquer le domaine de chacun. La lumière parvenait par quelques lucarnes basses. Je croisai un regard et je demandai où je pouvais m'installer. On m'indiqua au fond encore une échelle qui devait donner accès à une espèce de mezzanine sous le toit surélevé à cet endroit. Arrivé au deuxième plancher, je fus pris de panique et ressentis une crise de claustrophobie : j'imaginai un incendie. Avec la propagation de la fumée et l'affolement, il était pratiquement impossible de se sauver d'un pareil endroit. Je parvins enfin à un espace libre et m'effondrai à même le plancher. La montée m'avait épuisé et je transpirais d'une sueur glacée. Une unique ampoule éclairait faiblement l'es-

pace. Allongé sur le sol, les tuiles étaient pratiquement à portée de main. Je me rassurai en pensant, qu'en cas d'incendie, je pourrais peut-être casser une tuile ou deux, et ne pas mourir asphyxié. J'étendais mes jambes quand mes pieds rencontrèrent un obstacle. Je m'aperçus que j'avais heurté quelqu'un et m'en excusai.

— Pas grave ! me répondit un homme encore assez jeune.

Il se redressa légèrement pour me regarder et reprit :

— Ça n'a pas l'air d'aller, hein ?

— Non, ça ne va pas fort, je crois que j'ai de la fièvre !

— Il y a plein de cochonneries qui circulent en ce moment, et comme nous sommes déjà un peu esquinés, ça n'arrange rien !

Sur ce, il se rallongea en gémissant doucement.

— Oui, un peu esquiné, c'est bien le mot !

Je pensai que le minimum de conversation avait été sans doute atteint et que j'allais pouvoir me retirer dans ma fatigue, pourtant il poursuivit :

— Tu faisais quoi avant ?

Je fus surpris de sa question, mais malgré tout, je lui répondis :

— J'étais marionnettiste, je faisais des spectacles et j'apprenais la marionnette aux enfants.

— Hé, ça devait être intéressant !

Un long silence suivit. J'étais intrigué, car d'habitude les gens qui avaient envie de parler enchaînaient tout de suite par : « j'ai connu un marionnettiste » ou « je me souviens d'un spectacle... » ou bien

encore « moi-même j'étais... » Au fond, ils posaient une question uniquement pour enchaîner avec leur propre histoire : « moi c'est pareil », « mon cousin a eu la même difficulté », et ainsi de suite. La capacité d'écoute des errants avait considérablement diminué ; pour certain cela conduisait au mutisme et à une indifférence totale aux autres. Je repris :

— C'était intéressant ; par contre à l'époque je ne le réalisais pas vraiment.

— Oui, l'avant, l'après, notre vision des choses a beaucoup changé...

— C'est vrai. Reste à savoir ce que nous serions devenus sans les événements ?

C'est bien tout ce que je pouvais faire pour maintenir la conversation. Je me sentais complètement épuisé et coupable de m'être séparé de la chienne pour trouver refuge ici.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé à l'hôpital ?

« Pourquoi ne suis-je pas allé à l'hôpital ? Pourquoi je ne prends pas les trains ? Pourquoi je marche à côté des rails ? »

— Je ne sais pas pourquoi ! Vraiment pas !...

— Vous avez peut-être peur d'y aller ?

— Oui, ça doit être ça, j'ai toujours eu peur d'aller à l'hôpital... même avant !

— On dit que, de toute façon, ils ne peuvent pas faire grand-chose pour nous. Alors à quoi ça sert ?

— À nous rassurer. Oui, probablement à nous rassurer !

Las, je n'avais plus envie de parler, et aspirais à la solitude afin d'être tranquille. Je ne voulais pas le blesser, surtout pas. J'avais appris combien les errants

étaient devenus fragiles. Tous autant que nous étions, nous avions pensé durant des heures, des jours à notre mort. Se faire à l'idée de devoir partir plus vite qu'à notre heure. Des peurs, des angoisses, des nuits aux rêves agités et puis la lente reconstruction, penser à un avenir plus court : demain, après-demain, le mois qui vient, en tout cas, pas plus loin que l'année suivante. Cela avait du bon, surtout au début : vivre un jour, pleinement, et en gagner encore une autre le lendemain. Profiter du soleil, du matin, être spectateur de ce qui se passe dans la rue, dans les cafés, dans les gares. Et puis oublier, des fois complètement, et se reprendre au jeu des contrariétés comme si tout avait une importance.

— Reposez-vous, vous en avez besoin, on reparlera plus tard !

— Merci, j'en ai besoin !

5

Je me réveillai quelques heures plus tard, fiévreux, et le front en sueur. L'ampoule éclairant faiblement l'étage, je dus marcher à quatre pattes pour trouver les toilettes. Je progressais au milieu des couvertures jonchant le sol ou recouvrant les dormeurs, quand je perçus un courant d'air qui venait d'une lucarne ouverte au ras du sol. À cet endroit, une place était libre, elle n'était pas marquée par des sacs ou des affaires. Je découvris enfin, vers le pignon de la maison, une porte basse qui donnait accès à une pièce munie d'une cuvette et d'un lavabo. Curieusement, la hauteur de cette pièce permettait de se tenir presque debout. J'imaginai les bricolages pour pouvoir intégrer cet appendice dans les combles, et l'aspect que cela devait avoir à l'extérieur. Je revins à mon emplacement et constatai que mon interlocuteur de l'après-midi était maintenant sorti. J'allai occuper l'espace libre près de la lucarne. Le bruit que faisaient mes os au contact du sol, malgré la couverture, indiquait que je n'étais plus bien gras. Comme je le craignais, le sommeil me fit faux bond, c'est ainsi que j'entendis le clocher au loin marquer les heures, puis les demi-heures. Depuis mon observatoire, je découvrais les

premières lueurs du jour, impressionné par la paix et le calme qui régnait sur la ville. J'avais l'impression que ce moment précis marquait une étape. Après le cauchemar des événements, la fuite, l'échec de la montée vers le plateau, je me trouvais maintenant à un tournant. Tout comme la plupart des gens, j'étais porté à aller de l'avant pour progresser, pour améliorer les choses en contournant tous les obstacles et en étant toujours en bataille contre l'adversité. À cet instant, à cette place, dans l'état de faiblesse physique où je me trouvais, j'avais envie d'abandonner, de « laisser tomber » et j'en ressentais étrangement une joie et une sérénité. Je décidai de rester là toute la journée, et de toute façon, je n'avais plus le choix tellement j'étais faible. Je sentis enfin que je pouvais me rendormir, ce que je fis presque aussitôt en entendant au dehors ma chienne aboyer faiblement. Le jour suivant, je fus frappé d'être toujours dans le même état d'esprit, alors que physiquement j'étais toujours très faible. Plus je m'enfonçais dans une sorte de morbidité, plus je me sentais libre. Je bénéficiais de nombreuses heures de sommeil et le temps me paraissait s'écouler lentement. Le plus gros effort était de parvenir jusqu'aux toilettes pour remplir ma gourde, puis de revenir à ma place. En me réveillant au cours de l'après-midi, je vis un visage au-dessus de moi.

— Ça va ?

Je reconnus la voix de mon compagnon de la veille.

— Ça va... petit, petit !

Et je mimai avec mes doigts un objet de petite taille. Il continua:

— T'as de quoi manger, tu as faim ?

— Pas vraiment... pourtant il faudrait bien que je mange quelque chose !

— J'ai des bâtons vitaminés, si ça te dit ?

J'étais gêné d'être à cours de nourriture, mais ces derniers temps, je vivais sur mes réserves et j'avais négligé de me ravitailler.

— Va pour un bâton, juste un seul, je ne pourrais pas en manger plus.

Il se redressa, autant que le toit le lui permettait, et retourna à sa couchette. Il revint avec un bâton dans son emballage.

— En ne te voyant plus ce matin, j'étais sûr de te trouver ici, tout le monde lorgnait cette place.

— Mais pourquoi personne ne l'a prise ?

Il regarda ailleurs, un peu gêné.

— Parce que personne n'a osé. Tu vois, c'est bête, mais tu ne pouvais pas le savoir : on a perdu quelqu'un hier à cet emplacement, alors par respect personne ne l'a pris. Toi, tu ne le savais pas, donc on ne peut rien te dire. Ça t'embête ce que je t'ai appris ? J'aurais mieux fait de me taire ?

— Non, je comprends parfaitement.

— Ne bouge pas, reste là, c'est un bon endroit.

— Vous l'aimiez bien celui qui est parti ?

— Oui ! Moi je l'aimais bien, et les autres aussi je crois.

Il resta songeur un bon moment pendant lequel je restai silencieux, puis il reprit :

— Il incarnait notre avenir à tous autant que nous sommes. Il a su se retirer dignement. Tu sais, ce que nous craignons tous dans notre orgueil, c'est de partir

dans la débandade, en quenouille... enfin dans la déchéance. Marc nous a fait cet immense cadeau de s'en aller dans la décence. Au fond, ça nous a montré que le grand passage pouvait être abordé en face, sans terreur, sans cris, sans drame et sans tromperie. Tu sais de ces phrases : « il est mort très vite, il ne s'est aperçu de rien, il n'a pas souffert. » Marc, il n'est pas parti vite, il était parfaitement lucide et il a souffert longtemps !

Ces paroles coulaient en moi comme du miel. J'étais en total accord avec ces propos. Avant... avant les événements, on parlait peu de tout ça. Les gens mouraient dans des accidents, ou bien dans des hôpitaux, complètement hébétés par les drogues qui, paraît-il, calmaient la souffrance, mais en faisaient des mourants drogués et délirants. J'en avais vu des personnes se tordre de douleur, mais qui sous l'effet des produits ne pouvaient même plus crier, ni même articuler un seul mot... « Il n'a rien senti, il ne s'est aperçu de rien, il n'a pas souffert. » Oui, car étrangement les gens partaient pendant l'absence de leur famille, et les rares témoins de ces départs dramatiques cachaient ces choses pour ne pas les perturber. Je restai un long moment songeur, et je ne pus résister à lui demander :

— C'est quoi ton nom ?

— On m'appelle *Le Passeur*. Tu sais, celui qui aide à passer.

— Je comprends. On fait donc appel à toi ?

— Oui et non. Par exemple, je viens souvent ici, car pour accepter de vivre dans ces conditions, ça veut

dire qu'on a renoncé à beaucoup de choses. On le sent tout de suite lorsque les gens ont capitulé.

— Mais tu n'essayes pas de les en sortir ?

— Si, ça arrive, mais tu sais quand on a passé une frontière, il est difficile de revenir.

— Et comment tu fais, tu as appris à les accompagner ?

— Non, absolument pas, je n'ai rien appris.

— Alors, comment fais-tu ?

Il sourit à ma question, puis son visage devint grave et il me regarda avec un regard immense et sincère.

— Je ne fais rien, absolument rien. Je suis là tout simplement, parfois je prends la main ou je donne mon regard, mais moi je ne fais rien. Cela se passe entre une partie de moi et l'autre. C'est une énergie qui passe à travers moi, je ne maîtrise rien du tout. Simplement, je constate que les gens ont confiance, ça dure parfois longtemps, alors on prend le temps qu'il faut. Et puis tout à coup, ils s'abandonnent. Comme en montagne, lorsque l'on quitte une prise parce que l'on voit la suivante. On a plus besoin de s'accrocher ici, puisque là-bas ça tient bon !

J'avais l'impression qu'avec lui on pouvait tout demander, aussi je n'eus plus de retenue :

— Tu faisais quoi avant ?

Il sourit franchement.

— J'étais syndicaliste !

— Je m'en doutais un peu !

— Pourquoi ?

— Parce que jamais tu ne parles de dieu et pourtant c'est tout comme.

— C'est bien possible. Je ne suis pas croyant, bien évidemment. Et toi qu'est-ce que tu faisais ?

— J'étais marionnettiste.

— Ça non plus ce n'est pas étonnant. On s'occupe un peu des mêmes choses...

— Animer une marionnette... c'est pourtant plus facile que de « désanimer » un être vivant...

— Peut-être. Je ne pense pas que tu vas rester ici bien longtemps ?

— Encore quelques jours et ça devrait aller.

— Moi je pars, je n'ai plus rien à faire ici.

— J'espère que l'on se reverra ! Salut et bonne chance !

Le passeur se redressa ; je m'aperçus que ses affaires étaient déjà prêtes. Il traîna son sac jusqu'à l'échelle et bientôt je vis disparaître sa tête au ras du plancher. Je songeai à notre discussion que je poursuivis seul. J'aurais eu de nouvelles questions à lui poser, mais je sentais que toutes les réponses se trouvaient dans le sourire énigmatique que je lui avais vu. Je revoyais aussi l'ombre, qui passait parfois sur son visage et qui lui donnait une expression de désarroi.

Je suis resté encore quelques jours dans mon grenier. La fièvre s'est mise à tomber et puis l'appétit est revenu, alors il a fallu se bouger, sortir. J'ai retrouvé ma chienne, contente de me revoir. J'espérais lâchement que la propriétaire se serait attachée à la bête, mais je compris que tout en l'aimant bien, elle attendait que je la reprenne. C'est ainsi qu'un matin, près de la lucarne, j'ai contemplé pour la dernière fois les toits de la ville. J'ai ensuite roulé ma couverture et me suis glissé en dehors de mon trou à rats. La chienne m'a

emboîté le pas, et nous avons quitté la ville. J'étais encore un peu en altitude et j'avais le choix entre suivre la route ou couper par la forêt pour atteindre les derniers contreforts avant la plaine. Dès que je le pus, je pris un chemin qui dévalait franchement dans la pente. Après plusieurs heures, j'approchais enfin du but après avoir croisé de nombreux groupes d'errants. La descente se terminait par un passage étroit : on eût dit un coup de sabre dans la roche, et puis je débouchai sur un village, ou plutôt un hameau, fait de quelques maisons empilées sur les dernières pentes. Les habitations étaient petites, serrées les unes contre les autres, et l'unique ruelle était à moitié recouverte par les avancées des toits. Sur une place, je découvris une fontaine où je fis boire ma compagne à quatre pattes. Une fois désaltérée, je l'attachai et m'apprêtais à boire quand je vis arriver une jeune femme sur un vélo. Elle en descendit et je pensai qu'elle voulait aussi se désaltérer car il faisait très chaud.

— J'en ai pour une minute ! lui dis-je.

— Mais, si vous ne l'attachez pas, il va s'enfuir ?

— Oui ! Et je commençai à boire. Malheureusement j'avais mal fait le nœud et la chienne s'échappa et s'approcha de la femme en aboyant. Elle essaya de calmer la chienne en lui tendant la main. Je continuai à boire en surveillant.

— En fait, elle a peur, lui dis-je.

— Heureusement que je n'ai pas la frousse des chiens !

Ma soif étanchée, je me redressai, repris la chienne par la laisse qui traînait au sol.

— Excusez-moi !

— Non, ce n'est pas grave !

Je lui dis au revoir et repris la route.

— Passez une bonne soirée !

Cette dernière phrase me parut étrange. Peut-être me connaissait-elle ? M'avait-elle déjà vu ? J'avais la sensation qu'elle me regardait m'éloigner.

Je ne m'étais toujours pas décidé pour la baie des Trépassés. J'étais partagé entre le désir de tenter une dernière fois quelque chose et l'envie d'abandonner. Je ne vivais plus que par les subsides des organismes humanitaires et je ne souhaitais plus faire de spectacles. Dans l'expectative, je me dirigeai vers une ville plus au sud où je pourrais encore avoir un contact pour retrouver la marionnette Gypsie. Ça serait aussi l'ultime étape où il faudrait faire un choix.

Une petite pluie se mit à tomber. Je passai au large d'un village qui me parut terriblement pauvre. La route était luisante et les trous pleins d'eau. Par endroits, des cohortes de limaces orange traversaient la route.

J'entendais sonner le glas depuis un bon moment à une église. Après avoir traversé le village, je me retrouvai à l'aplomb des dernières maisons et du cimetière. Je posai mon sac, et fus intrigué par l'animation dans le cimetière. Il y avait là beaucoup de monde, presque tout le village semblait-il. À l'entrée, des chevaux drapés de noir étaient attelés à un char plat. Le cercueil était porté sur les épaules de six hommes. Suivait la famille habillée de sombre. En tête, marchait une femme qui manqua de vaciller à maintes reprises. La bière fut posée à côté de la fosse fraîchement ouverte et les fossoyeurs passèrent les

cordes pour la descendre. Un prêtre dit quelques paroles que je ne pus entendre et donna une bénédiction. Tout le monde était maintenant amassé autour de la fosse quand les fossoyeurs commencèrent à descendre le cercueil. C'est à l'instant où il toucha le fond que retentit un cri qui me glaça. La femme venait de tenter de se jeter dans la fosse en hurlant. Ces voisins eurent juste le temps de la saisir avant qu'elle ne perdît l'équilibre. Elle était maintenant soutenue de chaque côté. Elle se tordit de douleur, ses mains se nouèrent dans le vide, et tout son corps fut parcouru de convulsions. Quelques instants plus tard, on la conduisit vers la sortie. Le glas avait cessé de sonner. Je m'assis à l'endroit où je me trouvais et me mis à pleurer sans pouvoir me retenir. Je restai paralysé et les larmes m'envahirent à ne plus savoir d'où elles pouvaient provenir. Le cimetière s'était vidé, seuls les fossoyeurs refermaient avec hâte la tombe. Je repris, ébranlé, mon chemin et parvins à un carrefour. Il y avait là un arrêt de car : un abri de béton, humide et qui sentait mauvais. Le car finit par arriver, il était jaune avec une galerie sur le toit pleine de bagages. Beaucoup de ses tôles tremblaient, surtout à l'arrêt. Il était à moitié vide. Je me dirigeai vers la porte avant, et là je vis l'affichette indiquant que la ville de destination était fermée aux personnes de mon genre. Le chauffeur me regarda longuement, et je sentis qu'il était quand même disposé à me laisser monter, mais je le remerciai d'un signe de tête et je m'en allai. J'entendis la porte se refermer, l'autocar s'ébranler et me dépasser pour disparaître au bout d'une longue ligne droite. À cet endroit, la végétation était luxuriante. On

entendait un petit torrent filer entre les rochers en contrebas. Un peu plus loin, je vis ce qui restait d'un groupe de maisons : des pans de murs et des toitures éventrées. La scène du cimetière m'avait complètement déstabilisé, et je ressentis rapidement une immense fatigue. Mon séjour de repos avait diminué mon aguerrissement et je ne parvenais plus à récupérer aussi facilement. J'arrivais avec difficulté au village suivant qui avait l'air particulièrement paisible. C'était un hameau avec des élevages comme autrefois : plusieurs vaches se désaltéraient à un abreuvoir. Les habitants avaient été épargnés par les citadins venus se réfugier à la campagne. Plus je m'engageais dans ce village, plus l'ambiance me parut familière. Il y avait des affiches auxquelles je n'avais pas prêté attention tout de suite, et une certaine agitation dans l'air annonçait que quelque chose se préparait. Le programme annonçait un récit marathon. J'avais souvent entendu parler de ces lectures se déroulant quasiment sur vingt-quatre heures. Ces pratiques étaient devenues à la mode après les événements, car elles permettaient à bon nombre de saltimbanques de survivre en gagnant un peu d'argent, et résolvaient en grande partie les problèmes de logement puisqu'ils étaient itinérants. Certains artistes restaient ainsi en groupe et parcouraient le pays. Le texte naissait à la façon des grands mythes comme le Râmâyana, le Mahâbhârata ou Gilgamesh. Au début, c'était des lectures de grands contes connus, puis par improvisations successives, des épopées. Une trame prenait forme jusqu'à ce qu'une personne fige définitivement le texte par écrit. J'étais heureux de pouvoir enfin assister à une de ces

performances prévue le jour suivant. Je découvris un café qui était le point de ralliement de cette manifestation. J'y entrais en laissant la chienne divaguer dans le village. Le bistrot était plein, je m'assis à une table déjà occupée. En parcourant la salle du regard, je crus reconnaître plusieurs personnes que j'avais rencontrées dans le milieu des marionnettes, mais je n'en fus pas vraiment sûr.

— Drôle d'histoire ! dit mon voisin de table.

Ma tasse de café était presque terminée et j'aurais bien aimé partir, mais je compris que mon voisin avait envie de bavarder. J'avais le goût du café en bouche et ma patience n'avait plus de limites ; aussi décidai-je de rester. L'assise était dure et mon corps commençait à se faire douloureux, alors je m'enfermai en dressant un grand mur autour de moi et j'éprouvai une douce torpeur. Je me sentis enveloppé et comme protégé dans un cocon. L'autre continuait à parler... à parler... Un quelconque intérêt ne lui était même plus nécessaire pour poursuivre sans obtenir la moindre répartie. Bientôt, une impression de sommeil m'enveloppa, un besoin irrépressible de m'endormir là, tout de suite. Le monde extérieur se fit de plus en plus lointain, les sons se fondirent et devinrent indistincts, et par moments je ressentis des pertes de conscience qui me menaient tout droit à l'assoupissement. Mon interlocuteur continuait à discourir, mais perçut tout de même quelque chose, et se rendit compte que « l'autre » dormait.

Le lendemain matin, j'étais allongé à même le sol du café, n'ayant aucun souvenir de la fin de la soirée. Je passai la journée à déambuler dans les rues et à

découvrir le lieu où se déroulerait la performance. Petit à petit, je rencontrai les récitants du marathon et reconnus bien quelques personnes. Par contre, curieusement, ces personnes n'avaient pas l'air de me reconnaître. Certaines avaient fait de la marionnette mais paraissaient vouloir l'oublier... et moi avec.

Tout devait se dérouler dans une grande prairie au bout du village où se trouvait une grange ouverte fournissant une scène abritée. Pour l'heure, de grandes tables avaient été dressées et les participants y siégeaient pratiquement toute la journée, pour les repas bien sûr, mais aussi pour boire d'innombrables cafés. J'essayais de participer à ma mesure, mais je me rendis compte que, malgré mon passé d'artiste, le courant ne passait plus. Je n'avais jamais eu la facilité de parole, de conversation, et je me retrouvai très rapidement isolé. Alors j'écoutais, j'écoutais très bien, et même trop bien.

Le soleil apparaissait de temps à autre et la chaleur devenait vite insupportable. J'étais là depuis des heures, mais je me forçais à rester, ne serait-ce que pour m'entraîner au marathon qui commencerait à la nuit tombée. Quelqu'un vint s'asseoir à côté de moi. Il faisait partie de ceux que j'avais reconnus comme étant un ancien marionnettiste. J'osai lui demander :

- Tu te souviens de moi ?
- Attends voir, t'es un acteur ?
- Non, je faisais de la marionnette !
- De la marionnette ? Ah bon ?
- Mais il me semblait que tu en faisais aussi à une époque ?

— Non, pas réellement. J'ai fait quelques essais, mais ce n'était pas mon truc !

— Ah ! On apprend pourtant des choses avec la marionnette.

— Oui, si on veut. Tiens, du reste il va y en avoir ce soir.

— Mais ce n'est pas annoncé sur les affiches !

— Ouais ! Parce que nous on fait autre chose, et puis de toute façon c'est de l'ombre, ce n'est pas de la marionnette.

Bien sûr « ce n'était pas de la marionnette », mais c'était bien semblable. On manipule, on anime mais ça ne porte plus le même nom !

La nuit était enfin venue avec quelques restes de clarté à l'horizon. Je me rendis compte que c'était une véritable fête qu'on avait organisée. Il n'y avait pas de lampions ni de lumières multicolores mais, par-ci par-là, des ampoules répandant une lumière blafarde. Les manèges étaient tout simples : des chaînes suspendaient les sièges qui s'écartaient par la force centrifuge. Au loin passaient des groupes de personnes qui visitaient les lieux. Sous l'auvent de la grange, un grand drap était tendu, retenu par des pieux plantés dans le sol. La lecture avait commencé. Au début, j'eus beaucoup de mal à saisir le thème. Je pensais que ce n'était là qu'un préambule à la soirée, mais la longueur du récit confirmait que nous étions déjà embarqués dans le marathon. Je ne comprenais pas non plus pourquoi on utilisait des ombres projetées, vu qu'elles étaient très statiques et qu'aucune mise en scène ne les mettait en valeur. Elles n'avaient que le mérite de focaliser l'attention. La nuit était maintenant

complète. Je n'assimilais toujours pas l'histoire. J'attrapais quand même quelques bribes, *comme l'empire du milieu... la recherche d'une ombrelle... ou la dispute entre deux frères*. Je renonçai finalement à suivre, et me concentrai sur mon environnement. Une soixantaine de personnes s'était rassemblée près de l'écran avec des duvets, des couvertures, des bouteilles thermos et des boissons. Leurs sacs servaient à les caler dans une position confortable. On sentait une longue pratique de ces manifestations : de vrais festivaliers !

J'eus de plus en plus de mal à rester en place. J'allai faire un tour et commençai à être pessimiste sur ma capacité à pouvoir écouter toute la nuit. À l'autre bout du pré, les manèges continuaient à tourner, et çà et là des personnes s'étaient réunies autour de petits foyers pour manger ou discuter. Le marathon n'était pour eux qu'un prétexte d'être ensemble. Apaisé par ma promenade, je revins à la lecture après avoir pris un fruit à un stand. Prenant exemple sur les autres, je m'allongeai en faisant de mon sac un dossier et je me décontractai. Je ne fis même plus l'effort de me concentrer sur ce qui se disait. J'écoutais à la fois le débit des paroles et tous les bruits environnants : les murmures des gens assis en groupe, les échanges avec les vendeurs et quelques cris d'enfants au loin. Ma chienne s'était aussi installée à mes côtés et ne bougeait plus. Je nourrissais envers elle de plus en plus de culpabilité. Je ne m'en occupais presque plus, et lorsqu'elle disparaissait, j'étais soulagé. Parfois, je reconnaissais qu'elle m'était pourtant d'une grande aide lorsque, la nuit, je sombrais dans un sentiment de

désespoir et de solitude. J'étais en train de passer ma main dans ses longs poils, quand soudain, le récit s'interrompit. On entendit alors une musique lancinante, une mélodie triste jouée sur un instrument à corde que je ne connaissais pas et que je ne pouvais même pas voir. C'était une des nombreuses pauses devant émailler la nuit et permettre aux récitants de se reposer. Peu de personnes bougèrent pendant l'intermède et le récit reprit un peu plus tard. J'entendis une nouvelle voix : celle d'une femme accordant ses paroles à l'unisson de la musique qui continuait en sourdine. J'essayai encore de comprendre le récitant mais je m'aperçus que j'en étais toujours aussi incapable. Je me concentrai avec beaucoup d'effort. Même si le récit était lu dans ma langue maternelle, j'étais incapable de retenir un seul mot qui s'échappait aussitôt de ma mémoire. Ces mots me parvenaient vides de sens. N'y tenant plus, j'attirai discrètement l'attention d'une personne assise à côté de moi et lui demandai :

— Vous comprenez ce qu'ils disent ?

Il parut étonné de ma question, sourit, et se retourna vers la récitante. Je pensai qu'il n'avait pas bien entendu ma question, mais sa concentration ne pouvait laisser aucun doute : il n'avait pas de problème de compréhension. Je m'interrogeai encore un peu sur ce phénomène puis laissai tomber. Je percevais les sons, les lumières et l'air frais qui commençait à parcourir le pré. Le ciel était étoilé et je regrettais de ne jamais avoir appris les noms des étoiles et des constellations. Une séquence de musique mélodieuse capta encore mon attention avant que, finalement, je

m'assoupisse. C'est alors que je fis un rêve sur le plateau.

J'apercevais d'immenses prés, des forêts de sapins et sentais un éblouissement. Une lumière cristalline comme on en voit en montagne, une clarté d'éternel printemps. La voie ferrée traversait le plateau pour arriver à un rideau d'arbres où se dressaient des miradors et une clôture en barbelé. Le camp était paisible, comme abandonné ; il semblait même complètement désert. Les baraquements étaient clos et l'herbe avait envahi les dalles de béton. Près du poste de garde, deux hommes en treillis discutaient, assis sur les marches. Ils jouaient aux cartes avec des bouteilles de bière ouvertes à leurs pieds.

Je repris conscience et entendis une phrase :

« Si une femme, ayant le don de guérir, descend de la montagne ne la repousse pas. »

Je réalisai où j'étais, et la phrase entendue me troubla énormément, d'autant plus que la suite du récit me paraissait toujours aussi confuse.

— S'il vous plaît, qu'est-ce qu'il a dit ?

Mon voisin ne souriait plus, je l'agaçais sérieusement.

— Il a dit qu'elle reviendra pour se venger !

Ce n'était pas ça ! Ce n'est pas ce que j'avais entendu ! Il avait dit que si une femme ayant le don de guérir descendait de la montagne il ne faudrait pas la repousser !

Quel bazar ! J'en avais assez ! La suite du récit m'était tout aussi incompréhensible. Pourquoi n'en avais-je saisi qu'une phrase ? Je perçus le bruit du vent dans le feuillage d'un peuplier près de la grange. Ce son, très beau, me captiva un long moment. Je me mis à penser que le sens des mots ne m'interpelait pas car l'histoire ne s'adressait pas directement à moi. À part une seule phrase. Mais n'avais-je pas intercepté ces quelques mots au sortir du sommeil avant qu'un « filtre » ne se remette en place ? Dans ce cas, pourquoi donc mon voisin n'avait-il pas entendu la même phrase que moi ?

6

Je quittai le récit marathon avant la fin avec un sentiment de colère que j'assumais mal. Je n'aimais pas cet état, car il ne correspondait pas à l'image que j'avais de moi. Ne possédant plus grand-chose, n'ayant pas une apparence très brillante, et ne faisant rien pour l'améliorer, il ne me restait plus qu'un fond de philosophie, potentiellement valorisant aux yeux des autres... et surtout des miens. Les états d'agitation, d'irritation et de violence réduisaient à néant le peu d'estime que je me portais. J'avais déjà vécu de semblables inclinations et j'en cherchais désespérément les causes. Pour aujourd'hui, je voyais l'incompréhension du récit de la veille. Je ne comprenais toujours pas ce qui s'était passé ni ce qui m'était arrivé ; un sentiment de paranoïa commençait à m'envahir. C'était un véritable nœud gordien : je ne supportais pas cette agitation intérieure, je savais que je déraillais, ce qui m'énervait profondément, et ainsi de suite. Mon humeur était semblable à la météo : des nuages, de la pluie, du vent ou un soleil trop chaud contre lesquels je ne pouvais rien. Il n'y avait pas d'autre choix que de subir, mais concernant mes propres sensations c'était plus dur de les vivre.

Avant de quitter le récit marathon, on m'avait donné une information : il était possible de se loger à moindre frais, et d'une manière agréable sur les « maisons flottantes » d'un lac tout proche. J'avais aussi entendu qu'une troupe théâtrale y résidait. Je pensai que, peut-être, une collaboration avec des marionnettistes était possible. Cependant, parvenir au lac n'était pas évident. D'abord, il ne se situait pas précisément sur la route du sud sur laquelle j'étais, et ensuite, il fallait traverser une forêt de sapins inhabitée. L'accès normal se faisait plus à l'est, mais ça me déroutait beaucoup trop. Je m'engageai donc sur une piste forestière. Tout en marchant, je constatai que mon attirance pour la marionnette avait curieusement resurgi après l'épisode raté du récit marathon. J'avancais à bonne allure malgré la fatigue. J'aimais bien l'odeur des sapins et le bruit du vent dans les branches.

Au troisième jour de marche, je parvins enfin au bord du lac. Bien entendu, je n'étais pas encore arrivé ; les maisons flottantes étaient amarrées aux bords d'îlots à une bonne centaine de mètres. La piste se terminait en pente douce jusqu'au lac, et servait au mouillage des embarcations. Il y avait là, justement, une barque attachée par une chaîne à un arbre. Je m'assis non loin, et attendis jusqu'à la tombée de la nuit, la chienne à mes pieds. La pénombre était arrivée lorsque j'entendis un homme s'approcher. J'eus beaucoup de mal à retenir la chienne pour qu'elle ne l'effrayât pas. J'attendis qu'il mît la barque à l'eau et y montât pour l'interpeller.

— Excusez-moi, monsieur, vous pourriez n'em-mener ?

Je l'avais surpris. Il se saisit des rames, mais comme je l'escomptais, il se rendit compte qu'il était en sécurité et que je ne constituais pas un danger.

— Approchez ! Je ne vous vois pas !

Je me levai doucement, pliai ma couverture que je mis sur mon sac et descendis au rivage. L'homme avait eu largement le temps de m'observer ; du reste, je me demandais bien quelle allure je pouvais avoir. Pas trop inquiétante apparemment puisqu'il reprit :

— C'est pour aller au village flottant ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Chez qui ?

— Je ne sais pas encore, je ne connais personne, je cherche à louer une chambre !

— Montez, on va voir ça !

Je ne lui proposai pas de l'aider à ramer, de toute façon je ne savais pas le faire, et il ne me le demanda pas non plus. Maintenant, plus proche, il me parut un peu étrange. Il portait un chapeau et je ne pus voir les traits de son visage. Je ne jugeais pas les gens sur leur mine, je me fiaais davantage à mon instinct... qui hélas me trompait aussi parfois.

— Je peux vous trouver quelque chose pour vous héberger ce soir. Demain on verra le propriétaire pour régulariser.

La proposition était la bienvenue et vu l'heure, je ne pouvais espérer mieux. Nous arrivâmes à une petite île, où étaient amarrées plusieurs « maisons flottantes », pour ainsi dire des embarcations aménagées sans grand confort. La branche d'un arbre se balançait

au-dessus de l'une d'elles. Nous accostâmes justement à celle-ci, et muni d'une torche, il me fit descendre sous le pont. Là, il ouvrit une cabine et me montra une couchette.

— Pour cette nuit, vous serez bien ici, demain on avisera !

— Excusez-moi, mais il y a d'autres personnes à bord ?

— Non ! Vous êtes seul ! Cette maison flottante était en travaux, elle n'a pas encore reçu d'occupants.

Je fus pris d'angoisse. Étant venu de l'autre côté du lac, je n'avais aucun repère, surtout de nuit. Je n'avais pas d'issue, je me sentis complètement paniqué.

— Je suis désolé mais je ne souhaite pas rester seul ici. J'aimerais que vous me rameniez à terre.

— Pourquoi ça ? Bon, écoutez, je vais voir ce que je peux faire. Pour l'instant restez ici, je serai de retour dans une heure.

J'acquiesçai, et vis mon homme partir aussitôt. Je vérifiai s'il y avait un verrou à la porte, et constatai, bien sûr, qu'il n'y en avait pas. Depuis mon départ sur les routes, j'avais déjà été l'objet de menaces, d'agressions et ici je me sentais complètement pris au piège. Il s'était mis à pleuvoir, et plongé ainsi dans le noir, je trouvais presque agréable d'entendre les gouttes tomber sur les feuilles des arbres et sur le lac. Malheureusement, d'autres bruits m'inquiétaient, ceux auxquels je n'étais pas habitué. Je m'allongeai sur la couverture de la couchette et réfléchis à la façon de me défendre en cas d'attaque. La chienne s'était glissée sous la couchette, l'espace ne devait pas être grand, car je

sentais ses mouvements au travers du sommier et de la literie. Je ne pouvais guère compter sur elle pour me défendre. J'eus alors l'idée de tenir dans la main la seule arme que je possédais : mon couteau.

J'eus soudain la nette impression qu'une embarcation venait d'aborder la maison flottante... puis je n'entendis plus rien. Les sens en éveil, je guettaï tous les signes alarmants. Une heure plus tard, j'entendis enfin des coups de rame dans l'eau, suivis par l'accostage d'une barque qui ébranla toute la demeure. Ça devait être mon homme.

— J'ai arrangé la chose, on va déménager, suivez-moi !

Je rangeai discrètement mon couteau dans ma poche et montai sur le pont. Nous partîmes sur la barque et naviguâmes durant plus d'un quart d'heure. Enfin, nous accostâmes une autre habitation flottante, plus grande que celle que nous venions de quitter. Elle était tout illuminée. Une fois à bord, nous descendîmes au pont inférieur pour arriver dans une sorte de salon. La pièce était basse de plafond et le sol recouvert de tapis. Une demi-douzaine de personnes étaient réunies là, assises ou à moitié allongées. Je dénombrai cinq femmes et un homme. Celui-ci était assis en tailleur et il me toisa longuement.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— J'aimerais louer une cabine !

— On t'en a bien proposé une !

— Oui, mais la maison flottante était désertée, je ne voulais pas rester seul.

Je remarquai que les femmes avaient l'air étrange. Elles paraissaient sous l'emprise de stupé-

fiants : leurs pupilles étaient dilatées. J'avais aussi l'impression qu'elles buvaient les paroles de l'homme ; il semblait être leur gourou.

— Malheureusement, je ne peux pas te garder ici ce soir, il n'y a plus de place !

— Dans ce cas, j'aimerais retourner à terre, je me débrouillerai !

Il me regarda sans rien dire, puis ajouta :

— Je vois très clair dans ton jeu ! Tu cherches quoi au juste ?

— Je ne veux rien ! Si vous ne pouvez assurer ma sécurité, je vous demande de me ramener à terre.

— Je ne peux pas demander à ce qu'on te ramène ce soir, je risque gros !

Je commençais à transpirer et mon cœur se mit à battre violemment.

— Écoutez ! Je vous demande de me laisser partir !

— Si tu quittes le bord ce soir, on va me trancher la gorge !

Il joignit le geste à la parole en désignant sa gorge. Je me mis à paniquer de plus en plus, et me retournai vers l'homme qui m'avait conduit jusqu'ici.

— Je veux retourner à terre !

Il me regarda, hésita un instant, puis se leva brusquement.

— Venez !

Sans un mot, je le suivis, et avec la chienne nous embarquâmes rapidement. Il avait tiré une vingtaine de fois sur les rames lorsque nous entendîmes dans la nuit une violente altercation à bord de la maison flottante que nous venions de quitter. Nous continuâmes

encore notre route quand les cris se transformèrent en hurlements. L'homme qui me ramenait resta impassible, il ne me regarda pas. Peu de temps après, nous vîmes un quinquet sur le rivage et nous abordâmes à un petit débarcadère. Je descendis vivement, vérifiai que mes affaires étaient au complet et saluai mon guide qui ne me répondit pas. Je m'éloignai rapidement de la zone éclairée pour disparaître, mais il était inutile de marcher à l'aveuglette en terrain inconnu. Je progressai d'une cinquantaine de mètres et m'accroupis au pied d'un muret. Si jamais on devait me chercher, on irait sûrement plus loin en supposant que j'aurais eu hâte de prendre de la distance. Mes yeux s'habituaient à l'obscurité et j'avais toujours dans mon champ de vision le débarcadère éclairé par le quinquet. Je pouvais aussi voir la surface de l'eau et guetter une éventuelle embarcation. Je me mis en position pour veiller ainsi toute la nuit, et ruminai les événements des dernières quarante-huit heures. Jusqu'à présent, j'avais eu de la chance, mais depuis quelques jours les problèmes s'accumulaient. Il était temps d'arriver à la prochaine ville où je devais décider, une bonne fois pour toutes, si j'allais jusqu'à la baie des Trépassés, ou bien si je me résignais à vivre quelque part sur la route.

Les heures passèrent sans que je ne pusse me repérer dans le temps ; je n'avais plus de montre et je n'entendais aucun clocher marquer les heures. Finalement, le jour commença à poindre au bout du lac. Une brume s'était étendue sur l'eau, ce qui ne permettait plus de distinguer le village flottant. Je m'aperçus que le muret au pied duquel j'avais passé la nuit consti-

tuait pratiquement la seule construction de l'endroit. Une unique route partait du ponton où j'avais débarqué la veille. Je me mis en marche en cherchant un cheminement dissimulé au milieu des fougères qui précédaient la forêt. J'avancais péniblement depuis un bon moment avec la chienne à mes pas, quand je vis une éclaircie. Ce n'était pas une véritable clairière, mais des marais étendus jusqu'à la chaussée. Pressentant que mon attitude de la nuit précédente avait peut-être engendré des conséquences graves, je craignais de me montrer au jour.

Aux alentours de midi, je vis un homme et une femme marcher en direction du lac. Ils arboraient le signe des contaminés et passaient leur chemin en discutant sur les avantages d'un équipement dont je ne compris pas l'usage. Le coassement des crapauds un peu plus loin sur le marais focalisa mon attention et je gardais toujours la chienne auprès de moi afin de ne pas donner l'éveil. Une heure après le passage du couple, un homme, plutôt jeune, vint en sens inverse et, à ma grande surprise, quitta la route, presque à mon niveau, pour s'enfoncer dans les marais. Je n'entendis ni le bruit de ses pas dans l'eau, ni les remous à la surface du lac. Il passait avec aisance comme s'il marchait sur un ponton invisible. J'attendis qu'il eût disparu et me relevai pour voir par où il était passé, mais je ne vis rien. Je remontai sur la chaussée pour trouver l'endroit où il devait l'avoir quittée : là encore je ne trouvai pas de traces. J'attendis que la chienne reniflât une piste, mais en vain. Au fond, je n'avais rien à faire de cette apparition, mais ma curiosité s'était éveillée. Je présumais qu'il était un peu trop tôt

pour me risquer sur la route, aussi je décidai de rester encore un peu dans les parages en attendant la nuit. Je me trouvai un coin sec au pied d'un arbre. L'eau n'était pas loin et j'entendais le clapotis des remous sur la berge.

J'étais mal assis, et ma conscience était entre veille et sommeil. Soudain, j'entendis un bruit et sentis une présence. Le jeune homme que j'avais vu le matin était de retour... juste au-dessus de moi. Effrayé, je me redressai et dans un mouvement de recul je perdis l'équilibre. Je me retrouvai les quatre fers en l'air et sentis l'eau m'envahir le bas ventre. Sans me laisser le temps de me ressaisir l'homme me demanda :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Moi ? Rien, je me reposais !

— Te reposer le cul dans l'eau ?

— Ben non, je viens juste de tomber !

— Tu es là à toujours fouiner !

Je le regardai plus attentivement. D'abord ce tutoiement d'office, alors que j'étais plus âgé... comme s'il me connaissait...

— Je ne fouine pas !

— Si tu fouines ! Tu n'es qu'un sale fouineur, toute ta vie tu n'as cessé de foutre la merde !

— Pardon, mais on ne se connaît pas !

— Moi, je te connais, je te connais même très bien !

— Ce n'est pas ma faute si j'ai eu des ennuis sur le lac !

— Je sais que tu as foutu le bordel ! Qu'est-ce que tu es allé faire là-bas ?

— J'avais entendu qu'il y avait là un groupe de théâtre qui s'intéressait à la marionnette, je suis marionnettiste et...

— Et alors ? S'ils avaient eu besoin d'un marionnettiste, ils seraient allés en chercher un, et si tu avais été un bon manipulateur, ils seraient peut-être venus te voir. Or, ils ne sont pas venus te voir parce que tu es un nul. Tu te dis marionnettiste, mais tu joues mal, très mal !

— C'est vrai, j'ai moi-même conscience que je ne joue pas toujours très bien, mais...

— Donc, si t'es nul, tu ne fais plus de marionnette, fais autre chose !

— Mais ça me plaît quand même et je peux progresser !

— Rien du tout, tu es trop complaisant avec toi-même !

— Je n'ai pas eu non plus beaucoup de chance, je n'ai pas été beaucoup aidé.

— Tu vois combien tu es indulgent avec toi-même ? Imagine tous les gens qui depuis ta naissance t'ont aidé, t'ont donné un coup de pouce ! Imagine-les tous, pas uniquement tes proches parents, mais toute ta famille, des toubibs, des instits, des profs et jusqu'aux plus obscurs que tu n'as même pas vus mais qui ont arrangé quelque chose pour toi... un dossier, une bêtise que tu as pu faire... Imagine-les tous ici, ça ferait des centaines, voir plusieurs centaines de personnes et toi tu es là à te plaindre : « Je n'ai pas eu de chance, on ne m'a pas aidé. » Tu es vraiment une merde.

— Dites, faut quand même pas pousser !

— T'es une merde, et ton comportement actuel le prouve. Tu as mis le bazar au lac et maintenant tu espionnes. Ça ne te regarde pas ce qui se passe ici. Alors tire-toi le plus vite possible ! Du balai ! Va te faire plaindre ailleurs !

Sur ce, il tourna les talons et disparut de la même façon que ce matin, comme s'il marchait sur l'eau. Sa venue et ses propos me parurent complètement surnaturels, et ma réaction aussi. Je ne comprenais pas comment je m'étais mis dans une situation pareille. Je me redressai et mon jean se mit à ruisseler. Je gagnai la route en proie à un profond désarroi. Je n'avais pas une très bonne image de moi-même, j'étais même souvent très critique, y compris sur mes talents de marionnettiste. C'est pourquoi le jugement de l'inconnu ne m'avait pas complètement désarmé. Au fond, je pensais un peu comme lui. C'est vrai que ce sentiment « d'avoir tout perdu » me légitimait à mon propre regard et à celui des autres. En particulier des volontaires des organisations humanitaires pour qui j'étais un pauvre diable, digne de pitié. Je n'étais finalement pas si complaisant avec moi-même ! Mon image intérieure était passablement dégradée, mais voilà que mon image extérieure l'était aussi et, semble-t-il, parmi les gens qui exerçaient la même profession que moi. Au demeurant, je n'avais maintenant vraiment plus rien. Je fis encore quelques pas avant d'être pris d'un étourdissement. Soudain, je sentis une énergie venir du plus profond de mon être... et j'éclatai de rire. Un rire sans limite qui me plia en deux. J'eus mal au ventre, mais je ris davantage par vagues successives. J'eus l'impression, là au milieu de cette

route, d'être complètement nu et libre. Je sentis un miel couler en moi, mon corps s'alléger, mes épaules se détendre et mes bras être attirés vers le ciel. Une force immense se libérait et je me découvrais fou de joie. J'avais l'impression de perdre la raison mais d'être heureux, plus rien n'avait d'importance, ni le passé ni l'avenir. Je me remis en marche en plein milieu de la chaussée. La nuit était tombée et le premier quartier de la lune éclairait faiblement le faite des arbres de chaque côté de la route. Une heure après, épuisé, je trouvai refuge sous les feuillages et dormis sans discontinuer jusqu'au lendemain.

Levé aux premières lueurs du jour, je parvins enfin aux abords de la ville sur une grande terrasse. La vue était magnifique, l'horizon immense et le ciel bleu avec quelques nuages blancs qui dérivèrent doucement, alors qu'on ne sentait plus aucun vent. L'emplacement était curieux ; par la droite, c'était toujours la campagne avec des collines. Au bord de la plateforme commençait un grand escalier qui descendait vers la ville. Les marches en pierre blanche étaient divisées en deux par une rampe. De loin en loin, des ponts, également en pierre, donnaient accès à des rues parallèles pleines de boutiques et de cafés. C'était une des rares « villes ouvertes » dans le Sud, donc un lieu de très grand passage et l'on voyait des files ininterrompues de gens qui empruntaient l'escalier. Sur l'esplanade, il y avait un café. Je m'assis dans un coin d'ombre à une table en métal peinte en vert. Des taches de rouille parsemaient le plateau, et par endroits celui-ci était même troué. On entendait la rumeur urbaine et sous le soleil le grand escalier blanc

faisait mal aux yeux. À quelque distance, il y avait la devanture d'une librairie ; la porte était ouverte et donnait sur une zone d'ombre où l'on ne distinguait rien. J'attendis longtemps avant qu'un serveur ne m'apportât un café avec un verre d'eau. Il fallut payer tout de suite, au contraire de l'usage où le serveur repassait parfois plus d'une heure après pour encaisser. Il ne me demanda rien... il ne voulut rien savoir... du reste ici, personne ne semblait vouloir comprendre quelque chose. L'attente et le passage, toute la vie quotidienne se résumait maintenant à ça : attendre et passer. Personne ne s'assit aux autres tables, ni ne s'intéressa aux autres. Affairé, tout le monde le semblait, comme avant... mais ce n'était plus comme avant.

Lentement le soir arriva. Le café bu, j'étais toujours assis à ne rien faire. J'entrepris enfin de descendre dans la ville. À mi-chemin, je pris un pont qui enjambait l'escalier et je découvris des quartiers étranges, avec des restaurants sombres où la lumière était parcimonieuse. Se dressaient aussi beaucoup de bâtiments anciens inhabités avec au rez-de-chaussée des boutiques aux présentoirs dépourvus de toute marchandise.

Des tramways et des trolleys se croisaient dans les rues. certains quartiers me semblaient familiers, alors que tout m'était inconnu. Une drôle d'architecture... un urbanisme bizarre... une ville cocasse. C'était comme si j'avais déjà vécu ici dans une autre vie ou bien dans un rêve. En parcourant les rues, je finis par trouver un hôtel social réservé aux errants. J'y appris que la cité étant trop largement ouverte, les habitants

d'origine avaient pris peur et quitté en masse leurs habitations, ce qui avait eu pour effet d'offrir un grand nombre de logements vacants qui finissaient par être soit réquisitionnés, soit squattés. Je dormis mal cette nuit-là, et ayant du temps pour réfléchir, je décidai de séjourner un peu dans cette ville qui m'attirait.

Le lendemain, je m'informai auprès du responsable de l'hôtel qui me donna un plan, et une liste de logements libres à petit prix. Je descendis l'un des cours principaux dans un soleil resplendissant. Des gens marchaient sur les trottoirs de chaque côté des voies du tram. Chacun vaquait à ses occupations et j'étais perdu dans mes pensées. Soudain, je vis un petit groupe marcher en sens inverse. Alors je la vis. Elle était un peu en retrait ; malgré tout on avait l'impression qu'elle concentrait toute la lumière de la rue sur elle. Elle me parut magnifique, sa démarche était superbe. Elle passait tel un animal de course, au milieu d'autres êtres humains qui perdaient toute leur vitalité. Elle portait sa tête fièrement, avec un naturel déconcertant. Ses épaules étaient larges et son buste explosait littéralement. Ses vêtements la corsetaient ce qui lui donnait une impression de robustesse et de force. Elle incarnait un concentré de féminité et d'étrange masculinité. Je perçus dans mon corps une irradiation et une attirance magnétique qui me paralysa la raison. Tout cela se déroula en quelques secondes. En réalité, je m'aperçus que je n'avais pas eu le temps de la détailler, de regarder ses jambes ni sa démarche, car je ne pouvais plus me retourner tellement j'étais préoccupé de voir retomber la fièvre qui m'avait investi en un si court instant. Je mis plusieurs

minutes à me remettre de cette vision, et à sentir peu à peu se dissiper cette sensation douloureuse me laissant un sentiment particulièrement agréable.

Quelque temps après, j'entrai dans un bar et commandai un café. Au mur étaient épinglées des photos en noir et blanc de couples magnifiquement beaux. Mon regard se porta sur la photo d'une femme au visage songeur. Je me remis à penser à la fille du cours avec bonheur et nostalgie. Je ne sais si c'est le souvenir de cette femme qui me fit prendre, à quelques pas de là, un appartement dans un immeuble ancien. Le logement ne se trouvait pas précisément sur le cours, mais un peu en retrait, à l'angle de deux rues qui plongeaient dans les vieux quartiers. L'entrée de l'immeuble était sombre et les murs étaient presque dépourvus de peinture tellement elle était décrépite. Au premier étage, il y avait un logis minuscule composé d'une grande pièce avec une petite cuisine et des sanitaires. Il y avait aussi quelques meubles de première nécessité, comme un lit, une table, deux chaises et une petite armoire. L'endroit n'inspirait pas la richesse, mais ce qui me plut fut la couleur des murs, un peu orangé, qui avec la lumière tamisée du dehors donnait une impression de chaleur. Je marchai longuement dans la pièce en réfléchissant et découvris une curiosité : le plancher en bois était manifestement incliné. Un autre élément m'étonna : la literie paraissait neuve. Je décidai de prendre le logement et retournai à l'hôtel social pour les formalités. Il fut convenu que j'avais cinq jours pour prendre contact avec le propriétaire des lieux si je voulais rester. Satisfait, je regagnai directement ma nouvelle maison et

décidai de me reposer, car je me sentais fatigué des derniers jours. Je m'allongeai et fus bientôt gagné par l'atmosphère du lieu. Une atmosphère qui ne me déplaisait pas et qui avait cependant le don de m'inquiéter. Je sombrai dans un sommeil léger où tout se mêla dans ma conscience : les rêves et la réalité. La chienne avait trouvé aussi son coin et ne bougeait plus. Je pris conscience de mon corps d'une manière inhabituelle. Avant les évènements, je faisais de la relaxation que je ne pratiquais plus depuis. Je retrouvais là un peu les sensations d'autrefois. Je me réveillai comme si on avait bougé à côté de moi. Pourtant la chienne était toujours à sa place. Je fermai les yeux et j'eus à nouveau la perception qu'on s'agitait près de moi. Je ressentis un phénomène de présence sans qu'il n'y ait vraiment personne de visible à mes côtés. La nuit était venue et la pièce était maintenant plongée dans l'obscurité. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, car ce phénomène aurait dû logiquement me paniquer. Quand je perçus la présence, et alors que je commençais à m'alarmer, je sentais des bouffées de calme m'envahir, comme si quelque chose venait immédiatement anesthésier mon angoisse. Je passai ainsi ma première nuit dans ce logement entre demi-sommeil et expérience anormale.

7

Je sentais bien que je m'étais engagé dans quelque chose de difficile, voire de dangereux. Je n'avais plus faim ni sommeil. Je regardais mon réveil plusieurs fois dans la journée, effrayé de voir le temps qui s'était écoulé depuis la dernière fois que je l'avais consulté. J'étais aussi fasciné par ce phénomène de présence dont je ne savais plus quoi faire. Parfois, c'était comme une relation amoureuse et merveilleuse, d'autres fois la sensation était douloureuse et j'avais l'impression que l'on pratiquait sur moi une opération chirurgicale. Dans tous les cas, je n'étais plus maître des évènements. Si je désirais prolonger une expérience érotique avec la présence, la sensation se muait en autre chose, et si je voulais interrompre une perception douloureuse, j'en étais tout simplement incapable. J'essayais ainsi d'analyser objectivement ces phénomènes que j'observais durant des heures. C'est alors que j'en venais à coller l'expression « d'hallucination » à ce qui m'arrivait. La lecture de livres sur la spiritualité et les pratiques de yoga me revenaient à l'esprit. J'y associais les images de complémentarité du féminin et du masculin, du yin et du yang. Parfois je pensais aux histoires des spirites, et je m'interro-

geais sur la bienveillance d'un esprit qui me visiterait et de son caractère démoniaque. J'avais alors peur, mais curieusement, je n'étais jamais vraiment pris de panique. De temps en temps, je sommais dans un sommeil court et j'avais l'impression qu'on me réveillait afin de reprendre le processus.

Le lendemain, j'éprouvai le besoin de me lever et de sortir. Je descendis dans la rue et gagnai le cours tout proche. Celui-ci était déjà plein de monde. Je m'assis sur un banc et observai les passages du tram. Ils étaient anciens, de teinte vert sombre, relativement courts, mais massifs. Les fenêtres étaient petites et on voyait ces trams toujours bondés avec sur les marches des voyageurs qui n'avaient pas pu prendre place à l'intérieur. Sans savoir pourquoi, j'aimais beaucoup cet endroit. Peut-être était-ce dû à la largeur des voies, des trottoirs, à la présence des nombreuses terrasses de cafés, aux arbres qui bordaient le cours ou tout simplement à l'atmosphère très particulière de la ville. La plupart des habitants étaient en situation précaire ou en transit. Au bout d'un moment, j'éprouvai le besoin de boire un café et je m'installai à une terrasse. J'eus même envie de manger quelque chose et, une fois repu, je me sentis inexplicablement bien. J'éprouvais davantage ce plaisir, en sachant que j'habitais tout près de cet endroit. Au bout d'une heure, je remontai chez moi avec la sensation curieuse de me rendre à un rendez-vous amoureux et excitant.

Le cinquième jour, je me rendis chez le propriétaire du logement que j'occupais, pour finaliser le contrat du bail. Il se trouvait dans les faubourgs de la ville, dans une petite rue que j'eus du mal à trouver.

Dès l'abord, je fus accueilli au portail par des chiens et je dus libérer ma chienne ; je ne pouvais pas la faire entrer dans la cour. Ce n'était pas la première fois que je prenais congé d'elle, je la retrouvais toujours sans difficulté. Un homme d'âge mûr m'ouvrit et me reçut dans son salon. Je compris que la visite serait longue lorsqu'il se lança dans un interminable monologue. Il était maintenant à la retraite. Plusieurs logements lui garantissaient un bon revenu jusqu'aux évènements, mais il avait perdu beaucoup de locataires dès que la ville avait été ouverte aux errants. Les bons des organismes humanitaires que nous lui présentions étaient finalement un moindre mal. Il essaya de me faire parler, et je lui donnai des informations sur moi susceptibles de le rassurer. Nous signâmes les papiers ; je lui remis la prise en charge, et il décida de conclure l'affaire en m'offrant l'apéritif. Malheureusement, je n'étais plus habitué aux alcools forts et j'eus du mal à boire mon verre de whisky, plein à ras bord. Je m'enfonçais lentement dans l'ivresse quand il alluma sa pipe. Il m'expliqua les effets nocifs de la fumée de pipe en aspirant une bouffée et en soufflant dans son mouchoir où l'on pouvait alors voir des taches jaunes. Sans mesurer mon inconséquence, je lui demandai la raison de l'inclinaison du plancher. Il me répondit qu'elle venait du fait que les occupants du logement inférieur avaient abattu des cloisons, dont certaines étaient porteuses, et que le plancher avait soudainement cédé. Pour atténuer sa gêne, je crus bon de rajouter :

— Par contre, j’apprécie beaucoup la nouvelle literie que vous avez mise, je pense que c’est du neuf ?

— Ah ! Oui ! C’est du neuf ! J’ai dû tout changer à cause de cet idiot qui vous a précédé. Pensez ! Aller se suicider ! Toute la literie a été perdue !

Brusquement, il se rendit compte qu’il avait fait une gaffe et resta silencieux, mais c’était trop tard. Moi-même j’accusai le coup, cependant je ne fis aucun commentaire. Je pensai que pendant quelques nuits je serais maintenant perturbé, mais que ça irait tout de même. Nous échangeâmes quelques banalités et il me raccompagna au portail. Je rentrai songeur et me faisais une raison pour ne pas trop gamberger, quand subitement, je réalisai que j’avais oublié la chienne. J’évaluai le risque de ne pas retourner tout de suite dans la rue où je l’avais laissée, mais j’eus la prémonition qu’il était inutile d’y aller maintenant. Je me remis à observer mes hallucinations qui reprirent de plus belle. Je ne dormais pratiquement plus, perdant complètement les repères du temps.

Il devait s’agir d’une fin d’après-midi ; il pleuvait encore et il y avait de l’orage dans l’air. Je somnolais après une longue période de tension, puis je perdis progressivement la sensation de mon corps. Je m’étonnai de ne plus percevoir les battements de mon cœur, cependant j’entendais distinctement tous les bruits du dehors. Il me semblait que je n’étais plus qu’une ouïe avec une contracture entre mon oreille gauche et ma nuque. Je flottais ainsi, et je devais avoir perdu un peu conscience, quand soudain, j’entendis un coup de tonnerre très violent. Je perçus un grésille-

ment au sommet de mon crâne, en même temps qu'une énergie qui me pénétrait par les pieds. Au même moment, je fus parcouru d'une décharge et je vis en dessous de moi une masse noire comme si je chevauchais des chevaux au galop. J'étais emporté par la course ; je survolais une plage, puis l'océan où une vague me happa et me submergea. Je vécus ensuite une expérience fantastique : mon être se dissolvait voluptueusement dans l'océan. Je compris alors que « je partais ». Je pris peur et du fond de mon être, vint un cri : « NON ! Je voulais vivre ! ». Aussitôt après, je me mis à jouir. J'eus après une impression pénible, celle de réintégrer mon corps et d'en ressentir tout son poids. J'étais plaqué sur mon lit comme si une masse énorme m'écrasait. Une grande chaleur se répandit dans mon corps et je me levai aussitôt, rechargé d'une grande énergie. Je me sentis léger et plein de force, mais une heure plus tard, je plongeais dans une dépression qui ne me quitterait plus.

Les jours suivants, la vie quotidienne me parut sans intérêt et c'est alors que le piège se referma. Pendant des jours et des jours, j'essayai vainement de revivre l'expérience que j'avais vécue, et bien sûr je n'y parvins pas. Des tensions de plus en plus fortes prenaient naissance dans mon corps. Je me mis à maigrir considérablement. Je découvrais des aberrations de ressenti physique : l'impression de perdre la rigidité de mes membres. Je sentais mes jambes flotter comme si je n'avais plus d'os. Par moments, j'entendais un écho de ma propre pensée. Si je pensais : « Je vais mal », j'entendais une deuxième fois cette même phrase dans ma tête. N'y tenant plus, je pris un soir

une douche et me sentant un peu revigoré, je sortis et me mis à courir. J'avais l'impression de me sentir mieux quand je touchais du métal susceptible de me mettre électriquement à la terre. C'est ainsi que je courus en touchant les canalisations des descentes de toit, pour arriver finalement à la gare où je me précipitai sur les rails. J'avais l'impression d'être alors parfaitement relié à la terre. J'imaginai que des antennes étaient braquées sur moi et qu'on me téléguidait.

Je rentrai précipitamment chez moi, et je découvris dans un placard un câble électrique que je dévidai. Je m'entourai de ce câble, plongeai les pieds dans une bassine d'eau et reliai le tout à une conduite d'eau. J'étais ainsi persuadé de me décharger et d'être protégé des ondes malfaisantes qui me nuisaient. Je passai plusieurs jours dans un délire sans fin. J'imaginai que des êtres voulaient investir mon corps, comme des extraterrestres, pour mon bien ou pour mon mal ; qu'un être voulait se réincarner en moi. Par moments, j'avais l'impression d'habiter un corps de femme. Finalement j'explosai. Je courus à nouveau à travers les rues, quittai la ville et finis ma course dans un épuisement total. Alors une sorte de calme m'envahit, je perçus à nouveau une présence intérieure qui réussit à me calmer et me permit de rentrer, de m'allonger, et de sombrer dans un sommeil de vingt-quatre heures.

À mon réveil, j'étais très mal, mais je savais que la crise était maintenant passée. Doucement, j'essayai de retrouver une vie normale, néanmoins la nuit je continuais à être sous l'influence de mes délires. J'avais du mal à ne pas être fasciné par cet univers magique. Je cherchais une explication à ce qui m'arri-

vait, j'essayais de me rappeler si, dans mes rencontres récentes, je n'avais pas eu contact avec des personnes qui auraient pu induire ces états. Je songeais à trouver quelqu'un qui pourrait m'aider, et me souvins que par l'intermédiaire des organismes humanitaires, je pouvais bénéficier d'une assistance psychologique. C'est ainsi que le lendemain, muni d'un bon, je me présentai dans un cabinet de psychiatre.

J'attendis dans la salle d'attente pendant un bon moment ; je pouvais entendre la rumeur de la rue. Il faisait chaud dans la pièce, et comme j'étais seul, j'envisageai d'ouvrir la fenêtre. Je découvris alors que celle-ci était fermée avec un cadenas. Enfin mon tour vint. C'est un homme, bien plus âgé que moi, qui me fit entrer dans son cabinet. Raisonnablement, je l'aurais bien vu à la retraite. Une fois assis, il me demanda d'un air enjoué l'objet de ma visite. Je lui décrivis le plus succinctement possible mon vécu de ces derniers jours et, contrairement à ce que je m'attendais, il ne me fit pas le coup du : « Et vous-même, qu'en pensez-vous ? » Il m'observa un court instant et m'expliqua, comme s'il s'agissait de décrire le fonctionnement d'un appareil :

— D'abord, je vous remercie de vous être tourné vers quelqu'un de ma profession. Ensuite, en guise d'explication, je vous propose celle-ci : notre sentiment d'être, « d'être moi », peut être comparable à un puzzle où toutes les pièces se maintiendraient par un effet de magnétisme. Il se peut que, pour une raison x , le magnétisme diminue ou même disparaisse momentanément. Dans ce cas, les pièces de ce puzzle se séparent, se dissocient. Alors notre raison, et en parti-

culier l'intégrité de notre personnalité, devient chamboulée, voire même disparaît, ce qui conduit à la folie. La raison pour laquelle ce « magnétisme » a cédé chez vous, je ne le sais pas, mais voilà, au demeurant, une image de ce qui a pu vous arriver.

Je ne sais pas ce qui m'avait plu, le fait qu'il ait consenti à me répondre ou la forme imagée de son explication. Au fond, peut-être est-ce le personnage lui-même qui m'avait séduit. Je ne répondis pas ; cependant je vis qu'il sentait que j'étais en confiance. Il poursuivit :

— Barbe-Bleue ! Vous connaissez Barbe-Bleue ?

— Oui, bien sûr...

— Son histoire raconte ce que va être désormais votre vie.

— Comment cela ?

— En gros, les femmes de Barbe-Bleue peuvent tout faire, sauf aller dans un placard, vous souvenez-vous ?

— Oui !

— Bien sûr, elles désobéissent toutes et utilisent une clé pour ouvrir le placard défendu et découvrent ce qu'il ne fallait pas voir. Elles referment précipitamment la porte, mais il y a un problème : la clé a laissé une empreinte sur leur main. C'est ainsi que Barbe-Bleue saura qu'elles ont désobéi. Eh bien voyez-vous, le placard c'est un peu notre inconscient que nous ne sommes pas censés aller voir de cette façon-là, d'une manière aussi sauvage. Vous y êtes allé, vous avez vu des choses qui vous ont effrayé, et vous avez claqué la porte ! Sachez qu'à l'avenir vous serez marqué. Vous

aurez perdu votre insouciance, parce que vous avez entraperçu des choses pour lesquelles vous exigez maintenant des explications raisonnables, mais le monde de l'inconscient n'a pas le langage de la raison.

— Je sens bien cela !

— Je sais bien que vous sentez cela. Une dernière chose : votre inconscient est votre meilleur ami !

Je me murai dans le silence : c'était la première fois que j'entendais cela. Il reprit :

— Votre inconscient est votre meilleur ami, mais à une condition : il ne faut pas en avoir peur ! Vous comprenez ce que je vous dis ?

Non, je ne le comprenais pas, cependant une part de moi devait le savoir, et je ressentis un apaisement. Rapidement, le médecin mit fin à l'entretien, il ne prit même pas le bon que je lui tendais et me reconduisit. La visite m'avait troublé ; je me demandais s'il fallait continuer cette vie sédentaire ou peut-être valait-il mieux reprendre la route ? Depuis que je m'étais installé ici, je souffrais de la faim. En marchant je n'y pensais pas trop, mais les rations que j'obtenais auprès des camions humanitaires étaient vraiment devenues trop insuffisantes. En fait, je souffrais de frustration, de peur et surtout d'avoir beaucoup trop de temps pour penser.

Je décidai de jouer dans la rue pour gagner un peu d'argent. Je pressentais aussi que les gens ne seraient pas toujours aussi généreux envers les victimes que nous étions. Passé la vague de pitié et de compassion, l'opinion publique changerait d'avis et

déclarerait que nous n'étions que des parasites vivant aux crochets de la société. Quelque part, je pensais que c'était un peu vrai. Beaucoup d'entre nous avons retrouvé suffisamment d'énergie pour commencer à nous réintégrer dans la société à part entière.

Dans les jours qui suivirent, je me procurai un piano miniature que je peignis en noir, un magnétophone avec un enregistrement et je reconvertis une de mes marionnettes en pianiste. Je pensais être arrivé au degré zéro de mon art. La leçon que j'avais reçue dans les marais m'avait rendu service. Si j'étais si mauvais que ça, je n'avais plus de honte à faire tressauter maintenant un fantoche dans la rue. J'avais déjà joué en plein air autrefois, mais c'était en guise de parade, lors des festivals. Je mis infiniment de temps à parcourir la ville, pour trouver enfin une place au bout de plusieurs jours, mais c'était finalement le cours, tout près de chez moi, qui me semblait le plus propice.

Enfin, un matin, je commençai. Je m'étais un peu entraîné, mais j'appréhendais quand même de m'exposer. La présence des chiens durant la première demi-heure me rendit soucieux : plusieurs d'entre eux avaient fait mine de lever la patte sur mon matériel, et je n'avais pu les écarter que de justesse. Ce faisant, je nourrissais toujours un sentiment de culpabilité envers ma chienne que j'avais abandonnée dans la rue de mon propriétaire et que je n'avais toujours pas récupérée. Je ne comprenais pas pourquoi je n'y étais pas encore retourné et je m'en voulais terriblement.

Au bout de quelques jours, je pris le rythme : ne pas dépasser trois heures d'affilée, ménager des pauses, et assurer le spectacle ainsi qu'un véritable tra-

vail. J'avais mis un chapeau qui resta longtemps vide, et puis des pièces tombèrent ; des jaunes, des blanches mais aussi des bons d'achats ou des bricoles, parfois bien utiles, comme un briquet en état de marche. Au début, je guettais les gens pour savoir s'ils allaient donner quelque chose, ensuite je pris l'habitude de ne plus faire attention, mais je gardais un œil vigilant sur ce qui m'entourait. C'est ainsi que je vis des collègues faire un détour pour m'éviter, d'autres m'observer de loin, mais jamais un marionnettiste ne vint me voir. Bien sûr, les enfants s'arrêtaient, et si les parents n'étaient pas trop pressés, ils pouvaient rester parfois longtemps. Plus ils traînaient, plus j'étais assuré d'avoir quelque chose. Les mères ne s'adressaient pas directement à moi : « Donne au monsieur ! — Ça t'intéresse ce que fait le monsieur ? — Viens, le monsieur sera encore là demain ! » Elles étaient bien polies pour donner l'exemple à leurs gamins. Des fois, des errants me regardaient faire, certains se demandaient si ça valait le coup de se démener comme ça, d'autres tentaient une conversation mais il fallait que je garde le rythme. C'était au moment de remballer que parfois des personnes âgées approchaient timidement pour me parler de leurs souvenirs de jeunesse. Un soir, j'avais même prolongé mon temps de représentation. Je vis s'avancer un homme, qui avait une étrangeté dans le regard, et qui m'avait tout de suite intrigué. Nous échangeâmes des banalités sur la marionnette, quand il finit par me dire qu'il en était un grand amateur, et me citer plusieurs compagnies et spectacles qu'il n'avait pas pu connaître par hasard. Nous allions nous quitter, quand il me demanda si j'étais allé voir un

magasin vendant des fantoches dans les vieux quartiers, sur les hauteurs de la ville. Je lui répondis que non. Il me donna une adresse où je me rendis le lendemain.

La traversée de la ville n'était pas facile ; j'avais beau la connaître un peu mieux, je me perdis une fois de plus. Je ne sais comment, je me retrouvai sur une passerelle qui dominait une rue en contrebas. Perplexe, j'essayai de m'orienter, et par un effort de mémoire, j'eus l'impression de me trouver au bon endroit, si ce n'était la différence de niveau que je ne comprenais pas. La rue était occupée par des terrasses de cafés ; je mis un temps infini à découvrir le moyen de parvenir à son niveau. Je parvins enfin à redescendre dans la bonne rue. Il y avait des boutiques avec des encadrements en bois, une librairie, mais aussi des épiceries où l'on vendait des produits exotiques. À la vitrine d'un magasin pendaient des marionnettes à fils, dont certaines étaient défraîchies. L'ensemble donnait une impression d'abandon. Sur les présentoirs, on pouvait voir des débris d'étoffe et d'accessoires tombés là dans la poussière. Je poussai la porte qui n'offrit pas de résistance, et me retrouvai dans un silence lourd. Je regardai les étagères, certaines contenaient des livres, mais la plupart étaient vides. De l'arrière-boutique provenait une faible lumière. Je savais que quelqu'un m'avait sûrement entendu entrer. Fatigué, je m'assis sur un tabouret et attendis.

— Qui c'est ?

— C'est moi.

Un homme apparut dans l'encadrement de la porte, et je sus tout de suite que je ne lui étais pas sympathique.

— Que voulez-vous ?

— Je suis marionnettiste, enfin marionnettiste itinérant, je joue çà et là.

— Et alors ?

— Ce n'est pas forcément ce que je fais de mieux... mais en fait, je cherche quelque chose !

— Quoi donc ?

Je regardai les murs, les tables et revins à mon interlocuteur.

— Vous fabriquez des marionnettes ?

— Plus beaucoup, vous en cherchez une ?

— Non, pas exactement.

Je lisais l'interrogation sur le visage de l'homme... non... et pourtant il se pourrait...

— J'ai travaillé autrefois avec Roland !

L'homme fit une moue ; il ne le connaissait manifestement pas. Je repris :

— Il est décédé, aujourd'hui, mais je l'ai vu jouer, c'est lui qui m'a formé.

— Comment dites-vous ?

— Roland, Marcel Roland.

— Connais pas, vraiment pas !

— Il jouait avec une marionnette à fils qui s'appelait Gypsie.

— Ha, oui ! Gypsie, j'ai entendu parler d'elle ! Une danseuse, elle ne parlait jamais, elle dansait juste comme intermède entre des sketches de cabaret. Et vous aimeriez la reproduire ?

— Non pas exactement !

— Alors quoi ?

— La retrouver !

— Vous savez les marionnettes disparaissent souvent avec le décès de leurs propriétaires ; vendues aux collectionneurs, aux musées pour finir dans des réserves, ou au mieux éparpillées entre les membres de leurs familles.

Je savais tout ça, c'était le problème lié à un art, qui n'en était pas vraiment un en termes de patrimoine. Un peintre qui disparaît : on se méfie, on garde, on se renseigne au cas où sa peinture vaudrait quelque chose, ou qu'elle prenne de la valeur avec les années. Un manipulateur qui disparaît en laissant une tripotée de marottes... c'est casse-pieds. D'abord, un marionnettiste ça n'a pas de prestige ; la preuve en est que dans les bonnes familles, celui qui voulait s'adonner à ce métier devait changer de nom, prendre un nom d'artiste. Ce n'était pas les quelques vedettes qui changeaient grand-chose, surtout qu'elles l'étaient pour d'autres raisons que leur art. Au fond, lui et moi savions toutes ces choses...

— Je me rends bien compte que je cherche l'impossible, mais quand on m'a dit qu'il y avait une boutique spécialisée par ici, j'ai voulu tenter ma chance.

— Vous n'y croyez plus trop, à la marionnette ?

Je sentis un changement imperceptible dans le ton de sa voix, comme s'il avait perçu ma lassitude.

— Non, plus trop ! Mais je ne sais pas faire autre chose.

— Ne les avez-vous jamais fabriquées ?

— Si, au début, je les faisais, mais ç'a été très vite la compétition à la technicité, à l'esthétisme...

— Au détriment du jeu !

— Oui, exactement ! Tout le monde s'est mis à faire des sons et lumières, des choses léchées ; alors mes marottes mal fagotées ça faisait sourire et on ne me demandait plus de jouer. Je suis passé aux fils mais avec deux mains c'est difficile de jouer seul !

— Seulement tes marottes, elles étaient à ta main, elles étaient « toi ». Laisse tomber la Gypsie ! C'était la marionnette de Roland, elle et lui ne faisaient qu'un. C'est sans importance qu'elle ne soit plus là, puisque lui est parti.

Maintenant il me tutoyait, j'avais sans doute gagné sa confiance. Souvent, plus le premier contact est rude, plus la relation devient facile ensuite.

— Oui, j'en ai bien conscience. Mais tu sais, on est si seul dans ce métier.

— Je sais. Tu vois, moi je gagne ma vie avec des commandes. Ils me font un croquis, donnent une taille, des idées d'habillage, parfois une description complète. Je me fais une idée de ce qu'ils veulent, mais lorsque je les vois repartir avec mes marionnettes, des fois je me dis que c'est raté, ils n'iront jamais bien ensemble. Quand ils vont se faire un costume, ils font confiance au tailleur, mais pour leurs marottes, ils ont l'impression de tout savoir.

Je le sentais quelque peu désabusé, comme moi. C'est peut-être pour ça qu'on a finalement sympathisé. Là-dessus, il me proposa un café qu'il mit longtemps à préparer... et que nous mêmes longtemps à boire. Nous parlâmes un peu des événements, et il m'avoua qu'il avait aussi envie de prendre la route. Je me rendis compte que les rumeurs du plateau et de la

baie des Trépassés étaient aussi parvenues ici. Il m'informa également, que plus au sud, les habitants avaient organisé, en toute illégalité, des milices afin d'interdire l'approche des villages ou des bourgs. Nous avons alors décidé de nous revoir, et nous nous sommes donné rendez-vous deux jours plus tard. Il était question qu'il m'introduise dans un petit groupe qui jouait dans l'arrière-salle d'un café.

Je suis rentré méditatif, et tout le lendemain, alors que je jouais dans la rue, j'ai repensé à notre rencontre. Il est vrai que dans le passé je m'étais adapté à la demande, ainsi que beaucoup d'autres. J'avais renoncé à jouer vrai, comme je le sentais. En définitive, je ne percevais presque plus rien quand je manipulais. Je me produisais alors pour des collectivités, des écoles à qui il fallait plaire. Des pitreries pour les uns, de l'éducatif pour les autres. Finalement, j'avais hâte de découvrir ce que pouvait être le fameux groupe dont m'avait parlé le fabricant de marionnettes.

Le lendemain, je me présentai au Café des Arts qui invitait non seulement des marionnettistes, mais aussi des peintres pour des expositions, des acteurs pour des lectures de théâtre. J'étais en avance, et comme je ne connaissais personne... et que personne ne me connaissait, je me fondis dans le groupe des gens qui attendaient. Le rituel voulait que l'on consomme quelque chose, en guise de participation. La plupart des personnes buvaient un verre de vin, et j'en commandai donc un moi-même. Un vin rouge au bon goût, mais que je trouvais fort cher. Debout au bar se trouvait un homme un peu plus jeune que moi,

presque chauve et qui transpirait abondamment. Je voyais mal cette personne jouer de la marionnette, mais je pressentais que j'allais découvrir des choses en cet endroit. Mon fabricant émergea de l'arrière-salle. Il invita à un peu de silence et présenta la soirée.

8

Nous sommes ensuite entrés dans l'arrière-salle du café, une pièce curieuse, semblable à un cube. Des toiles et des peintures sur bois recouvraient les murs. Les tables et les chaises, pour la plupart dépareillées, étaient teintées d'un vernis très sombre. Au fond de la salle, il y avait une grande table prête à accueillir une dizaine de personnes. Dans un coin se dressait un castelet revêtu d'un tissu tendu vert. La couleur m'avait immédiatement intrigué, car je pensais que le vert était prohibé au théâtre ; il fallait donc croire que la marionnette n'était toujours pas du domaine théâtral. Chacun avait trouvé sa place, j'étais assis à une petite table avec mon verre de vin à moitié plein. Je nourrissais un peu d'appréhension, me souvenant de la nuit du récit marathon où j'avais été très perturbé de n'avoir rien compris, et surtout du grand malaise qui en avait suivi. Le fabricant de marionnettes présenta les quelques personnes qui allaient se produire ce soir, et je réalisai qu'il allait lui-même jouer. Ils furent finalement trois à disparaître derrière le castelet, pour commencer immédiatement. Comme je le craignais, j'eus du mal à me concentrer, mais je comprenais toutefois les mots et les propos. Je décidai de rester

calme, et pour mieux me détendre, je me mis à observer les gens autour de moi. La moyenne d'âge était relativement jeune, allant toutefois du lycéen à des personnes encore plus âgées que moi.

J'entendais les phrases se succéder, et je comprenais toujours. L'intrigue me plaisait bien : il s'agissait de l'histoire d'un récitant engagé pour faire la lecture à une personne handicapée. Les marionnettes étaient simples, et animées d'une façon sobre et plaisante. Les manipulateurs prenaient plaisir à jouer. Le public, en retour, était très attentif. On était engagé dans un dialogue qui avait beaucoup d'humour, quand tout le monde sursauta à la suite d'un grand bruit qui semblait venir du plafond. Chacun leva les yeux et vit le lustre osciller. Tout le monde se regarda, l'air perplexe, mais la pièce continua à se dérouler. Par moments, j'avais l'impression d'entendre une deuxième histoire derrière ce qui était dit, comme si le récit qui nous était raconté avait un autre sens. Je me retrouvais un peu dans la situation du marathon. J'étais de plus en plus intrigué et me remis à observer plus attentivement le public. La femme qui était assise à côté de moi était vêtue de noir et semblait subjuguée par la pièce ; un léger sourire flottait en permanence sur ses lèvres. De deux choses l'une : ou j'assistais encore à quelque chose de spécial, ou bien j'étais à nouveau victime d'un égarement. Mon être commençait-il à s'ouvrir à une deuxième lecture possible du monde ? Ne savais-je pas écouter avant, et découvrais-je maintenant ce que tout le monde pouvait entendre sauf moi ?

Plus la soirée s'écoulait, plus j'étais perplexe. Je me demandais si je progressais vraiment vers quelque chose ou si je devenais fou. La pièce se termina, pour moi, dans la plus grande confusion. La marionnette était-elle devenue la couverture pour quelque chose qui n'avait plus rien à voir avec elle ? La sorte d'exclusion ressentie près du lac était-elle de cet ordre, plutôt qu'une éviction sur des critères de qualité purement professionnels ? La pièce terminée, les auditeurs s'attardèrent pour discuter ; un repas était ensuite prévu. Je décidai de rester, mais ne connaissant personne, je pris une bière au bar. Les gens échangeaient par petits groupes, et je ressentis immédiatement la difficulté à entrer en contact avec les personnes inconnues. Le comptoir devint de plus en plus encombré, aussi je pris mon verre et libérai la place.

Le lieu était vraiment étrange : le haut des vitres était décoré de peintures vernissées semblables à des vitraux. La faible lumière provenait de mobiles en tôles suspendus. Le comptoir en zinc était ouvragé de fines gravures. Je retournai dans la salle où s'était déroulée la représentation. Des tables étaient maintenant dressées pour le repas. Je m'installai en bout de l'une d'elles et restai sans bouger un bon moment. J'entendis que la pièce que nous venions de voir était étrangère et que nous avions eu droit à une traduction. Je vis un des marionnettistes qui avait pris part au spectacle, et lui demandai pourquoi, lorsque l'on s'intéressait au pays d'où provenait cette pièce, on privilégiait toujours la même province. Il sembla un peu surpris de ma question et commença à me répondre avec beaucoup de détails, mais ses explications ne me

parurent pas très claires. J'étais cependant déjà content qu'il m'eût adressé la parole et le remerciai. Il me regarda à nouveau et recommença la même explication avec quelques variantes de vocabulaire qui me rendirent ses paroles encore plus obscures. Je le remerciai chaleureusement, mais il parut encore plus soucieux et tenta une troisième fois de me répondre, comme si quelque chose l'inquiétait. Lorsqu'il eut fini, j'opinaï vaguement de la tête et il ne m'adressa plus la parole de tout le repas. Mon intuition ne me trompait donc pas : ou j'étais malade ou l'assemblée n'était pas normale.

Nous avons fini le repas, et déjà plusieurs personnes se levaient pour aller bavarder dans d'autres espaces, lorsqu'une femme, toute de noir vêtue, demanda à la cantonade si « on ne voulait pas prendre un verre en ville ». Elle n'obtint aucune réponse et demanda à nouveau à la table où j'étais : « si personne ne voulait prendre un verre en ville ». Je trouvais bizarre que sa question n'appelle que le silence. Elle s'approcha de moi, et nous nous mîmes à parler marionnettes. Elle avait un sourire incessant qui me troublait beaucoup. Je compris qu'elle devait être une actrice et, sans bien réfléchir, je lui dis que je n'étais pas marionnettiste professionnel. Je ne sais pas pourquoi je lui dis cela, ce n'était pas que j'avais honte de faire de la marionnette, bien au contraire, mais je n'avais jamais considéré cette activité comme une véritable profession. Elle me répliqua qu'elle me croyait un professionnel et se désintéressa complètement de moi pour s'adresser à son voisin de droite. Elle lui demanda... « s'il voulait bien prendre un verre

en ville ». Ces quelques mots finirent par m'obséder ! N'étions-nous pas déjà en ville ? Un « verre »... pour boire ? Dans la matière du verre ? Et pour y mettre quoi ? Une boisson, mais laquelle ? Fallait-il trouver, là aussi, un deuxième sens ? J'attendis encore un peu et me décidai à partir. Sur le chemin du retour, j'étais de plus en plus perplexe et vidé de toute énergie. Arrivé chez moi, je me couchai aussitôt et passai une nuit très agitée.

Au réveil, je m'aperçus que le lit avait encore avancé de plusieurs centimètres sur le parquet en pente. Je passai la journée prostré sur une chaise, sans ressentir ni faim ni soif. Les heures s'écoulèrent sans que je ne m'en aperçoive. La nuit me surprit alors que j'étais toujours assis à la même place. J'allai me recoucher, mais ne trouvai pas le sommeil. Je regrettais de plus en plus l'absence de ma chienne et décidai que le lendemain je me mettrais à sa recherche.

Le jour suivant, j'étais de retour dans la rue de mon propriétaire. Je m'assis sur le trottoir et attendis. Je me dis que les chiens reviennent toujours à l'endroit où ils ont perdu leur maître... Apparemment, les maîtres reviennent aussi toujours à l'endroit où ils ont perdu leur chien. Le tout, c'est qu'ils le fassent au même moment, pensai-je en souriant. La rue était peu passante, et j'étais un peu inquiet de rencontrer mon propriétaire. Les heures s'écoulèrent ; j'attendais toujours. J'observai les ombres qui grandissaient avec la course du soleil et je me sentis vraiment au bout du rouleau, sans plus d'espoir ni d'illusions. Lorsque vint le soir, je rentrai lentement, déconnecté de tout. Parvenu sur le cours où j'habitais, je pris conscience du

tintement des cloches d'une église voisine, en même temps que je percevais visuellement la matérialité des pavés près des rails du tramway. Je rentrai dans l'appartement et m'allongeai. Je ne savais plus très bien à quelle sensation prêter attention : à une douleur diffuse dans tout mon corps ou à une tension bien particulière entre la nuque et les épaules. Je n'avais plus envie de rien, mais ne trouvais pas le sommeil pour autant. Le lendemain, je décidai de retourner chez le fabricant de marionnettes, j'avais envie qu'il m'aide à y voir un peu plus clair.

Le soir venu, la pluie se mit à tomber, lourde et compacte ; les rues étaient inondées. Après la chaleur de la journée, cette averse était la bienvenue. Parvenu à la boutique, mon fabricant décida de fermer pour que nous puissions aller dans un café. Les gens se protégeaient sous des porches ou des stores en attendant que la pluie cesse. D'autres attendaient tranquillement assis à une terrasse où ils n'avaient pas bougé depuis le début de l'averse. Des personnes debout encombraient le passage, ce qui importait peu, puisque les serveurs ne travaillaient plus, attentifs qu'ils étaient à l'averse.

Nous nous assîmes à une table, comme étrangers à la scène ; mon compagnon roulait une cigarette dont il semblait se faire un régal à l'avance. Il était dommage de le déranger maintenant, alors je laissai passer le temps et regardai à la lisière du parc un promeneur qui avait un différend avec sa chienne, ce qui me fit regretter la perte de la mienne. Au bout d'un quart d'heure, la pluie se calma, mais persistait en fines raies. J'essayai d'amorcer la conversation, mais je

pressentis que rien d'important ne se passerait aujourd'hui, aussi j'essayai de savourer le temps présent, à regarder, à attendre. Je repensai à la phrase qui m'avait été dite quelques semaines auparavant : « Pourquoi n'êtes-vous pas heureux du simple fait de vivre ? » Je commandai un café et, pour une fois, j'osai demander un verre d'eau pour une aspirine. Mon compagnon demanda également un café. Nous fûmes servis rapidement et je délayai doucement un sucre, puis un second et je bus une première gorgée de café brûlant. Cela me donna du temps pour réfléchir à la formulation d'une question... d'un constat... et sans bien m'en rendre compte, je me demandai : *vais-je pouvoir rester dans cette ville encore bien longtemps ?* Il me regarda un court instant et reprit l'observation de ce qui se passait dans la rue.

Je restai silencieux mais n'y tenant plus je lui dis :

— Je n'y comprends plus rien !

Il continua à regarder la rue.

— Je me demande si je ne deviens pas complètement fou !

Il se mit à sourire et me regarda.

— Tu le sais bien que tu es fou ! Nous le sommes tous un peu. Toi, tu le sais, alors où est le problème ?

— Oui, je le suis, mais je n'arrive plus à gérer cette situation !

— À gérer ! Que veux-tu dire ? Il n'y rien à gérer. Emploie des mots simples ! Tu n'acceptes plus une situation parce qu'elle est désagréable. Alors tu aimerais ne plus avoir peur, parce que c'est désa-

gréable ! Comme tout le monde, tu aimes ce qui est plaisant et tu rejettes les sensations pénibles ! Encore plus simple : tu n'aimes pas souffrir à l'instar de tous les êtres vivants ! Qu'est-ce que tu fais quand tu as peur ?

— Je cherche à me raisonner...

— Pour ne plus avoir peur ?

— Oui !

— Et ça marche ?

— Pas toujours.

— Bien sûr, que ça ne marche pas. Alors, quelle autre attitude peut-on avoir ?

— Ignorer la peur !

— Et tu crois que ça a des chances d'aller mieux ?

— Non ! Mais je ne vois pas d'autres solutions !

— C'est exactement ça ! Il n'y a pas d'autres solutions ! Alors faut-il continuer à avoir peur ?

— Je ne comprends pas !

— Tu as peur de devenir complètement fou !

Exact ?

— Oui !

— Tu cherches à trouver une solution pour ne plus avoir peur et tu découvres qu'il n'y a pas de solution ?

— Oui !

— Alors tu vas continuer à avoir peur, ou tu vas sentir qu'il y a peut-être une issue ?

— J'aimerais trouver une issue !

— Si tu observes d'une manière très proche ta crainte, alors peut-être que quelque chose va se passer et qui ne sera plus de l'ordre de ta volonté.

— Je ne comprends pas !

— Je sais !

Je laissai passer un moment, mais je sentis que plus rien de bon ne sortirait de notre rencontre aujourd'hui. Je pris donc congé et il me proposa de le rejoindre le jour suivant à sa boutique à la même heure.

Le lendemain, je pris le chemin de la boutique, heureux ; j'avais l'impression de retrouver la capacité d'apprendre. Il m'attendait et m'accueillit avec sympathie. Tout en buvant un café, nous discutâmes de marionnettes. Je sentis que pour lui, la manipulation était tout autre chose. Soudain, il se leva et m'entraîna dans l'arrière-boutique.

— Je voudrais te faire découvrir quelque chose de simple, mais qui passe par ton corps. Voudrais-tu bien enlever tes chaussures ?

Je trouvai sa demande surprenante, et je me mis à sourire.

— Oui, d'accord !

J'enlevai mes chaussures et je sentis en moi le souvenir d'une certaine ambiance que j'avais oubliée. Il alluma une bougie, éteignit la lumière et alla s'asseoir dans un coin. Il alluma encore un bâton d'encens et ne bougea plus. Il m'invita à m'allonger sur un tapis et nous ne fîmes plus de bruit. J'entendis ensuite sa voix, mais avec une intonation calme et profonde que je ne lui connaissais pas encore. Puis il m'invita à respirer lentement, et quand un certain rythme fut établi, il m'indiqua des gestes à faire s'inscrivant dans le rythme de la respiration. Par le passé, j'avais suivi des cours de yoga, mais jamais je n'en avais expérimenté

un pareil. D'habitude, on était toujours corrigé dans les postures, on avait toujours l'impression d'effectuer une sorte de gymnastique. Là, le seul lien avec l'autre passait par la voix ; les indications étaient précises, mais elles me procuraient malgré tout un sentiment de grande liberté. Il s'était écoulé une bonne demi-heure, lorsqu'il m'enjoignit de me mettre debout et de rester sur un pied. J'avais horreur de cette posture, car j'avais du mal à la tenir et je sentais monter en moi de l'irritation. Il me demanda de m'arrêter, de revenir sur mes deux pieds, et de me pencher sur un côté. Bien sûr, à force de me pencher, je perdis l'équilibre. Il me fit faire la même chose de l'autre côté, et je tombai à nouveau.

— Reprends, mais cette fois va plus doucement et observe bien le passage où tu vas perdre l'équilibre !

Je répétais le mouvement, et tout doucement, je découvris le point précis où le déséquilibre se produisait. Il me fit recommencer sur une seule jambe et je m'aperçus que j'étais beaucoup moins raide et que je pouvais maintenir la posture avec moins de difficulté.

— Tu vois ! Explorer les frontières du déséquilibre te permet de garder l'équilibre plus facilement.

— Oui ! C'est drôle !

— Ce qui est bien plus amusant, c'est que ce qui est vrai de l'équilibre corporel, l'est aussi de celui du mental. C'est la peur de la chute qui te perturbe, aussi tu te raidis, et ton malaise s'accroît. C'est bien la peur, notre problème !

En disant « notre problème », je sentais bien que c'était du mien dont il parlait. La séance se termina

par une relaxation qui me fit du bien, mais révéla de fortes tensions, entre les épaules, qui me firent souffrir. Nous n'avons plus parlé ensuite, et j'ai repris le chemin de l'appartement dans un état second. Je me sentais de nouveau plus calme et en harmonie dans mon environnement. La petite phrase entendue n'arrêtait pas de me trotter dans la tête : « Ce qui est vrai de l'équilibre corporel, l'est aussi de l'équilibre mental. » Ainsi, malgré mon âge, et toute l'expérience accumulée, j'étais encore capable de découvrir quelque chose de nouveau... et qu'il m'était possible « d'incorporer ».

Arrivé chez moi, je pressentis qu'il fallait encore prendre une décision : rester ou partir. Bien sûr, quelque part résonnait en moi une autre phrase : « Si tu ne sais pas quoi faire, hâte-toi de ne rien faire ! » Le soir même, je redescendis sur le cours pour jouer un peu de marionnette et curieusement, plus je me sentais détaché, plus ma petite boîte métallique se remplissait de monnaie. Je constatais que davantage de personnes stationnaient pour me regarder jouer, comme si elles se sentaient bien à mes côtés.

Le jour suivant, je décidai de sortir de la ville pour prendre l'air, mais aussi pour réfléchir calmement à ce que j'allais faire. Délibérément, je partis vers le sud par des quartiers que je ne connaissais pas, et je dus finalement gravir une colline pour parvenir à une sorte de plateau assez désertique. J'étais à un carrefour, à me demander ce que j'allais devenir. Les chemins partaient dans toutes les directions, et il faisait très chaud. Je m'assis sous un arbre, à l'abri de la chaleur, et j'attendis je ne sais quoi. Je m'aperçus alors que les sons avaient un relief tout particulier.

Les bruits qui me parvenaient n'avaient pas tous des origines identifiables. Le temps s'étirait au plus gros de la chaleur de l'après-midi. Des cyclistes passaient en petit nombre ainsi que des piétons. La route était, en cet endroit, poussiéreuse et parfois le sommeil entamait ma vigilance. J'avais conscience que je n'avais rien à faire ici, que ce n'était pas ma place et pourtant je ressentais la perception d'une profonde douleur qui languissait au fond de mon être. Par moments, il me venait l'envie de me mettre debout, de repartir et de prendre le premier chemin venu. Mon esprit sombrait ensuite peu à peu dans une torpeur et je n'enregistrais que superficiellement ce qui se passait autour de moi. Je vis un groupe de personnes m'observer et aller s'asseoir un peu plus loin. Ils étaient accompagnés de plusieurs chiens. Comment avais-je été capable d'abandonner ma chienne, sans être allé aussitôt la rechercher ? Un des chiens se sépara du groupe et s'approcha de moi doucement ; il geignait. Je ne pouvais croire qu'il s'agissait d'elle. J'avais souvent imaginé nos retrouvailles. Je voyais la chienne sauter sur moi pour manifester sa joie, maigre et sale, résultat de la perte de son « maître adoré ». Pourtant aucun doute : c'était bien elle... et en parfaite santé ! Elle vint me renifler pour se souvenir de moi un instant, puis elle rejoignit le groupe d'où elle était venue. Manifestement, elle avait trouvé dans la bande un compagnon et elle préférait la vie en meute à celle qu'elle avait connue avec moi. J'étais triste mais soulagé à la fois. Soulagé de la savoir en bonne compagnie, mais triste de voir que je n'étais même pas capable de m'occuper d'un chien.

Accablé par ma journée, je retournai chez moi. J'essayai de trouver un nouveau chemin pour rentrer, car je commençais à souffrir de trop connaître la ville. Les nouveaux horizons me manquaient cruellement. C'est ainsi que j'abordai la ville en longeant une rivière aux eaux boueuses. Ce quartier était consacré à l'industrie car d'immenses hangars étaient debout, à la limite de la ruine. Le soir était tombé, et les façades étaient devenues sombres. Je longeais le mur d'enceinte d'une usine abandonnée, quand je vis tout un groupe de personnes sortir par une porte métallique. Intrigué, j'attendis un moment sur le trottoir d'en face, et lorsque ces gens furent partis, je m'approchai de l'ouverture pour découvrir une affiche. Il s'agissait, au premier regard, d'un squat à vocation artistique, puisqu'on y annonçait une manifestation pour les jours à venir. Je continuai mon chemin, pour finalement déboucher sur le cours où j'habitais. La nuit fut pénible ; je fus réveillé à maintes reprises par des crises d'asthme. Dans les moments de sommeil, je rêvais beaucoup, et tous mes rêves avaient pour décor la zone industrielle que je venais de découvrir.

Le jour suivant, le squat était devenu pour moi une obsession sans vraiment savoir comment y pénétrer. Je commençai par rôder autour des usines pour en découvrir les limites. En définitive, toute la zone industrielle était cernée d'une enceinte qu'il était pratiquement impossible de franchir, à part la porte aperçue la veille. La nuit était tombée, et je me trouvais, à nouveau, dans la périphérie des usines désaffectées. J'avais repéré quelques cafés aux abords immédiats, et je tentai de voir si je pouvais faire connaissance

avec quelqu'un fréquentant le squat, car y débarquer directement me paraissait une démarche insurmontable. De jour, j'avais repris les spectacles de rue et je me rapprochais lentement des usines, mais aussi des quartiers déserts, où ma présence devenait de plus en plus suspecte. Je terminai donc ma progression à un square où je pouvais encore avoir du public et observer ce qui se passait aux alentours. Il m'apparut que le quartier était devenu un refuge pour de nombreux artistes, et que le squat n'était en fait que le résultat d'un manque de lieux et notamment d'ateliers. Le square était entouré sur deux côtés contigus par des immeubles d'habitation, les deux autres étaient bordés par les murs d'enceinte des anciennes usines. Un magasin de journaux, un café, ainsi qu'une camionnette vendant des sandwiches et des boissons, entretenaient un semblant d'activité. À force de circuler, j'avais repéré certains mouvements. Ainsi la fourgonnette de restauration fermait à vingt-deux heures et disparaissait dans la zone industrielle désaffectée. J'en déduisis que les vendeuses faisaient partie du squat et qu'elles trouvaient là leurs ressources pour vivre. Je découvris d'autres véhicules aperçus en ville se diriger vers l'usine, notamment un van avec une décoration de cirque. En fait, tout un réseau existait entre la ville « normale » et la zone industrielle squattée. Une partie du site n'était pas visible, à moins de prendre le tramway qui passait en hauteur et permettait d'avoir une vision rapide de ce qui s'y passait.

Au bout d'une semaine, j'avais accumulé assez d'informations sur le squat, mais je ne me sentais toujours pas prêt à y aller, aussi je l'oubliai pendant

quelques jours et n'y retournai plus. Malheureusement, les rêves reprirent le relais et je découvris un autre aspect de ce qui m'attirait : un ciel sombre et des gens qui courraient en tous sens alors qu'il tombait une sorte de poussière comme de la cendre. Le quartier que je commençais à bien connaître était en partie dévasté pour laisser apparaître de grands terrains vagues. Il ne restait d'intact que le pont du tramway bâti au-dessus d'une galerie marchande où déambulait la foule. En me réveillant, je ressentis un sentiment de panique comme si les événements devaient encore reprendre. Je compris alors que la crise que j'avais commencée en arrivant dans cette ville n'était pas terminée. Le logement où je vivais m'horripilait : le plancher incliné où mon lit dérivait chaque nuit, et le suicide de mon prédécesseur. Je réfléchis à nouveau à ce que je pouvais faire, et décidai que le mieux serait de rejoindre une des communautés qui avaient élu domicile dans les friches industrielles.

Le lendemain, je jouai sur la place près de la zone, et le soir venu, je m'installai dans un café du square. Je voulais me rendre au squat, mais je ne parvenais pas à me décider, alors je me mis à boire... à boire consciemment, consciencieusement, en faisant bien les choses. Le square s'était empli et je vis, non loin de la camionnette, un petit groupe de personnes, probablement des sans domiciles fixes, avec des musiciens, un accordéoniste et une danseuse. Elle chantait aussi par moments et sa voix était extraordinaire, planant au-dessus de tout. Parmi ces gens qui paraissaient épuisés circulait une énergie étrange qui se répandait sur toute la place. J'étais subjugué par la

vue de ce groupe et je les vis se lever pour se diriger vers la friche. Malheureusement, j'étais incapable de bouger tellement j'avais bu d'alcool. Je ressentis en moi une immense douleur. Je voyais le square et les jeunes avec leurs sacs à dos. Je vis, pas loin, le pont suspendu sur la rivière et j'eus la vision d'une explosion dans le ciel...

Sur la terre, la lente agonie avait commencé. Les villes s'éteignaient et les villages se muriaient. Il n'était plus possible de circuler librement. Les routes étaient coupées et les chemins barrés par des tranchées. Plus rien n'allait. La terre était comme déserte et les humains terrés dans des maisons qui ressemblaient à des baraques de chantier. Le béton avait explosé et des éclats jonchaient le sol. Désastres et imminence étaient déjà passés. Des colonnes grises étaient toujours là au bord des trottoirs avec des façades grises. Il n'y avait plus d'animaux...

9

Je me réveillais tard le lendemain, avec beaucoup de difficultés. J'étais vraiment découragé. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. La friche industrielle m'attirait, j'avais envie d'y aller, mais aussi peur de m'y rendre. Je n'arrivais plus à me décider. Plus je constatais cette ambivalence, plus je m'en voulais de me conduire ainsi. Pourtant, en me remémorant le passé, je m'aperçus que cette indécision m'avait sauvé dans bien des situations. Je repensais avec beaucoup d'acuité au visage de la fille à la casquette à l'entrée du tunnel. Je me remémorais aussi toutes ces lâchetés qui faisaient que j'étais encore en vie. Au fond, j'avais de moi une bien piètre image, qui aurait dû me permettre de surmonter toutes les situations, mais malheureusement ce n'était pas le cas. Pendant encore de nombreuses journées, j'allai rôder autour des friches. J'en faisais le tour, soir après soir, et regrettais encore de ne plus avoir la chienne qui m'aurait donné un prétexte à un pareil comportement. Certaines nuits, je m'aventurais près des rares cafés qui subsistaient aux alentours, mais j'eus du mal à les fréquenter. J'y restais peu, me sentant complètement décalé. On rencontrait là des habitués avec leur routine, leurs discus-

sions où le nouveau était forcément un intrus. Il fallait s'intégrer, faire comme si on était de la bande, mais malencontreusement je n'arrivais pas à assumer ce rôle. Alors, je souriais pour donner le change, l'impression d'être sociable, de ne pas être un pénible. De fait, au bout d'un certain temps, on m'oubliait. Je ressortais en longeant au plus près le squat. On pouvait voir de la lumière, on y vivait, on y travaillait le jour, mais aussi la nuit. Les habitations se trouvaient dans des anciens locaux de gardiennage. Les hangars et bureaux servaient d'atelier et de lieux d'expositions. Sur les murs d'enceinte étaient collées des affiches en noir et blanc annonçant des animations ou des poèmes étonnants. Du reste, c'était bien parce qu'ils étaient surprenants, ces poèmes, qu'on avait dû les coller là. Je les lisais tous, et un soir je tombai sur une ancienne affiche qui reproduisait une lettre. On pouvait y lire :

« Je suis arrivé à la gare et puis au *Brise Glace*. Là, j'ai frappé à la porte et un homme est venu m'ouvrir. Il tenait à la main un violon et souriait. Il me parut immédiatement sympathique. Il me fit visiter les lieux et je découvris soudainement tout un monde que j'ignorais, mais que je presentais et qui m'intéressait prodigieusement. Là parmi cette bohème, je repérais des musiciens, des danseurs, des sculpteurs et chacun de me montrer l'âme de son art. Je me retrouvais comme un gamin à qui brusquement on soulevait le capot d'une voiture pour découvrir le moteur et tout ce qui permettait à la voiture de se mouvoir. »

Je relus plusieurs fois ce texte qui avait dû servir à défendre le lieu contre une expulsion. J'aurais pu avoir écrit cette lettre, elle eut finalement le pouvoir

de désamorcer mon obsession. Au fond, c'était un peu comme si j'étais déjà passé et que j'avais témoigné.

J'étais devenu fataliste, il était évident que quelque chose en moi était attiré par cet endroit, mais, en même temps, ne voulait pas découvrir ce qu'il y avait derrière, et je trouvais que cette attitude avait beaucoup de sagesse. Je pensais que je serais sûrement déçu de voir se dévoiler ce qui se cachait vraiment là. De l'humanité, mais avec aussi tout son cortège de mesquineries. Depuis le temps maintenant, sans avoir pénétré dans les squats, j'avais suffisamment côtoyé les personnes qui y vivaient pour me faire une petite idée. Ce dont j'avais le plus peur, c'étaient les leaders : personnages à grand charisme qui vous jaugent au premier coup d'œil ; quel intérêt pouvais-je représenter pour eux ? C'était un peu pareil que pour les sectes. Journalistes, personnes de pouvoir étaient accueillis avec empressement. Les jeunes, les beaux, les riches étaient aussi accueillis avec zèle. Vigoureux ou plein de talent, on amenait de l'énergie appréciable. Les leaders connaissaient tout ça et savaient ne rien laisser se perdre. Par contre, si on était vieux, laid, sans argent ni relation, il valait mieux passer son chemin. La « chose » au fond de moi connaissait tout ça et elle avait peur. Par contre, elle savait aussi que dans ce monde, on rencontrait parfois son double. Le paumé parfait, celui qui n'a plus rien à perdre, mais qui garde un regard émerveillé et bienveillant. Le problème était souvent là : ceux qui arrivaient au bout du chemin étaient souvent aigris et voulaient faire payer cher aux autres leur expérience.

J'appris qu'un nouveau squat s'était installé dans la zone et qu'il organisait une manifestation en centre ville. Je décidai d'aller la voir. La fête, celle qui se déploie lentement au début de l'après-midi, celle qui est imprévisible et qui ne se programme pas. Au début, il y eut un planning bien sûr, mais rien ne se déroula comme prévu. Déjà le lieu : un marché couvert en ville dans des rues étroites... En arrivant, je crus que la fête avait commencé en voyant des gens se faire de grands signes et se mouvoir en silence, mais je réalisai qu'ils étaient sourds, et qu'ils communiquaient par le langage des signes. Ainsi donc, le nouveau squat était composé de sourds et muets. Il y avait du théâtre, et même de la musique, qu'ils ressentait avec leur corps. J'étais heureux, car quelque part, moi aussi, je me sentais comme eux, et leur mode de communication, que je ne comprenais pas, me fascinait telle une langue étrangère. Depuis maintenant de nombreuses semaines, je ressentis enfin un peu de détente, un sursis... en attendant une nouvelle descente aux enfers.

Une « rémission »... désormais, ce mot me revenait souvent. Après les événements, nous étions des milliers à avoir été contaminés. On avait tout de même, au nom de la raison humanitaire, tenté un traitement, et étrangement certains avaient cessé d'aller plus mal. Alors les médecins ne nous ont pas dit que nous étions guéris, non, nous étions en rémission, même en « rémission totale » pour dire de ne plus nous voir. Voici donc à peu près deux ans que j'étais dans cette situation. Ce mot m'évoquait celui de « sur-sitaire ». Valait-il mieux être en rémission ou en sur-

sis ? De fait, je croyais bien que tout le monde était un peu en rémission, ou en sursis, mais que seul un petit nombre en avait pris conscience.

Le lendemain devait être un dimanche, et je sortis tard, aux alentours de midi. C'était l'automne et les soirées commençaient à devenir fraîches. Le soleil réchauffait la rue, et il faisait bon sentir la chaleur nous pénétrer. Je déambulais en ayant conscience de ce qui m'entourait, tout en étant un peu plongé dans mes pensées. Quand, tout à coup, j'entendis un cri. Sur le terre-plein du tram une famille était en train de traverser, et pour une raison qui m'échappait le père donnait une gifle à sa fille d'environ quatorze ans. Son petit frère était en train de se relever. Probablement que la chute de son frère et la gifle que reçut la gamine était en relation. Toujours est-il que je vis la jeune fille pleurer silencieusement, et que brusquement toute la douleur du monde s'engouffra dans cette vision. Quelque chose céda en moi, et je ressentis la souffrance que devait subir la gamine. Un sentiment d'injustice, d'incompréhension, sans fond, comme elle gît constamment en nous et que nous évitons de regarder. En un éclair, la compassion que j'éprouvais pour cette gamine me submergea, j'avais l'impression de percevoir directement ce qu'elle ressentait. Toute la journée, je subissais les choses ainsi qu'un être écorché, je saisissais toutes les émotions des gens que je croisais, ainsi que mon propre tourment. Les heures passèrent et j'avais conscience de la fuite du temps. Je devais faire le deuil de chaque seconde écoulée. Ce n'était pas la première fois que j'éprouvais cela ; c'était comme si une porte s'ouvrait brusquement et

qu'un « courant d'air venu d'ailleurs » me parvenait. J'avais l'impression que la vague d'émotion que je ressentais pouvait m'emporter. L'affliction que je discernais chez les autres et qui entraînait en résonance avec la mienne me faisait de plus en plus sombrer. Des images « d'avant » commençaient à réapparaître : des images d'enfants, de femmes...

J'étais à présent dans un parc, et chaque scène que je voyais se superposait à d'autres de mon passé. J'avais l'impression d'une très grande précarité, comme si tout était définitivement fragile et pouvait disparaître de la même façon que mon passé. Une phrase me revenait en mémoire : « Il ferait mieux de se jeter à l'eau. » C'était précisément ce que je pensais alors : je ferais mieux de me jeter à l'eau.

Plusieurs jours après, j'étais toujours partagé : « une porte s'était ouverte », ou étais-je entré en dépression ? Pendant toutes ces journées, j'entendais un acouphène, comme une musique à mon oreille. Une mélodie répétitive qui m'hypnotisait et m'apaisait. Cette mélodie semblait provenir d'un orgue, mais parfois ça pouvait être un chant humain plaintif et lancinant. Plus le temps passait, et plus je me détachais de l'envie d'entrer en contact avec les gens du squat, mais j'étais tout de même attiré par l'atmosphère des friches. Finalement, je trouvai un passage pour pénétrer dans les zones inaccessibles et découvris un grand terrain à l'abandon. Entre les éboulis, je repérai une maison, tout au moins ce qui devait en être une. Une de ces habitations au toit en terrasse, un bâtiment en béton aux grandes ouvertures sans vitres. Des gravas jonchaient le sol, à l'intérieur comme à l'exté-

rieur. Tout autour régnait une atmosphère de désolation. Des hangars aux toits vitrés et brisés. D'immenses espaces vides où la végétation reprenait ses droits. On eût dit que la terre avait tremblé, ou qu'une grande épidémie avait chassé toute présence humaine. L'air était âcre et difficile à respirer. Assis près de la maison, je profitai un peu de l'ombre et du calme du lieu. Je savourais le silence, et m'imaginai quelle avait pu être la vie ici. Manifestement, tout indiquait qu'il s'agissait d'une ancienne chaudronnerie. Je « vis » les ouvriers, les pièces immenses qui devaient être construites, j'entendis le bruit du métal qui résonne et l'odeur de l'acier chaud. Tous les personnes qui travaillaient ici, où pouvaient-elles bien être maintenant ? Pour beaucoup, je pensais en retraite, pour d'autres, le chemin devait être fini. Une vie pour battre le fer, une autre pour se marier et avoir des enfants, et enfin une dernière pour voir partir petit à petit les gens que nous avons connus. Une existence, ce n'était pas fait de grand-chose... et, Dieu, que ça passait vite. Ces lieux m'inspiraient toujours ces pensées avec un sentiment de vulnérabilité. Aujourd'hui, tout ce que j'avais vu ne serait plus le même demain : ni les lieux ni les gens. Tout ce que je voyais ne se reproduirait pas de la même façon demain.

Le jour suivant, j'étais de retour dans les friches. La lumière était faible et les esplanades désertes...

Des murs éventrés, des toits ouverts et une lumière surprenante qui semblait venir de dessous l'horizon. À cette heure du jour, on n'entendait peu de chose ; l'on respirait une odeur insolite de terre

moite, d'humus et un parfum étrange inondait les lieux... des effluves bizarres et métalliques, semblables à un goût de sang. Des éclats de béton jonchaient le sol. Assis là, on pouvait voir des débris, des boîtes métalliques oxydées, des emballages plastique, de papier et de caoutchouc. C'était un bout du monde qui devait finir ici. Au loin, on apercevait des ponts, des pylônes et des échafaudages effondrés. Il faisait faim et soif, et dans ce néant, il n'y avait rien d'autre que ce qui était sur soi. Des effets si légers que l'espérance de vie paraissait bien courte. Il n'y avait pas d'issues, ni d'heureuses coïncidences, le panorama était sans espoir de tous côtés. La seule solution était de s'allonger sur le sol et d'attendre. L'attente fut longue, et le regard perdu au ciel ne discernait plus rien. Les bruits s'atténaient, puis, le temps passant, la consistance du monde extérieur diminua. Finalement la perception même de mon corps disparut et une onde me parcourut de haut en bas. L'impression de vitesse, d'obscurité et de masse noire pour aboutir à la lumière, à la vue de l'océan et à la grande vague qui submerge tout. Ainsi donc voilà l'issue à la situation maintes fois répétées ! Dans un état de demi-conscience, je perçus ma propre fin, une expérience où tout se déroulait comme dans un spectacle.

Jour après jour, je venais ressentir les mêmes sensations. Au fond, c'est ce qui m'attirait ici, et non de côtoyer un groupe de marginaux avec qui je ne partageais ni l'âge ni les idéaux. Bientôt, je ne passai plus inaperçu, et mon manège en intrigua plus d'un. Me prenaient-ils pour un fou ? Voire même un peu dangereux ? Personne ne chercha plus à communiquer avec

moi. Assis ou allongé à même le sol, je sentais revenir des pans de mon passé, un gouffre de souffrance. Je me demandais souvent pourquoi il me fallait être précisément en ce lieu pour que mon inconscient se libère. J'entendais toujours à mon oreille gauche la petite musique que j'avais perçue quelques jours auparavant, et de retour chez moi, je ressentais encore le phénomène de présence à mes côtés. Cette expérience m'était maintenant devenue familière et ne me faisait plus peur. Je n'arrivais toujours pas à l'identifier, lui donner un nom, mais il me plaisait d'imaginer qu'elle fût féminine. Parfois même dans la journée, je ressentais quelque chose de doux dans le ventre. C'était une sensation d'une grande complétude, comme si je portais un enfant. Il m'arrivait aussi de penser que la présence pouvait être une sœur, et je me remémorais *Camille*, la fille du tunnel. De dire son nom, ou même de l'évoquer, et un frisson me parcourait alors l'échine. Le temps passait ainsi entre mes journées à jouer dans la rue, et ces périodes où j'allais méditer dans la friche... pour finir chez moi, épuisé mais en symbiose avec la présence.

Le lendemain, j'eus envie de sortir de la routine. Pourtant, je n'étais pas là depuis bien longtemps, mais la répétition m'ennuyait déjà. Je décidai de remonter le grand escalier par lequel j'étais arrivé. L'endroit me parut différent du premier jour. En contemplant le panorama à mes pieds, je pouvais maintenant donner un nom à certains quartiers et lier des souvenirs à des lieux. J'avais le sentiment que ce jour allait être exceptionnel, et j'entrai dans un café en pressentant que j'allais rencontrer quelqu'un. À l'intérieur, les

pales d'un ventilateur tournaient et brassaient un air humide et chaud. Je me dirigeai vers le fond de la pièce presque déserte. Le carrelage était encore humide d'un récent lavage. « Il » se tenait dans le coin de la salle encore plongée dans la pénombre. Cela me semblait naturel de le rencontrer là. « Bonjour », me dit-il. Je le saluai à mon tour, et m'assis sans dire un mot. Qu'il était agréable de pouvoir s'asseoir ainsi auprès de quelqu'un sans pour autant devoir engager aussitôt une conversation ! Nous ne nous étions pas donné rendez-vous et nous sentions donc complètement libres, sans besoin de justifier notre présence réciproque. On entendait le bruit des pales du ventilateur battre l'air et la rumeur de la circulation. Ainsi là, ce sentiment « j'en ai marre » s'estompait progressivement et j'étais presque heureux. Il n'y avait pas de questions à poser, ni de problèmes à résoudre. Mon interlocuteur semblait être dans la même disposition d'esprit. Une serveuse passa près de nous, et je me sentis immédiatement attiré. Mon compagnon était aussi sous le charme de la jeune personne et nous échangeâmes un sourire de connivence. Elle repassa près de nous et elle nous adressa un sourire. À trois, sans rien dire, nous étions heureux. Avant de se quitter, il me conseilla de rendre visite à un bouquiniste dans le bas de la ville. Il le connaissait depuis peu, mais il le soupçonnait de posséder quelques bons livres sur les marionnettes.

C'est ainsi que le lendemain soir, je découvris un nouveau quartier de la ville. Les rues s'assombrissaient et un petit vent frais rafraîchissait cette fin de journée qui avait été chaude. Des commerces étaient

fermés depuis longtemps, et leurs lourds rideaux de fer se révélèrent clos à jamais. La porte du libraire se tenait, elle, grande ouverte, et le pas franchi, une odeur tenace de papier prenait au nez. Comme d'habitude, j'étais, dès l'entrée, envahi par une étrange lassitude : tant d'idées ou d'opinions diverses s'exprimaient dans les livres étalés sur les tables. On imaginait toutes ces personnes les ayant écrites avec un stylo, ou une machine, et qui avaient produit tous ces mètres cubes de papier. Les romans, les essais, et les biographies étaient rangés à part. Je pensais pouvoir trouver ce que je cherchais du côté des ouvrages sur le théâtre. Mais je découvris, une fois de plus, que les frontières étaient difficiles à cerner. La poésie et les recueils de pièces se mêlaient, et réapparaissaient un peu plus loin... ou au contraire tout près. Je trouvai enfin les livres que je cherchais. Il y en avait notamment sur le théâtre d'ombre, d'autres traitaient de l'histoire de la marionnette, mais je savais, confusément, que je n'étais pas venu pour ça. Je feuilletai le livre sur le théâtre d'ombre et découvris un aspect de la marionnette que je connaissais mal : celui du théâtre du Chat Noir. Rien que les mots me plaisaient : « le théâtre d'ombre » et le « Chat Noir ». Je repérai le prix qui était dérisoire, et j'allai payer à un petit homme dissimulé derrière les livres empilés sur son bureau. Il regarda d'un air dégoûté mon ouvrage, surtout son prix ridicule, et fut heureux de ne pas devoir me rendre la monnaie. Je retrouvai la rue avec soulagement et repérai, un peu plus haut, une terrasse de café abandonnée avec des sièges repliables en bois

vert. Je m'assis et contemplai la ville qui s'étendait en contrebas comme un bout du monde.

Je décidai de redescendre par un autre itinéraire et me retrouvai dans une rue qui finissait en pente douce, à l'extrémité de laquelle miroitait l'eau de la rivière. Sur le trottoir de droite, ce n'était qu'un alignement de commerces. Dans chacun d'eux, on pouvait acheter des marchandises de toutes sortes. On avait l'impression que les gens qui venaient de loin ne s'approchaient guère plus du centre de la ville. J'avais plaisir à voir tous ces produits si utiles qui disparaissaient des magasins du centre. Tout était ici de première nécessité : l'épicerie, la droguerie ou la quincaillerie. Toute proche, la rivière était tumultueuse, indomptée. Je m'assis sur un banc afin de contempler les brisures de l'eau sur les rochers qui affleuraient. Des gerbes d'eau montaient à la verticale et se dispersaient en écumes étincelantes. Ce spectacle, continuellement renouvelé, me fascinait. Un peu plus loin, il y avait une petite chute d'eau, et tout redevenait plus calme. La rivière devait être navigable à partir de là. Des quais avaient été aménagés et des canaux pénétraient dans la ville. Du côté où j'étais, la succession des boutiques continuait vers une rue parallèle, côté montagne. Là encore, on achetait tout ce qui était nécessaire pour vivre à la campagne. On y trouvait aussi des petits restaurants, pas chers, avec des nappes en papier blanc sur des tables en Formica. Quelques centaines de mètres plus loin, la rue commerçante s'arrêtait et il était possible de passer sur l'autre berge en empruntant un pont. Le cours d'eau se faisait à nouveau entendre en se fracassant sur les piles de l'ou-

vrage d'art. Je descendis au bord de l'eau, passai sous une passerelle métallique qui enjambait la rivière, et empruntai un escalier pour parvenir sur les quais et me retrouver aux abords du centre ville. La vision que j'eue alors me perturba, car je crus reconnaître l'endroit, alors que j'étais sûr de n'être jamais venu ici auparavant.

L'approche de la ville m'avait fasciné, mais je commençais à avoir envie de reprendre la route pour descendre dans le Sud en suivant la rivière. Je ne m'intéressais plus aux friches et n'y passais maintenant que par hasard, ou par amusement. J'étais complètement détaché d'y trouver quoi que ce soit sur le site ni auprès des personnes qui y résidaient. Une nuit, sur le chemin du retour, je passais devant la porte de l'enceinte, quand un groupe de personnes sortit pour s'engouffrer dans un minibus. J'étais un peu choqué : voilà des gens qui occupaient des bâtiments pour des raisons économiques, mais qui trouvaient le moyen de se déplacer en minibus ! J'en étais à cette réflexion, quand je fus attiré par une impasse, visiblement une ruelle faiblement éclairée qui s'engouffrait entre deux hautes façades, surplombée, à une dizaine de mètres, par un grillage tendu. Après un premier coude, la ruelle continuait, et l'on découvrait des bâtiments en bois ; sorte d'immenses granges qui se dressaient dans le ciel noir. L'éclairage public permettait de voir que ces bâtiments étaient en partie dévastés. Je m'avançai pour entrer dans un de ces édifices. Ce qui me frappa, ce fut l'odeur du bois, et une certaine sensation de chaleur agréable. Curieusement, j'étais à l'écart, dans un endroit qui aurait dû normalement inspirer l'in-

quiétude, mais là, je n'avais pas peur. J'eus envie de m'asseoir dans un coin sombre, d'attendre et d'observer.

J'étais posté depuis un bon moment, lorsque j'entendis de la musique. Tous mes sens étaient maintenant en éveil ; je pensais être à nouveau victime d'hallucinations auditives, mais cela ne ressemblait pas à ce que j'avais l'habitude d'expérimenter. C'était une musique étrangère aux accents tziganes. J'aimais cet air que j'entendais de mieux en mieux comme si des portes s'ouvraient les unes après les autres. Je ressentis un étrange sentiment : je reconnaissais quelque chose de lointain qui venait peut-être de mes origines. La musique se poursuivit longtemps, même tard dans la nuit ; elle me parlait de loin dans le temps, et j'éprouvais une immense nostalgie. Je n'eus pas envie de me lever et d'aller voir – du reste – je ne savais pas si j'en étais vraiment capable.

Je me rendis compte que la situation était sans issue, que je ne pouvais plus rester dans cette ville ni me laisser aller, que quelque part mes jours étaient comptés... et que je n'avais plus beaucoup de crédit. Je mis donc tout en œuvre pour partir. Je rendis visite à mon propriétaire qui ne s'étonna pas de mon départ, plutôt heureux de n'avoir pas à remplacer la literie, plutôt inquiet de qui serait mon successeur. J'allai aussi rendre visite au fabricant de marionnettes mais là, j'avais un peu plus d'appréhension, car je savais qu'avec lui il me serait difficile d'être évasif ; il me connaissait maintenant trop bien... car il devait aussi bien se connaître. Quand j'allais chez lui, tout était étrangement présent. Je vis l'ombre de mon visage se

profiler sur les murs que je longuais et j'en étais toujours étonné, car, déjà enfant, j'observais mon profil sur les murs. Autant je n'aimais pas me voir dans une glace, autant j'aimais bien ma silhouette projetée sur les murs. D'abord, je n'aimais pas mon nez et le profil de mon ombre diminuait la vision de celui-ci. Ensuite, comme j'étais grand, je trouvais que mon ombre était plus petite. Aujourd'hui, j'aimais toujours mon ombre, car elle vieillissait moins vite que moi !

Dès mon arrivée, il savait de quoi il retournait, tout au moins je le pressentais ; si bien qu'il me dit :

— À quoi bon ?

— Pardon ?

Je ne comprenais pas de quoi il parlait, comme si j'avais raté un mot ou perdu le sens d'une phrase.

— Tu te demandes : à quoi bon ? À quoi bon te démener, à quoi bon partir ou rester ?

— Oui, c'est vrai, je me pose souvent cette question ! Mais de la même façon que tout le monde. Le quotidien répond à ma place. Il faut manger, il faut dormir...

— C'est pourquoi il te semble qu'il faille partir ? Ainsi tu te poseras plus cette question ? En route, il te faudra savoir où dormir, comment manger, et jour après jour cela occupera ton esprit... jusqu'à la fin...

Je trouvais son propos cruel, mais je n'avais pas d'arguments à lui opposer. Oui, depuis le début j'étais en errance pour ne plus me poser trop de questions, et plus l'échéance approchait, plus j'avais besoin d'errer.

— Pourquoi donc ne restes-tu pas en place, pour répondre une bonne fois pour toutes à cette question : à quoi bon ?

— J'ai essayé de répondre, et honnêtement je n'ai pas trouvé de réponse !

— Et alors ?

— Et alors quoi ?

— Ne pas trouver de réponse n'est pas une fin en soi !

— Je ne comprends pas !

— Bien sûr, tu ne comprends pas !

J'éprouvai, une fois de plus, le même embarras que lors du récit marathon, un malaise diffus ; on essayait de me faire comprendre quelque chose que je ne saisisais pas. Quelques instants plus tard, je fus complètement angoissé et je ressentis un frisson glacé. Avec beaucoup d'affection, il me souhaita bon courage, et espéra que nous nous retrouvions un jour. J'étais toujours anxieux, et j'avais de plus en plus mal au ventre.

10

Le jour venu, j'eus une curieuse impression ; j'étais triste de partir et je me surpris à m'asseoir et à pleurer... je ne savais pas sur quoi, mais je pressentais bien que c'était sur moi-même. Mon sac était prêt et plus léger qu'avant : j'avais laissé la plupart des marionnettes chez le fabricant, n'en gardant qu'une, la danseuse, celle qui me rappelait la fameuse Gypsie que je cherchais partout. Je fis un passage par un camion humanitaire pour valider mes papiers et m'approvisionner en nourriture pour le voyage. Je remarquai que l'accueil n'était plus le même. J'avais lu dans les journaux que l'on observait une lassitude de la part de la population à aider les errants à perpétuité. Déjà, le poids des personnes âgées en agaçait plus d'un, aussi les camions humanitaires se faisaient-ils plus rares, et surtout plus discrets. Par ailleurs, on entendait des rumeurs qui confirmaient que, plus au sud, les habitants organisaient des milices afin de protéger leurs villages. Le pouvoir de ces miliciens couvrait maintenant de vastes territoires, tant ils avaient étendu ces pratiques. Il fallait donc s'attendre à ne plus rencontrer beaucoup de bienveillance de la population.

Je me mis donc en route pour rejoindre la rivière. Par moments je pouvais voir l'eau, à d'autres moments il fallait s'engager dans des ruelles qui faisaient oublier la proximité du monde aquatique. C'étaient alors des magasins aux devantures déjà fermées à cette heure et des cafés aux terrasses encore vides. Les gens marchaient en de longues files quasiment ininterrompues. Le sol était inégal ; la rue pouvait s'arrêter pour devenir un escalier ou, plus loin, un passage sombre, et réapparaître enfin en pleine lumière avec l'impression de déboucher sur une esplanade. Marcher n'était pas un effort, chaque pas faisait découvrir un nouvel aspect des berges de la rivière, et même si on la perdait de vue, sa présence ne pouvait jamais se faire totalement oublier. C'était parfois une odeur, une vision fugitive au travers d'une vitrine ou un courant d'air frais. Une sorte d'ivresse m'envahissait : l'euphorie qui précède un événement que l'on pressent. J'eus la sensation d'une présence derrière moi. En me retournant à demi, je fus saisi par sa taille, son visage si beau aux traits fins, ses yeux vifs au regard clair, son port de tête si fier. Ses cheveux bruns étaient longs et son allure inspirait l'énergie. La voir, même aussi fugitivement, eut le pouvoir de m'insuffler une très grande force. Tout à mon étonnement, elle me dépassa et sa démarche me parut féline ; je fus fasciné par ses longues jambes. Le mouvement lancinant de ses hanches étaient gracieux et sensuel. Elle suggérait la souplesse d'un animal sauvage, en même temps qu'une vulnérabilité touchante. Sa chevelure suivait le rythme de la marche comme une draperie au vent. J'étais subjugué, mais elle marchait plus vite que moi,

et je dus me contenter de la suivre du regard. Peu de temps après, je la perdis complètement de vue à l'entrée d'un passage souterrain.

Je débouchai enfin sur un vaste quai où je pus voir la rivière dans toute sa majesté. À partir d'ici, la navigation pouvait se faire, et on voyait des péniches s'apprêter à descendre le courant. L'immensité de la rivière, et le vide qu'elle créait dans la ville, formaient une attention particulière créatrice d'un sentiment de liberté. La fille de la rivière avait définitivement disparu, mais sa vision était devenue indissociable de la mémoire du lieu.

Un peu plus loin, je vis un pont en béton avec des arcades à la manière des ponts haubanés. Pour y parvenir, le chemin montait, et devant moi j'aperçus un homme jeune avec un petit garçon. Ils avaient attiré mon regard parce qu'ils paraissaient jouer, et aussi parce que l'homme était vêtu bizarrement d'un pantalon qui tire-bouchonnait et qu'il portait un chapeau. Aux écarts de démarche du petit garçon répondaient des écarts de la démarche du père. Finalement, l'homme prit le garçon dans ses bras et le porta sur ses épaules. Il rejoignit une femme plus petite que lui. Ils étaient maintenant au milieu du pont. L'homme reposa l'enfant au sol et celui-ci se mit à courir de l'un à l'autre comme un chien fou. Cette image m'émut longuement. Quand j'eus traversé le pont, j'avais dépassé la famille qui devait être juive. Chaque fois que cette image me revenait, je la nommais : « la famille juive sur le pont », sans que jamais je puisse réellement analyser pourquoi elle m'avait frappé si

fort. Peut-être la vision d'une union, du bonheur ou autre chose que j'ignorais...

Je flânai ainsi pendant une bonne partie de la journée, mais décidai pourtant de ne quitter définitivement la ville que le lendemain ; il me fallait retrouver mon rythme et l'habitude de dormir chaque jour dans un nouvel endroit. C'est ainsi qu'à la tombée de la nuit, je marchai sur les berges désertes de la rivière. Je m'inquiétais d'être seul en un pareil endroit. Je repérai au loin un autre pont et vis une lumière trembloter. Je m'approchais avec circonspection quand j'entendis une voix, une douce mélodie :

« ... au pied du pont... allumer des bougies, au ras de l'eau, pour pouvoir dire... »

Au loin, je reconnus une passerelle, un lieu de passage qui débouchait sur une rue ventée où il ne devait pas y avoir de soleil en hiver. Je vis les berges sales, les escaliers, les terrasses... les quais.

« ...au fil de l'onde et soleil blanc, spectacle au ras des flots. Images qui bougent et murmures en chansons, captives... fascination... court... noir... Ça surgit, ça survit à la lumière, et l'idée de la rivière noire et du froid... »

La voix se poursuivit ainsi et je découvris une personne âgée qui parlait à quelqu'un de plus jeune ; je n'entendais pas très bien.

« ... au pied du pont, la scène tournée vers l'extérieur, que l'on voit de loin, que l'on imagine, qu'on n'entend surtout pas... au pied du pont, au ras de l'eau, la féerie se poursuit tournée vers l'autre rive... »

Des objets flottaient comme des bateaux de papier aux couleurs vives : du bleu et du jaune.

« ... alors le tableau se termine. Des gens là-bas au lointain sont venus voir, mais le temps de venir, ils auront perdu la vue du spectacle, et à leur arrivée la place sera libre. Tout a disparu et repris son aspect normal. Aussi, essaye de jouer où bon te semble. Tu seras vu par quelqu'un, et c'est ce qui importe. Que le « spectacle » soit vu par une personne... une seule est suffisante. Même de loin, même si elle ne dit rien... si elle ne s'approche pas. De cette manière, elle percevra quelque chose, qui t'échappera probablement mais c'est sans importance. Dis-lui ça, elle en fera ce qu'elle en voudra. N'aie pas de soucis de ce que ça serve ou pas. Si une question vient à être posée, ne réponds pas. Celui pour qui la représentation aura été faite n'en posera pas : il aura compris... »

J'étais fasciné par ce que j'entendais. Je ressentis que l'homme qui me tournait le dos avait perçu ma présence. Je fus un peu plus présent à ce qui se passait... le jeune n'était plus là. J'étais maintenant seul avec l'homme qui continuait à parler...

« ... le cinquième jour, tu retourneras à la même place. Le soleil sera au même endroit, et machinalement tu mettras tous les objets à leur place pour commencer. Tu imagineras un mouvement, une sorte de tableau que tu donneras à l'identique, chaque jour. Essaye pour voir ! »

Je sortis l'unique marionnette que je possédais avec moi et me mis à jouer comme dans un rêve. De l'endroit où j'étais, je ne pouvais pas voir si des personnes regardaient ou pas. J'avais cette sensation de

jouer dans le vide et d'avoir là un comportement anormal, qui sortait de l'ordinaire. Je me sentais mal à l'aise, mais je continuai et terminai avec un sentiment de soulagement : c'était fini ! L'épreuve était passée, et pour un moment, j'étais tranquille, apaisé. Encore une journée de gagnée, un ou deux repas de payés, un « je ne sais quoi » de pris sur le futur où, me semblait-il, je serais peut-être plus heureux... *Parce qu'au pied du pont se lit l'histoire, comme lieu de ce qui n'est pas dit. La perception remplace la compréhension. Ce qui prend naissance de l'observation, de la perception directe. Du noir de la rivière au pied du pont, au ras de l'eau.*

Ce soir-là ne ressemblait à nul autre, il était calme, fait de rumeurs où rien n'émergeait réellement. *Le bruit des pas qui viennent ou repartent, des pas perdus ou des pas égarés. Peut-être y a-t-il quelque chose à apprendre, à nous surprendre ? Au pied du pont tout cela devait se passer, se dire, se dérouler immuablement sans accroc, sans réticence, sans attente.*

La scène que je venais de vivre m'avait bouleversé, l'impression que des choses essentielles pour moi avaient été dites. Je ressentis immédiatement le besoin de me remettre en route ; il n'était plus possible de m'arrêter. Je quittais ainsi les faubourgs de la ville. Des terrains vagues, des clôtures en mauvais état s'étaient devant moi et l'éclairage devenait de plus en plus faible, parcimonieux. Un homme marchait lentement devant moi, comme s'il n'en pouvait plus, qu'il ne s'inquiétait plus de rien. Je ralentis mon allure afin de ne pas le dépasser. Il tourna dans la rue sui-

vante et disparut dans un petit bâtiment bas. Arrivé à hauteur de l'entrée, je vis qu'il s'agissait d'un refuge de nuit. J'entrai et demandai une place. Je rejoignis un dortoir et me glissai directement dans un couchage. Je rabattis la couverture sur la tête, ce qui me procura le sentiment de disparaître dans un terrier, de ne plus voir la lumière, de ne plus rien entendre, de prendre congé du monde. Avant de sombrer dans l'inconscience, je compris que j'avais renoué avec l'errance, avec cette disponibilité d'esprit de ne plus devoir s'inquiéter du lendemain, de s'en remettre à une sorte de providence.

Tôt le lendemain, je fus réveillé par les plaintes de mes voisins. Des respirations difficiles, des souffrances marmonnées, des corps meurtris et des âmes en peine. On entendait aussi les bruits de la rue, et on sentait le froid hors de la couverture qu'on redoutait de devoir quitter. Ce matin-là, je mesurai vraiment l'inanité de mon existence. S'il m'avait été possible de ne plus bouger, je serais resté là, sans rien faire, à attendre. Malheureusement, je ne pouvais pas rester ; il me fallut partir, le personnel nous mettait dehors avant les neuf heures. Je fis un brin de toilette, mais ne me rasai pas, c'était plus commode bien que cela me vieillit. Le réfectoire sentait cette odeur si caractéristique du café refroidi des collectivités. Une odeur écœurante qui ravivait le foie défaillant. Je traînai le plus possible en observant mes compagnons de misère. Certains avaient du chemin derrière eux, d'autres paraissaient même être parvenus au bout du rouleau, mais tous avaient la marque d'un courage

particulier : ils avaient réussi à se lever, et se mettre debout, envers et contre tout.

Je suivis la rivière pendant plusieurs heures. On avait l'impression que l'eau s'écoulait moins vite, ou plutôt que le courant devait se faire davantage en profondeur. Le sommet de la digue où j'étais créait une distance par rapport à l'eau que je regrettais. Même à ne pas la fixer, je la sentais proche et cela m'apaisait. Plus je m'éloignais de la ville, plus les berges étaient abandonnées. Gisaient, çà et là, des carcasses de machines, des éléments de sanitaires cassés, des faïences brisées. Le chemin était monotone et, pour me distraire, j'écoutais les sons lointains, les aboiements des chiens ou les bruits de voitures qui passaient de l'autre côté de la rivière. J'en étais arrivé à marcher dans une sorte de somnolence, quand soudain, j'entendis la détonation d'une arme à feu tout proche. Je m'arrêtai aussitôt, pétrifié, ne sachant pas si on me visait. Sur le point de lever les mains, j'entendis une rafale d'arme automatique et le choc des balles sur quelque chose de métallique. Je réalisai qu'il devait s'agir d'un terrain d'entraînement, probablement à l'usage des miliciens. Je jugeai qu'il valait mieux ne pas en savoir plus et m'éloignai le plus vite possible. J'avais trop entendu d'histoires de miliciens qui, sous l'effet de boissons alcoolisées, avaient tiré, sans raison, sur des errants. Je marchais à longues enjambées quand quelque chose se mit à scintiller sur ma gauche. Redoutant encore une complication, j'avançai tête baissée, lorsque je découvris, qu'en fait, c'était de l'eau qui miroitait. À travers les feuillages, je vis comme un lac et me retrouvai sur une bande de

terre qui devenait de plus en plus étroite. Je n'en croyais pas mes yeux : au détour d'un arbre, la terre s'arrêta, j'étais à la pointe d'une presque île, je ne pouvais plus avancer. Le « lac » était une autre rivière qui se jetait dans celle que je venais de longer. L'étendue aquatique était immense, et mon parcours s'arrêtait donc. Je m'assis, profondément découragé en pensant au chemin à rebrousser, mais, tout de même satisfait d'être arrivé à ce bout du monde. Je regardais à mes pieds les clapotis, et médusé, je voyais la berge d'en face si lointaine : un pays inaccessible... au-delà d'une frontière. Pour une reprise, c'était plutôt raté. Il fallait maintenant songer à revenir en arrière, pratiquement au point de départ, pour retrouver la route du sud. Je me maudissais de n'avoir pas pris de cartes. Même avant les événements, je ne m'en servais pas. J'y trouvais souvent des avantages, celui, entre autres, de découvrir des contrées par hasard. Au retour, en lisant un guide, je m'apercevais que j'étais passé à côté de plein de choses. Je ne prenais pas non plus de photos, et là aussi, je n'avais plus qu'un vague souvenir des pays que j'avais traversés. Au fond, ce ratage ne me perturbait pas tellement, car je pressentais que toute mon aventure serait un échec, mais qu'il me fallait bien aller jusqu'au bout. Cela dit, je ne le pensais pas entièrement, car sinon, je ne n'aurais plus trouvé d'énergie pour avancer, à l'instar de bon nombre d'exclus ou de contaminés. Je m'étais assis par terre, très proche de l'eau ; je voyais les remous et la fusion des deux rivières qui créait des courants et des zones plus calmes. J'aimais bien cet endroit qui était déjà en soi un aboutissement et je restais là tout l'après-midi.

Je me remis en route à la nuit tombée et entrepris un retour en catimini en suivant l'autre rivière pour marcher sur la berge. Une digue en béton s'élevait à mi-hauteur avec un palier constituant un cheminement. Le cours d'eau était d'un calme étrange et la surface sans aucune ride. Je voyais, à une centaine de mètres, un pont de chemin de fer métallique. Par moments, on entendait des convois passer au ralenti et on voyait les fenêtres éclairées des wagons. Par-delà la rivière, un village s'étagait à flanc de colline et le clocher de son église était illuminé de l'intérieur.

Le lieu était particulièrement désert, aussi je fus surpris de découvrir un homme assis sur le cheminement de la digue. Il portait une cape et était entouré par des bougies dans des pots translucides de toutes les couleurs. Il ne bougeait pas, contemplant simplement la dizaine de bougies qui l'encerclait. Il ne prêtait guère attention à ma présence, et la scène me plut beaucoup. Je m'assis en contrebas, un peu à l'écart, et me laissai prendre par l'ambiance. Petit à petit, je perçus un rayonnement de calme venir de l'homme, ce qui eut pour effet de bien me détendre. Je restai là, pendant une heure, puis je me levai. Je ne ressentis aucun besoin de lui parler, mais au moment de partir, je fis un geste d'adieu en m'inclinant légèrement et en portant ma main droite sur le cœur. En relevant la tête, je le vis fermer les yeux, et je partis sans me retourner. Parvenu au pont, un train déchira l'air dans un tonnerre de bruits métalliques ; je ressentis une vague de nostalgie et de profonde tristesse. Cette nuit-là était la première que je passais dehors depuis mon départ de la ville. Je ne dormis presque pas. Au réveil, je me

sentis dans un état second, celui que l'on éprouve en faisant la route tous les jours. Une sensation de flottement, où parfois on ne ressent même plus son corps par une sorte d'exaltation de la fatigue et de l'épuisement. Bouger et ne plus penser à rien étaient probablement le bénéfice majeur de la marche au long cours.

Le jour suivant, je gagnai la bonne rive afin de prendre la direction plein sud. Cette expression « plein sud » me fit sourire, car cela me rappelait ce que ça suggérait autrefois : le sud des vacances, celui du soleil, de la liberté de « l'amour et de l'eau fraîche ». Ce sud devenait maintenant le territoire des gens riches, de ceux qui se défendaient des errants, des mal lotis... de la maladie et de la mort.

À l'emplacement où devait se trouver le pont, je ne vis rien. Le pont avait disparu. On pouvait encore voir ce qui subsistait des dernières piles, mais le tablier s'était volatilisé. Le lieu m'intéressait, car il était vaste ; les habitations ne commençaient qu'à plusieurs centaines de mètres. Le vent était frais et je sentais presque déjà une odeur marine. Une route descendait au bord de l'eau où fonctionnait un bac. Déjà un petit nombre de véhicules et de personnes attendaient. Le câble trempait dans l'eau et n'émergeait qu'à l'approche de la rive. Le bac était un élément récupéré d'une autre embarcation tant il était bizarre, pas vraiment fonctionnel.

Une fois arrivé au bord du quai de fortune, la passerelle tomba avec fracas sur le béton et tout un groupe de personnes amassées à l'avant du bac débarqua. Je m'aperçus alors que quelques hommes regar-

daient avec insistance les nouveaux arrivants. J'étais vraiment mal à l'aise, car les gens que je voyais débarquer semblaient venir d'un ailleurs effrayant. On avait l'impression qu'ils étaient des réfugiés en provenance d'une zone de guerre. Je sentais cela à leurs regards. Les hommes qui les observaient ne s'y trompèrent pas ; ils devaient savoir d'où ils venaient et ils emboîtèrent aussitôt le pas au petit groupe. Je m'assis un peu en retrait, sur un bloc de béton, et ne bougeai plus. Il était aux alentours de midi et la faim se faisait sentir. J'observai à nouveau la rive opposée. Elle me fit l'effet d'être en pays étranger, la rivière en traçant la frontière. Une heure après l'arrivée du bac, les hommes qui avaient surveillé le débarquement revinrent pour s'installer à une baraque qui vendait des sandwiches et des boissons. Ils m'aperçurent - ils m'avaient déjà repéré - mais manifestement je ne les intéressais pas. Déjà « du temps d'avant » on ne savait pas tout ce qui se tramait dans les lieux de pouvoir, les préfectures, les commissariats, mais aujourd'hui, tout était devenu opaque, sans contrôles, sans explications.

J'en étais encore à penser à l'arbitraire, lorsque je m'aperçus que quelqu'un s'approchait de moi. Je perçus un danger, avant même qu'il m'aborde. En cas d'agression, j'étais presque sûr que personne ne viendrait à mon secours. Je me mis dans la position des gens qui observaient la scène. Que pouvaient-ils penser : « Ils se connaissent... c'est un règlement de compte... ne nous mêlons pas de ça. » C'était quelqu'un de beaucoup plus jeune que moi.

— Vous n'êtes pas d'ici ?

— Non, je ne suis pas d'ici !

— Vous venez d'où ?

— Je viens de plus haut, dans le nord près des montagnes.

— J'aimerais bien aller là-haut. Vous voyagez avec un laissez-passer ?

— Je suis un contaminé des événements.

— Alors, vous devez en avoir un ?

— Oui, j'en ai un !

— Je pourrais le voir ? Je n'ai jamais vu de laissez-passer !

Je me sentis de plus en plus alarmé. Je regardai autour de moi et compris que, vraiment, je ne pourrais compter sur personne.

— Je l'ai laissé à l'hôtel !

— Mais vous alliez prendre le bac, vous devez l'avoir sur vous ! C'est obligé !

Je ne répondis pas, tout mon être se recentra sur mon corps. Je prenais conscience de ma respiration.

— C'est quoi la marque de votre jean ?

— Je ne sais pas !

— Vous êtes vieux et vous portez encore des jeans ? Moi, je n'en ai même pas !

Je ne répondis pas ; je ne savais plus quoi faire.

— Pourquoi vous ne me répondez pas ? Vous avez peur ?

Oui, j'avais peur, car tout autour de moi était hostile. La situation empirait, et je n'avais pas d'issue. Il reprit :

— Comme tous les vieux, vous vous défendez avec les yeux !

Je n'avais en effet pas d'autres moyens de défenses. Mon interlocuteur avait l'air dégoûté. Il

s'ennuyait fermement. Je regardais l'eau s'écouler. À cet endroit la rivière s'élargissait et laissait entrevoir des îles. L'eau miroitait et j'avais une intense conscience du moment présent. Plus le temps passait, plus je sentais que mon agresseur était désarmé. Un mouvement se fit près du bac : un départ était imminent. Je me tournai vers mon interlocuteur et lui dis :

— Alors, on y va ?

Il me regarda, interloqué, et me répondit dans un murmure :

— Non, moi je reste !

C'est ainsi que j'embarquai sur le bac avec une cinquantaine de personnes.

Je ne pouvais m'imaginer que le courant fût si fort. Dès le départ, le bac se mit en travers. On entendait des bruits sourds et métalliques ; tout semblait frotter, cogner et se tordre. En même temps, debout près du bastingage, je pouvais sentir le vent violent venir de face. Le courant de l'eau et celui de l'air étaient opposés. À l'instar d'un pont, le bac était aussi la transition d'un monde à un autre. L'impression de frontière que je ressentais depuis deux jours devenait maintenant perceptible. Tous les voyageurs étaient silencieux, comme si l'attention pouvait venir en aide aux machines pour se maintenir au câble. Je regardai en arrière pour voir si mon « agresseur » était toujours là, mais je ne le vis pas. Les miliciens étaient toujours attablés près de la buvette. À mes côtés se tenait une jeune femme emmitouflée dans un manteau. Elle avait de longs cheveux qui flottaient au vent et que retenait un béret. Elle me parut si énergique qu'elle me fit l'effet de la pérennité de l'humanité sur terre. Tant

qu'elle serait là... et toutes ses sœurs, tout pourrait continuer : le linge blanc, les bonnes odeurs, la nourriture et les enfants... quand bien même les hommes n'auraient plus le moral ou se poseraient des problèmes existentiels. Elles étaient la vie, sans questions inutiles ; les paumés n'avaient plus de place à leur côté. Cette énergie faisait du bien, mais elle isolait aussi. Elle faisait qu'on respirait un grand coup, mais qu'aussitôt après on expirait dans un soupir « à quoi bon ». À bord de ce bac qui n'en pouvait plus, je pensai à l'injonction : « Les femmes et les enfants d'abord. » Voilà bien où j'en étais : les hommes s'ils s'en sortent... ou pas, eh bien tant pis, ils pourront toujours jouer leur rôle en se sacrifiant. Ces enfants sauvés deviendront aussi des hommes et ainsi de suite...

Le bac approchait maintenant de l'autre rive. Ne plus se plaindre ; quand on se sacrifie, il faut aller jusqu'au bout... Un grand choc et le bac s'immobilisa. J'étais seul, tout le monde s'était pressé à l'autre bout pour débarquer. Je me sentais inutile, malheureux, mais je ne me plaignais pas, et pour cause, il n'y avait personne pour m'écouter.

11

Après avoir débarqué du bac, j'ai commencé à longer la rivière. Contrairement aux mois passés, ce nouveau départ ne m'enthousiasmait pas. Jusqu'à présent, j'avais fui avec le sentiment d'un ailleurs meilleur ; maintenant je n'y croyais plus. Je ne ressentais que le bénéfice de la marche, mais quelque part en moi, je savais que je n'en avais plus pour longtemps. Je perdais régulièrement des forces, et bientôt, même cette marche ne me serait plus possible. Je regrettais de ne pas avoir profité de ma longue halte pour consulter dans un centre de soin. Je ne m'étais pas préoccupé de ça, par lassitude, mais aussi par peur.

J'enchaînai les kilomètres les uns derrière les autres, pour parvenir en fin de journée aux abords d'une petite ville. L'inconvénient d'être au bord de l'eau, c'est que les nuits sont humides. Je cherchai donc à m'en éloigner pour trouver un coin où dormir. À la nuit tombée, je vis un pont qui me permit de traverser la rivière et d'atteindre une ville. On était vraiment dans les faubourgs, et les lumières dans les rues étaient glauques. Il y avait là, toute proche, une guinguette fermée à cette heure. Elle avait l'avantage d'of-

frir un auvent pour s'abriter du vent et des intempéries. Je passai, en cet endroit, l'une de mes premières nuits de la mauvaise saison. Le froid était venu soudainement et il deviendrait de plus en plus difficile de dormir dehors.

Le lendemain, j'étais complètement fourbu. Mon matelas, vraiment trop mince, ne protégeait plus mes os qui saillaient de partout. Je me remis en route dans le brouillard et m'engageai sur le pont pour reprendre mon chemin sur l'autre rive. Il était tôt, et je vis peu de monde, d'autant plus qu'il me sembla qu'on était un dimanche. Je croisai quelques personnes qui, peut-être, devaient se rendre au travail ou à un office religieux. Il devait être à peine neuf heures. Parvenu presque à l'extrémité du pont, je vis même un homme marcher à pas vifs en scrutant la rivière ; peut-être cherchait-il un emplacement pour pêcher ? Je fus frappé par sa mâchoire puissante qui marquait une énergie et une volonté redoutable. Parvenu sur la berge, je décidai de quitter le chemin pour descendre encore plus bas, au bord de l'eau, où se trouvait un sentier. Le nouveau pont qui pointait à l'horizon, à peine plus loin du premier, m'intrigua. Je passai sous la voûte où tous les sons résonnaient. Un couple de canards se laissait dériver au fil du courant. Je m'arrêtai lorsque j'entendis vaguement une voix... ou plusieurs ? Comme une conversation très animée. Je trouvai bizarre, qu'à cette heure, des gens puissent chahuter. J'entendis une voix s'amplifier sous la voûte que je venais de passer et je fus saisi d'horreur : là, au beau milieu du courant, je vis un homme dériver. Maintenant, il criait, hurlait et se débattait. Je mis

quelques secondes à réaliser ce que je voyais. Il me sembla être plus proche d'un banc de sable sur sa droite, alors je criai en faisant de grands signes : « Tire à droite... là- bas... », et paniqué j'appelai au secours. Il perçut ma présence, me regarda et cessa aussitôt de crier. Je mis les pieds dans l'eau glacée, me rendant rapidement compte que je ne tiendrais guère longtemps si je m'immergeais. Pendant ce temps, l'homme me dépassa en s'agitant moins. Je le suivis à pied, tout en cherchant du regard une aide éventuelle. Il cessa définitivement de se débattre, et continua sa dérive dans le courant de la rivière. Je ne vis plus que son crâne chauve ; il finit par s'échouer sur un banc de sable en aval d'un troisième pont. Je repérai son dos revêtu d'une canadienne et remontai la berge. À proximité se trouvait une sorte de campement où une femme faisait bouillir de l'eau sur un réchaud. Je lui annonçai qu'un homme venait de se noyer. Peut-être avais-je parlé trop doucement, car elle ne m'entendit pas. Plus loin, je vis des personnes encore endormies dans des sacs de couchage.

— S'il vous plaît, j'ai besoin d'aide !

La femme se redressa et enfin me vit.

— Pardon ?

— Un homme vient de se noyer.

— Mon Dieu ! et se tournant vers les corps allongés : Franck, Franck !

Les sacs de couchage s'ouvrirent et des têtes hirsutes en émergèrent.

— Franck, merde, on a un gus à l'eau !

Le Frank en question se leva. Il était énorme mais il avait conservé une certaine agilité.

— Où ça ?

— C'est le monsieur qui l'a vu !

— Là-bas au pied de la pile, dis-je, je ne suis pas sûr, mais il me semble que c'est lui qu'on voit !

— Quelle couleur, ses vêtements ?

— Sombre ! Kaki !

Frank commença à descendre vers la rivière mais la femme l'interpella :

— Pas de ce côté Frank, t'as tout le courant à traverser. Passe le pont, prends-le par l'autre côté.

Frank remonta la berge et traversa le pont. Je jugeai à plus de dix minutes le temps depuis la perte de conscience de mon noyé. Franck descendit, l'eau lui arriva à mi-jambe. Il parvint à l'homme qu'il redressa pour le charger sur son épaule. J'étais resté sur la berge opposée et m'adressai à la femme :

— Ça fait trop longtemps, il ne va pas s'en sortir !

— Ne t'inquiète pas, il est entre de bonnes mains !

Sur ce, elle retourna à la préparation de son café. J'étais fasciné, observant Frank qui portait le noyé, tête en bas, à la façon d'un sac de pommes de terre... tout en le maintenant délicatement, presque avec affection. Le noyé était adulte, cependant Frank donnait l'impression de ne pas fournir plus d'efforts que s'il s'était agi d'un enfant. Un de ses compagnons était maintenant arrivé et l'aidait à remonter la berge. Les secours attendaient, prévenus on ne sait comment. Les hommes en blouses blanches attendaient sur le talus parce que l'accès était trop difficile. C'est ainsi que Franck et son compagnon amenèrent le noyé à

bord du véhicule. J'étais remué, tout avait été si vite que je n'avais pas complètement réalisé ce qui s'était passé. Désespéré, je reprenais mon chemin, quand, au passage, la femme m'interpella :

— Oh ! Mon gars ! Tu ne vas pas partir comme ça ! Viens prendre un café. Il est bientôt prêt !

J'hésitai, ayant un peu peur de la compagnie des sans domicile fixe. Je l'étais aussi, bien sûr, mais les victimes des événements n'avaient pas le même statut. Les SDF n'étaient pas indemnisés de la même façon que nous, on ne se mélangeait pas. La femme me servit un café brûlant.

— Ce n'est pas de chance pour ce type, on manque de monde, on peut pas être partout.

— Les gens se jettent souvent à l'eau ici.

— Tous les jours ! Des fois même deux par jour ! Nous sommes là pour ça. Moi j'étais infirmière, Albert médecin et Frank plongeur. On en avait marre de voir tous ces gens sauter, alors on a décidé de faire une permanence auprès des ponts. Mais voilà, malheureusement il y a trois ponts et nous ne sommes pas assez nombreux.

Franck et Albert étaient revenus et buvaient maintenant un café. Frank ne s'était même pas changé, il avait simplement roulé son jean jusqu'aux genoux. Je lui fis remarquer :

— J'ai l'impression que vous manquez de matériel !

Albert prit la parole pour me répondre :

— Non ce n'est pas le problème. Il faut agir avant qu'ils sautent. Parce qu'on ne s'en rend pas compte, il y a peu de profondeur. En beaucoup d'en-

droits, des rochers affleurent la surface de l'eau, si bien que lorsqu'ils sautent, ils se brisent les os, et c'est après seulement qu'ils se noient. On ne peut donc rien faire, surtout quand la température est aussi basse. Ils tiennent quelques minutes et quand le courant est violent ils disparaissent très vite.

Je les écoutais pensivement. « Il y a trois ponts et nous ne sommes pas assez nombreux. » C'était bien un appel du pied, pourtant je n'étais ni médecin, ni infirmier.

— J'aimerais bien vous aider un peu, mais hélas, je ne suis pas formé à ce que vous faites.

Marion répondit :

— Qu'est-ce que tu racontes, on n'a pas besoin de formation pour faire ce qu'on fait ! Au contraire ! Avec nos métiers nous pourrions être à l'hôpital ou dans des organismes humanitaires.

— Parce que vous ne faites pas de l'humanitaire ici ?

— Absolument pas !

— Vous faites quoi alors ?

— L'humanitaire, c'est comme la médecine d'urgence, ils sont tous dans une logique de guerre. Ce n'est pas parce qu'humanitaire vient du mot humain qu'on est dans l'humanité, c'est parfois même le contraire ! Un exemple : tu appelles les urgences pour ta grand-mère qui fait un accident cardiaque, eh bien n'oublie pas de lui retirer dix ou vingt ans si tu tiens à elle, car au moment de la décision d'intervenir, ils feront peut-être passer quelqu'un de plus jeune, s'il n'y a qu'une équipe de disponible !

— Donc, vous vous occupez de tout le monde ; des jeunes comme des vieux !

— Oui, de tout le monde ! Qui se jette à l'eau ? Des désespérés ? Alors oui, quelque part nous sommes aussi désespérés, c'est donc bien à nous d'y aller !

Cette dernière phrase me plaisait bien et me fit paraître la petite bande sympathique. Je restai là un bon moment avant de me remettre en route en fin de matinée. Marion et les autres étaient partis garder les ponts.

Je me sentais bizarre et mal à l'aise. Je me repassai les événements de la noyade, et je revis l'homme pressé sur le pont, celui qui cherchait « un emplacement pour pêcher ». Mon inconscient l'avait bien enregistré comme quelqu'un d'étrange. Tant de volonté dans l'expression, une si grande détermination... Finalement la bande du pont avait peut-être raison : il devait être possible de reconnaître un candidat au suicide avant qu'il ne passe à l'acte. Ce qui me troublait, c'était ma propre attitude. J'avais mis les pieds dans l'eau, sans être allé plus loin. Je m'étais bien rendu compte que je mettais ma vie en péril en continuant. Alors, malgré tout ce que je pouvais dire et ressentir, je tenais donc à la vie tant que ça ? Quelle belle occasion de ratée : si j'avais poursuivi et que j'eusse perdu la vie à mon tour... j'aurais trouvé la solution à tous mes problèmes : la fin de la souffrance et le départ de la scène avec tous les honneurs : « Il a perdu la vie en voulant sauver celle d'un autre. » Quelle belle fin de partie c'eût été !

Plus j'avancais, plus je méditais sur ce qui m'était arrivé aux trois ponts... et plus je ralentissais ma marche. Je me sentais attiré par ce que faisaient ces gens, et la garde des ponts me fascinait quelque part. Vers midi, j'arrivai aux abords d'une ville et m'y arrêtai. J'avais envie d'être clair avec moi-même, et je voulais me faire examiner pour être définitivement fixé sur l'évolution de ma maladie. Je repérai un centre d'examen spécialisé pour m'y rendre le lendemain même. Je n'étais pas très en forme, car j'avais passé la nuit dans un refuge agité, et l'anxiété de l'examen m'avait tenu éveillé. Le centre se situait dans la partie ancienne d'un hôpital qui avait été reconstruit ailleurs. Par son apparence précaire, on pouvait sentir la négligence avec laquelle on traitait les contaminés dans le sud. On abordait des régions qui n'avaient pas été directement touchées par les événements et qui se sentaient envahies par les gens du Nord. Je fus accueilli parmi les premiers, et sitôt l'enregistrement fait, il fallut s'armer de patience. Analyses, puis pause. Radiographies puis nouvelle pause. Tout au long de la matinée, je portai un dossier de plus en plus lourd. Il y avait des haltes qui s'éternisaient dans des couloirs lugubres et des recoins mal éclairés. Les sons étaient répercutés par les murs et les sols carrelés. Le moindre mouvement de porte était entendu au plus lointain. Le personnel semblait absent et ne répondait à aucune question : « Vous verrez ça avec le docteur ! » Allongé sur une table, une perfusion dans un bras, on attendait qu'une machine vous examine de la tête aux pieds. Par moments elle s'arrêtait, revenait en arrière. « Ça y est ! Ils ont trouvé

quelque chose ! ». Peut-être, peut-être pas, l'appareil reprenait sa course pour s'arrêter encore un peu plus loin.

Le jeu de piste arrivait enfin à un hall où tous les patients venaient buter : l'attente pour être reçu par le médecin « qui n'est pas encore arrivé ». Il y avait au beau milieu de la pièce un grand bureau de bois derrière lequel trônait une secrétaire revêche. Vers dix heures, une vingtaine de personnes avaient fini le parcours et attendaient. Une fois enregistré, je partis à la recherche des toilettes et me perdis dans les couloirs.

À force de demander mon chemin, je m'étais complètement égaré, et curieusement je finis par tomber sur une série de pièces en enfilade qui n'avaient pas vocation à recevoir du public. Les salles étaient remplies d'archives, de dossiers et de matériels médicaux hors d'usage. Je finis par trouver des toilettes réservées aux handicapés, mais qui étaient bouchées. L'état de saleté de l'endroit n'allait pas du tout avec les mesures d'hygiène. Au retour, je me perdis encore et passai par un véritable labyrinthe de pièces successives. Je me rendis bien compte que je n'avais pas à être dans un tel lieu, aussi quand j'entendis des conversations, je me dissimulai rapidement dans un recoin. Je ne comprenais pas tout ce qui se disait, tout de même suffisamment pour saisir qu'il était question de statistiques, d'enquêtes en relation avec les contaminations durant les événements. J'écoutai s'égrener des chiffres en centaine de milliers de victimes à cinq ans, dix ans, vingt et quarante ans. Les chiffres me paraissaient énormes. Ils semblaient aussi imposants aux personnes qui les commentaient et en étaient

elles-mêmes effrayées. Lentement, je repris mon chemin pour arriver dans le grand hall où retentissaient des cris et des disputes. Les médecins n'étaient toujours pas là et des malades commençaient à s'énerver. La secrétaire ne s'était pas démontée et demandait à toutes les personnes mécontentes de partir. Assis dans un coin, j'observai un peu la salle et découvris qu'il y avait là des patients pratiquement à tous les stades de la maladie. Des personnes avaient l'air en bonne santé et d'autres complètement ravagées, prostrées, peinant à se mouvoir. Une femme d'une trentaine d'années entra et s'assit avec un air dégoûté. Elle portait ses dossiers dans un grand sac en plastique qui l'encombrait au point que l'on s'attendait à la voir le déposer dans la première poubelle venue. À mes côtés, il y avait un vieux couple qui ne disait rien ; on les devinait à la fois unis et terrorisés. Je compris que c'était la femme qui allait mal, mais que lui la suivrait dans un accompagnement qui ne lui laisserait aucune chance de survie. Un brouhaha s'éleva et un médecin fit enfin son entrée.

L'attente continua, et c'est finalement vers midi que l'on m'appela. Le médecin était en blouse blanche ; on eût dit un manœuvre, prêt à soulever et à manipuler des charges. Il m'accueillit sans même me regarder et nous nous dirigeâmes vers son bureau. À l'entrée, il s'arrêta brusquement et bougonna un juron. En face de sa table de travail, une femme âgée était prostrée, tenant dans sa main un minuscule mouchoir. « Un instant ! » me dit-il, et il retourna dans son bureau en refermant la porte. Manifestement, la pauvre femme n'avait pas eu la force de sortir du

bureau et le médecin, emporté par son dynamisme, ne s'en était même pas aperçu. On lui avait certainement annoncé une mauvaise nouvelle, à moins qu'elle n'ait brusquement réalisé où elle en était arrivée. J'attendis donc encore une dizaine de minutes avant que le médecin ne réapparaisse. Cette fois-ci, je pus entrer, et sans autre forme de procès il étudia l'ensemble de mes examens.

— Eh bien, ça suit son cours. Ça évolue normalement. On vous a bien expliqué la progression de votre maladie ?

— Oui, en gros.

— Vous étiez où quand c'est arrivé ?

— En zone deux.

— En zone deux... dites-moi monsieur Bellemont... vous viviez seul ?

— Non, j'étais marié.

— Des enfants ?

— Deux.

— Je vois. Vous savez que vous pouvez bénéficier d'une assistance psychologique !

— Oui, je sais.

— Vous étiez à quel stade à votre dernier examen ?

— Trois.

— Bon. Là, d'après nos critères, vous êtes plutôt en fin de stade trois, bientôt en quatre. Vous savez qu'en stade cinq vous ne pourrez plus beaucoup vous déplacer ? Il va falloir songer à vous fixer quelque part !

— Je sais.

— Je n'ai pas à vous le dire, mais je vous déconseille de descendre plus au sud. Vos conditions d'existence seront plus difficiles. Les gens sont de moins en moins tolérants là-bas !

— Oui, on me l'a déjà dit.

— Bon, je vais vous signer vos papiers. Vous allez pouvoir continuer à recevoir une assistance à 100 %.

— Merci à vous.

— Ah, une dernière chose ! Il m'en reste quelques doses, tenez !

Il me tendit un sachet contenant quelques cachets multicolores. Devant mon air dubitatif, il ajouta :

— Oui, selon l'endroit où vous serez... on ne sait jamais... vous pourriez en manquer. Il s'agit de médicaments contre la douleur. Sachez-le quand même : si vous en absorbez trop à la fois, cela risque d'être mortel. Pour le reste, bon courage monsieur Bellemont !

Déjà il était debout et, en me reconduisant à la porte, il consultait le dossier du patient suivant.

Sitôt sorti, j'allai m'asseoir sur un banc dans le parc. J'avais beau le savoir, ça faisait toujours un choc. « En fin de stade trois, bientôt quatre... à cinq, vous ne pourrez plus beaucoup vous déplacer... il va falloir songer à vous fixer quelque part Monsieur Bellemont ! » Je ne savais pas pourquoi j'avais donné ce nom. Je ne donnais plus le mien depuis longtemps, il n'existait plus, comme moi je n'existais plus. « Bellemont » c'était le nom d'un camarade de classe qui était plus brillant que moi, et que je jalousais secrètement. J'étais mieux classé que lui parce que je travaillais plus, mais lui était plus intelligent, avait du

style, de l'élégance, et pour cela je l'admirais et le haïssais à la fois. Sacré Bellemont ! En attendant, je risquais bien de finir dans un lieu semblable à celui-ci : un mouroir entre hôpital et hospice à la dérive. Tous les pavillons que je voyais autour de moi étaient occupés par les « stades cinq et six », six étant le terminus. Certains pavillons paraissaient à l'abandon : vitres sales, stores à moitié arrachés. Pourtant, on y sentait une vie ; derrière les carreaux des fenêtres se dressaient des plantes vertes. Des fils avaient été tendus de fenêtre à fenêtre pour étendre du linge, signe que l'aspect hôtellerie avait été réduit au minimum. Quant aux « malades », certains étaient de véritables zombies ! Le regard vide ou égaré, on sentait que les drogues avaient commencé à provoquer des ravages. À bien observer, ce lieu ressemblait davantage à un hôpital psychiatrique délaissé qu'à un véritable lieu de soins. Un malade vint s'asseoir à côté de moi et me demanda une cigarette. Ce fut bête, mais je regrettai à ce moment-là de ne plus être fumeur pour pouvoir lui en offrir une. J'avais vraiment envie de l'aider, sans savoir quoi lui dire. Malgré tout, je lui demandai si ce n'était pas trop dur de vivre ici.

— Non, on s'y fait, nous ne sommes pas entièrement lucides, et surtout on n'a plus le choix.

— Le cadre n'est pas trop déplaisant.

Il sourit, puis il reprit doucement – sa parole était ralentie et il lui fallait beaucoup d'effort pour prononcer les mots.

— Il y a des gens extraordinaires ici, savez-vous ? Vraiment extraordinaire. Au fond, on peut examiner tout ce que l'on n'a pas eu le temps de vivre.

Mais la contrepartie c'est le regret, celui de tout ce à côté de quoi nous sommes passés : des gens... de notre famille... des enfants. C'est ça le plus dur : les regrets, le remords, on ne peut rien rattraper. Et vous, vous êtes pris aussi ?

— Oui, bientôt en stade quatre, on vient de me le dire !

— Ça va vite, vous serez un jour peut-être ici. En attendant ne ratez plus rien. Vous n'avez plus le temps de faire grand-chose... pourtant je sens que vous avez encore celui d'entreprendre des petites choses, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois !

Il ne dit plus rien. Je l'entendis fredonner en sourdine, et par moments sa chanson ressemblait à un faible gémissement soumis à une souffrance. Je ne savais pas comment m'en aller. Finalement il se leva.

— Il faut que j'y aille. Bonne chance mon gars !

D'habitude je n'aimais pas qu'on m'appelle « mon gars », surtout venant d'une personne plus jeune que moi, par contre là, j'avais l'impression qu'il était plus grand que moi, et je reçus ce « mon gars » comme un précieux cadeau.

« Salut à toi ! » Et je ne pus refréner ce geste de joindre les mains. Un geste bref, furtif, qui pour moi n'avait pas une signification religieuse. Je savais qu'il pouvait être interprété comme une démonstration ridicule, mais je n'en avais pas d'autre pour signifier la reconnaissance et le respect. Je me levai à mon tour et quittai le parc.

Je rebroussai chemin, sans attendre, pour retourner à la ville des trois ponts. En route, je méditai sur

l'opportunité de ma visite au centre d'examen. Avais-je eu vraiment raison d'y aller ? Je connaissais à l'avance le verdict et, quelque part, j'aurais été déçu s'il en avait été autrement. La nuit était tombée quand j'arrivai au troisième pont. Je fus accueilli par Frank qui me reconnut tout de suite.

— Ah ! Tu tombes bien toi ! Pleine lune et vent du sud, tout le monde doit être sur le pont ! Toi, tu viens avec moi au premier pont, moi il faut d'abord que j'allume les feux, je te rejoindrai dans un moment.

— Attends ! Je ne sais pas ce qu'il faut faire, je n'ai jamais fait ça avant !

— Pas le temps d'expliquer. Vas-y, on verra plus tard !

Marion venait d'arriver et comprit aussitôt la situation.

— Tiens, prends ce sac avec toi, il est possible qu'avant de se suicider, ils veuillent établir un dernier contact : pièces de monnaie, cigarettes, plan de la ville, montre, friandises, il faut tout avoir sous la main à ce moment-là. Il y a même une bouée et une corde, ça ne sert à rien... on discutera de cela plus tard. Et puis prends Max avec toi, il sent les désespérés, il a l'habitude.

— Bon, mais il est où Max ? Je ne le connais pas !

— Max ? Mais c'est le chien ! Max ! Viens ici ! Tu vas aider Pierre, pas de bêtises, ce soir il faut être sérieux, on en a perdu déjà deux !

Le chien pencha la tête à droite, puis à gauche ; on avait vraiment l'impression qu'il cherchait à com-

prendre. C'était un berger allemand, il me parut sympathique.

— Pourquoi faut-il ? Marion ne me laissa pas le temps de finir !

— Plus de « pourquoi », ni de « comment », vas-y, on t'expliquera après !

Je remontai la berge avec Max puis me dirigeai vers le premier pont. Le vent soufflait en rafales, et je vis au-dessus de l'horizon le disque complet de la lune. Je m'engageai sur le pont pour le traverser d'une traite. Arrivé au bout, je ne sus plus quoi faire. Devais-je revenir ? Marcher plus lentement ? Tout ça me paraissait peu naturel et je constatai que les deux personnes que j'avais croisées me regardaient bizarrement. En tout état de cause, c'était moi qui étais étrange. Je traversai la chaussée, et commençai à revenir par le trottoir opposé. Je marchais lentement, mais manifestement ce n'était pas une allure normale, ni pour l'heure ni pour le lieu. La nuit était tombée, le vent soufflait, la plupart des personnes allaient d'un pas rapide, en ne regardant ni à droite ni à gauche. Pour le comble, le chien parut inquiet et commença à me surveiller. Je lui parlai pour le rassurer, et aussi me rasséréner moi-même. Je m'arrêtai quelques instants pour regarder les berges. Je vis Frank qui peinait pour allumer les feux. Il y en avait déjà deux entre le deuxième et le troisième pont. Les flammes se tordaient en tous sens et l'on sentait que ce n'était pas uniquement du bois que l'on brûlait tant l'odeur était âcre. Frank était maintenant entre « mon pont » et le deuxième. Je ne savais pas à quoi ces feux pouvaient bien servir et j'allais partir quand une femme âgée,

que je n'avais pas vu venir, surgit à mon côté et me demanda :

— Ça va Monsieur ? Tout va bien ?

— Oui, oui, ça va !

Je suis complètement décontenancé : j'étais censé prévenir les tentatives de suicide et c'est moi que l'on soupçonne de vouloir se jeter dans la rivière ! Je repris :

— Je me demandais pourquoi on allume des feux en bas ?

— Ils font ça pour que les gens aux idées noires voient de la lumière, des humains, et qu'ils ne pensent plus à se jeter à l'eau !

— Il y a en a beaucoup qui se jettent à l'eau ici ?

— Beaucoup monsieur, c'est pourquoi les gens d'en bas sont là. Ils font beaucoup de bien !

12

Au fond, être gardien de pont n'était pas si inutile que ça, puisque même les passants avaient connaissance de cette action et l'appréciaient. Je repris donc ma progression sur le pont. Arrivé à son extrémité, je changeai de trottoir. Au second passage, du côté où j'avais rencontré la petite vieille, je vis un homme à l'aspect suspect. « Déjà deux suicides aujourd'hui », m'avaient dit mes compagnons, il ne fallait pas qu'il y en ait un troisième. Je ne savais pas comment l'aborder, aussi je m'approchai et lui demandai une cigarette. Il me répondit :

— Je n'ai pas de cigarette, je ne fume pas !

— Pas grave... tout va bien ?

— Oui, pourquoi !

— Je vous vois là, à regarder l'eau, je me disais que peut-être vous aviez des idées sombres.

— Qu'est-ce que vous racontez là ? Qu'est-ce que c'est ces conneries ? Et d'abord, vous ne pouvez pas mettre en laisse votre chien, je ne les aime pas.

— Oui, je vais l'attacher.

Je me baissai pour ouvrir le sac à dos qu'on m'avait donné, et j'en sortis la corde qui s'y trouvait.

Malheureusement, au fond du sac apparut le paquet de cigarettes.

— Vous me demandez des cigarettes et vous en avez un plein paquet ! Vous vous payez ma tête ou quoi ?

— Non, ce n'est pas ça, nous sommes plusieurs à tenter de prévenir le suicide des gens. Si je vous ai demandé des cigarettes, c'était simplement pour engager la conversation.

— Non, mais je rêve ! En quoi ça vous regarde si j'ai envie de me jeter à l'eau ? Ce n'est pas votre problème que je sache ! Vous êtes de l'Armée du Salut ?

— Non, je ne suis pas de l'Armée du Salut. Seulement, je ne veux pas que vous sautiez tant que je serai là.

— Pourquoi ?

— Parce ce que moi, j'ai toutes les raisons au monde d'en finir ! Je suis condamné, et si vous vous jetez à l'eau je n'aurai pas d'autre choix que de vous suivre.

— Comment avez-vous deviné que je suis venu pour ça ?

— Je ne le savais pas.

— Et qu'est-ce que vous allez me dire pour me convaincre de ne pas me supprimer ?

— Je n'ai rien à vous dire de particulier, c'est ma première garde. Il n'était pas déjà prévu que je sois ici, on n'a pas eu le temps de me dire grand-chose.

— Je ne te demande pas ce que tu dois me dire, mais ce que toi, tu veux me dire !

J'avais envie de pleurer, de dire que j'étais foutu, que s'il le voulait, nous pouvions sauter ensemble. En

bas, je voyais Frank qui avait fini d'allumer les feux, il allait sûrement me rejoindre... il suffisait de gagner un peu de temps.

— Ce que je veux te dire, c'est que moi aussi j'ai envie d'en finir, et qu'être là, à t'en empêcher, ça me protège.

— Tu n'as rien d'autre ?

— Non, rien ! C'est mince, je sais !

— Même pas une bondieuserie ? Une histoire d'âme... d'espoir de vie meilleure ?

— Je n'y crois pas à tout ça, je t'assure. Je suis un paumé comme toi !

Frank était maintenant sur le tablier du pont, encore une centaine de mètres et il serait là ! L'homme avec qui j'étais ne pouvait pas le voir arriver, il lui tournait le dos.

— J'ai l'impression que tu es sincère. Tu es aussi condamné ?

— En fin de stade trois, bientôt quatre et à cinq on ne...

— ... peut plus marcher ! finit-il.

Sur ce, nous éclatâmes de rire... un rire énorme... monstrueux... et tellement libérateur ! C'est à ce moment que Frank arriva à notre niveau.

— Salut Georges ! Ben dis donc, ça fait un bout de temps que je ne t'ai pas vu rigoler ! C'est le Pierrot qui te fait marrer ?

— Pour sûr, un drôle de zigoto que vous avez déniché là ! Un marrant dans son genre... ou plutôt dans mon genre.

— Allez boire quelque chose en bas pour vous réchauffer ! Tu viendras me retrouver dans un petit moment Pierrot !

C'est ainsi que je finis ma première garde et qu'accompagné de ma « personne sauvée » nous allâmes nous reconforter auprès de Marion. Elle n'était pas seule non plus, et je ne sais si c'était l'angoisse que j'avais ressentie, ou l'alcool que nous mîmes dans le café, jamais je n'avais autant parlé ni autant ri depuis longtemps. J'étais bien, au chaud près du feu, engoncé dans ma parka lorsque je me rappelai Frank. Je pris congé des autres, et à regret je remontai à sa rencontre.

— Comment l'as-tu trouvé Georges ?

— Pas trop mal. Apparemment il est connu ici ?

— Bien sûr ! Il est même très connu ! Je l'ai récupéré à sa première tentative, et j'ai bien l'impression qu'il allait récidiver quand tu l'as abordé.

— J'ai du mal à y croire. Pour mon coup d'essai, j'aurais déjà récupéré un désespéré ?

— Je le crois bien, mon vieux ! Tu comprends mieux pourquoi il n'y a pas de « formation » ? Qu'aurais-tu fait si on t'avait donné des consignes ?

— Eh bien, je pense que j'aurais essayé de les appliquer.

— Exactement ! Tu aurais essayé de les appliquer ! Tu aurais essayé de placer ta salade ! Et tu crois que le Georges aurait gobé ça ?

— Je n'en ai pas l'impression.

— Moi, je suis sûr qu'il t'aurait envoyé balader. Je ne sais pas ce que tu lui as dit, et je ne veux pas le savoir, sache cependant que tu as donné dans le mille.

Quand je suis arrivé et que vous rigoliez comme des baleines, j'ai tout de suite compris que c'était gagné. Pas seulement pour lui, mais pour toi aussi ! Regarde-le, ce zèbre, là-bas, il parle avec la Marion, ça fait plaisir à voir. Bon, ce n'est pas tout, il faut quand même que je te donne quelques tuyaux. Sur un pont, il y a deux trottoirs : l'un en aval et l'autre en amont. Tu sais la différence ? L'amont côté montagne et l'aval côté vallée, l'eau coule de l'amont vers l'aval forcément. Bien, écoute-moi : les gens quand ils veulent sauter c'est généralement depuis le trottoir aval ! Je dis bien : généralement !

— Pareil que les gamins perdus sur une plage, ils partent le dos au soleil !

— Exactement ! Si tu sautes côté amont, tu vois le courant passer sous le pont et les gens veulent voir où ils vont, donc ils vont de préférence du côté aval, ils se voient partir... Attention ! Il y a aussi la lumière ! Si tu as un lever ou un coucher de soleil, ils vont sauter du côté du soleil, c'est plus rassurant que de sauter du côté de la nuit.

— Je comprends...

— Bon, ça ne veut pas dire qu'il faut toujours rester sur le trottoir aval, tu peux être d'un côté et rester vigilant sur ce qui se passe en face.

— D'accord !

— Il y a d'autres choses à savoir... mais ce que tu as vécu ce soir me fait dire que tu as ça dans le sang.

— Je ne sais pas vraiment.

— Moi, je sais ! Une dernière chose quand même. La corde, la bouée de sauvetage, ne t'en sers que par acquit de conscience. S'ils sautent de ce pont,

je te l'ai dit, ils vont se briser en bas. Ils n'auront pas la force d'aller vers la bouée, qui de toute façon va filer dans le courant. En règle générale, une fois qu'ils ont quitté le sol c'est terminé pour nous. On donne l'alerte, on guide les secours et on ne fait rien d'autre, sinon de les accompagner quand il est possible de leur parler. Tu connais l'état des gens qui sautent ici ? Ils sont semblables à toi et moi ! Qu'est-ce que l'on va rajouter de la souffrance en plus à des gens condamnés qui vont être paralysés, voire tétraplégiques !

— Je comprends parfaitement !

— Au fond, si on veut donner un sens à ce qu'on fait, c'est premièrement parce qu'on ne veut pas que ces gens partent comme des chiens, et deuxièmement, qu'on n'aimerait pas partir nous-mêmes de cette façon. Je sais, ce sont des arguments légers, pourtant honnêtement, ce n'est pas plus que ça. Faut voir ! Des échecs tu vas en avoir, des gus qui vont te filer entre les mains et plonger sous tes yeux ! Seulement, dis-toi une chose : ils auront décollé dans le désespoir, l'horreur, les cris, cependant ils auront tout de même entendu un humain qui se sera soucié d'eux. Peut-être, si t'es là, c'est que quelque part tu cherches à racheter quelque chose ? Le cadeau que tu leur fais est d'un bon prix... un très bon prix même. Compris ?

— Je l'entendais bien ainsi !

Au fil des jours, je m'installai dans une sorte de routine. J'assurais « un quart » comme sur un bateau, une permanence de six heures. Les relèves se faisaient à six heures, midi, dix-huit heures et minuit. J'aimais bien celles de six heures et de minuit. Une sorte de roulement avait été institué, de même pour les ponts à

garder. J'aimais bien le premier ; de préférence, c'était le mien. Je m'aperçus que le bivouac du troisième pont n'était pas le seul domicile des veilleurs. Pour la plupart, ils avaient un logement en ville, cependant ils pouvaient être amenés à séjourner au bivouac plusieurs jours en fonction des tours de garde. Je me trouvai donc un logement minuscule, à proximité du premier pont, où je pouvais récupérer des nuits blanches et me réchauffer un peu.

Invariablement, je commençais mon quart par la vérification « du matériel » : les pièces de monnaie, le paquet de cigarettes, enfin tout ce que l'on m'avait donné au départ. J'y rajoutais des biscuits et des papiers de toutes sortes, comme la liste des hébergements de secours, des restaurants bon marché et des centres de santé. Plusieurs jours passèrent sans qu'il n'y ait d'incident. Perturbé par mes débuts, j'abordai plusieurs personnes en leur demandant « si tout allait bien », me rendis compte que j'en inquiétais plus d'une qui prirent leurs jambes à leur cou. Pour passer le temps et paraître naturel je lisais le journal ou regardais l'eau s'écouler. Il faut bien reconnaître que la vigilance s'assoupissait par moments, et c'est ainsi, qu'un soir, accoudé au garde-corps, j'eus un véritable choc. Je me sentis attrapé à bras-le-corps et soulevé en l'air par quelqu'un que je n'avais pas vu venir. On cherchait à me jeter par-dessus le parapet. Complètement paniqué, je commençai à me débattre, à crier et à chercher à m'agripper à la rambarde. Finalement, mon agresseur me reposa à terre où je m'effondrai en tremblant. Quand je levai les yeux, je reconnus Frank qui, malicieusement, guettait ma réaction.

— T'es vraiment trop con, j'ai failli avoir une crise cardiaque !

— Ne te fâche pas ! C'est un baptême, pour te faire sentir l'effet quand on se jette en bas. Et puis comme ça, tu vois bien que tu y tiens à cette chienne de vie !

— T'es trop con !

Je ne lui en voulais même pas, pourtant il m'avait flanqué une de ces trouilles !

— Explique-moi un peu pourquoi il y a tellement de suicides, ici ? lui demandai-je.

— Il n'y a pas de mystère. C'est lié aux événements ! Tu sais bien qu'il y a de plus en plus de gens qui arrivent en fin de parcours. Beaucoup ont prit la route, soit pour quitter un lieu trop chargé de souffrances, soit pour trouver un cadre de vie meilleur. Malheureusement, beaucoup trop de monde a voulu descendre dans le sud qui se ferme maintenant aux errants. On se trouve ici au carrefour de tous les malheurs : avancée de la maladie et reflux des migrants du sud. Par-dessus le marché, la population non touchée et valide ne supporte plus la charge des contaminés, et nous voilà en plein cœur du désespoir sur ces trois ponts. Maintenant, il ne faut pas s'illusionner, notre présence est connue et on entend parler d'autres types de suicide, notamment par pendaison dans les bois au-dessus d'ici. Dans quelques semaines, ou peut-être dans quelques mois, notre présence deviendra inutile et nous ne pouvons pas quadriller des hectares de forêt ! Tu vois, tout a une fin, aussi c'est une dernière chance pour nous de pouvoir faire quelque chose.

— Je partage ton point de vue. Au fond, le temps est compté, pour nous et les autres.

— Ouais ! N'oublie pas de venir au bivouac après, la Marion nous a préparé une grande bouffe.

Je n'osais pas le lui dire, les propos de Frank m'avaient plongé dans une sorte d'angoisse. Quelques semaines, voire quelques mois, si notre présence n'était plus nécessaire, qu'allais-je devenir ensuite ? Serais-je encore capable de marcher ? Mais pour faire quoi ? Je ne pouvais tout de même pas anticiper mon entrée dans un quelconque mouroir !

Le repas que je fis avec les autres fut le bienvenu. La chaleur du brasero, de la nourriture et du vin m'engourdirent agréablement le cerveau et je me dis qu'il faudrait pouvoir « partir » dans un pareil moment. J'étais tellement bien que je ressentis un sentiment d'amour envers toutes les personnes qui m'entouraient. Ils me parurent beaux et rayonnants, tous étaient atteints de quelque chose : de maladie, de solitude ou d'ennui, et réunis ici, ils semblaient incarner une humanité. Pour l'avoir ressenti en d'autres temps, je savais que ce repas était un paroxysme, et que ce moment ne se reproduirait plus en ce lieu, ni avec ces mêmes gens et je m'enivrais complètement... consciencieusement.

Les semaines passèrent et mon sentiment d'inutilité grandissait. La dernière intervention « efficace » datait en effet de trois semaines, et bien souvent notre présence sur les ponts était le prétexte à des railleries. Un jour, je me surpris même à oublier de prendre mon quart et m'aperçus que je n'étais pas le seul. Nous décidâmes alors d'établir une veille active sur les

berges. De même que les feux allumés certaines nuits dissuadaient les gens de se jeter à l'eau, voir des personnes sur les berges pouvaient provoquer le même effet. Par ailleurs, établir des statistiques n'avait pas échappé à la sagacité de l'un de nos gardiens, et nous savions maintenant les périodes à risques dans une journée, une semaine, et même l'année. De tous les jours dangereux, le dimanche était bordé de rouge... en particulier le matin.

C'est ainsi que le dimanche matin suivant, je vis une jeune femme noire en dessous du pont, debout sur un muret à l'aplomb du courant. Je promenais le chien avec insistance, sans la perdre de vue, alors elle finit par partir. Pour l'aborder il eut mieux valu une autre femme, mais nous n'étions pas assez nombreux pour former des couples.

Le dimanche suivant, j'étais sur la berge quand je vis encore une femme immobile en plein milieu du pont. Elle regardait fixement l'eau. Je ne pouvais voir que sa silhouette en contre-jour. Je restai là pendant une demi-heure. Je voulus remonter mais je craignais qu'elle n'en profite pour se jeter à l'eau. Une sorte de dialogue silencieux s'établit entre nous : au bout de cinq minutes, elle ne pouvait plus ignorer ma présence. Cet éloignement physique m'était douloureux car son visage demeurait invisible. Sa détresse palpable en faisait une projection de moi-même. Pendant une demi-heure, j'étais en présence de ce double là-haut. Allait-il, (elle), sauter ? Réponse : non ! Mon double ne pouvait pas sauter tant que je le contemple-rais, que je ne le lâcherais pas des yeux.

Le désenchantement par rapport aux débuts devenait inquiétant. Nous en venions à regretter qu'il n'y ait plus de tentatives, alors qu'au contraire l'absence de suicides sur les ponts était en grande partie due à nos efforts. Je me demandais si les pompiers, les services d'urgence, avaient le même sentiment lorsqu'il ne se passait rien. Devaient-ils souhaiter un incendie, un accident pour combler l'ennui ? Cela me parut absurde... et pourtant.

Les jours suivants, je décidai de reprendre mes marionnettes et de jouer pendant mes heures de garde sur les ponts. Je m'habituais à travailler et à avoir un œil sur les passants. J'avais l'impression que les petits attroupements que nous formions avaient un effet aussi dissuasif que les feux sur les berges. Je me réhabituais ainsi à pratiquer jour après jour. J'improvisais de nouvelles histoires, ou bien je faisais danser la marionnette ce qui me faisait penser à ma quête initiale de Gypsie. Un après-midi, je me sentais particulièrement en forme devant mon petit public lorsque j'entendis de grands cris ; ils venaient du deuxième pont. Je fus stupéfait de la vision que j'eue ! Deux personnes gesticulaient : l'une avait déjà franchi le garde-corps et ne se tenait plus que par une main, un pied reposant sur le bord du tablier ; l'autre personne assurait avec difficulté son propre équilibre et appelait au secours. Je me mis immédiatement à courir vers le deuxième pont, mais en chemin, je crus avoir une hallucination car je reconnus les protagonistes : ils étaient eux-mêmes gardiens des ponts : Marion et Frank ! Complètement essoufflé, j'arrivais à leur niveau quand des passants réussirent à agripper

Marion et la faire revenir sur le trottoir. Elle était effondrée sur le sol et fondit en larmes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je.

C'est Frank qui me répondit :

— C'est moi qui ai fait le con ! J'en ai plein les bottes, Pierrot. Ça ne date pas d'aujourd'hui et j'ai voulu me jeter à l'eau ! Hé oui, moi, un gardien ! Alors, Marion, je ne sais pas ce qu'elle foutait là, m'a vu et a voulu me raconter son baratin. Je me suis mis en colère, et voyant qu'elle ne pouvait plus me convaincre, elle a franchi le garde-corps et a menacé de sauter avant moi. Pierrot, j'ai plus la force, j'ai cru pouvoir l'agripper mais elle a failli m'échapper. Du coup en la lâchant, elle a perdu une prise sur la rambarde. Ce sont ces braves gens qui l'ont récupérée ! Connerie !

Rideau, il n'y avait plus rien à dire. En notre for intérieur, nous savions que notre action était, en grande partie, faite pour nous protéger nous-mêmes. Que l'un de nous ait finalement franchi la frontière, cela ne pouvait plus nous étonner ; en tous cas, nous ne pouvions pas nous en offusquer. Nous sommes retournés au bivouac, doucement, lentement, car nous savions maintenant que nous étions arrivés au bout de notre peine... à la fois par manque de « clients » et parce que nous étions nous-mêmes arrivés au bout du rouleau. Nous avons fait bouillir de l'eau pour le thé et sommes allés chercher des couvertures pour nous réchauffer, tant nous avons perdu d'énergie. Quelqu'un ramena les marionnettes que j'avais abandonnées et nous restâmes longtemps à tenir notre tasse chaude entre les mains et à nous resservir sans dire un

mot. Je fus le premier à prendre la parole. Ils me regardèrent, l'air de dire : « Vas-y, dis les paroles qu'il faut pour boucler l'affaire. Nous, nous n'avons pas le courage... de toute façon nous sommes d'accord. »

— Je crois que je vais partir.

Ils gardèrent le silence. Pas de commentaires, il n'y avait plus rien à objecter.

— Pour ma part, poursuivis-je, je préfère l'inquiétude de l'errance plutôt que l'attente dans un mouvoir comme celui que j'ai vu avant de venir ici. Tant pis, je vais descendre dans le sud, malgré tout ce que l'on dit. Voir la Baie des Trépassés, au moins j'aurai satisfait ma curiosité... atteint un but pour m'échouer quelque part. Il faut que je parte maintenant, je n'ai plus beaucoup de temps devant moi.

Ils continuèrent à rester silencieux, ni accablés, ni tristes. Aussi je me levai. Maladroitement, ils se mirent debout, ankylosés par la longue période d'immobilité et Marion m'embrassa. Ce fut le tour de Frank, puis j'allai libérer le petit logement que j'avais pris.

Le lendemain, je fis un grand détour pour ne pas revenir vers les ponts. Je rejoignis la rive droite de la rivière au sortir de la petite ville.

Plus tard, je revis la cité où j'avais pris une consultation dans un centre de santé. Six mois s'étaient écoulés et cela me parut une éternité. J'évitai de retourner dans le quartier de l'hôpital, mais je ne pouvais pas ignorer sa proximité tant la ville était petite. Je n'arrivais pas à la quitter, car après c'était l'inconnu. En six mois j'avais déjà de nouveau perdu

l'habitude de voyager à la bohème. Je pris une chambre pour la nuit et retournai me promener dans les rues. Décidément, quelque chose semblait me retenir et au bout d'une heure je découvris une boutique avec des marionnettes dans la vitrine. J'entrai, me demandai s'il s'agissait d'un atelier ou d'un magasin. Un homme sortit de l'ombre et m'enquit de ce que je voulais. À l'instar d'un rêve, je pris conscience que j'étais incapable d'articuler le moindre mot. Je parvins finalement à lui répondre que je ne savais pas trop.

— Pourquoi donc êtes-vous entré ici ?

— Je ne sais pas ! répondis-je.

— Vous ne savez pas ?

— Non, il m'a semblé que je devais entrer ici, je n'ai pas plus d'explications !

— Bon, alors suivez-moi !

J'étais bouleversé, je n'arrivais plus à réfléchir et cet homme se conduisait comme s'il me connaissait. Il m'entraîna dans une pièce sombre où un drap noir était étendu sur une table. On y voyait un peu de poussière safran, de cette couleur des robes que portent les moines en Orient.

— Avez-vous peur ?

— Non, je n'ai plus peur !

Je ne compris même pas ce que je venais de dire. Ma réponse était partie comme si quelqu'un d'autre s'en était chargé à ma place.

— C'est bien, attendez-moi !

Il disparut pendant plusieurs minutes, puis il revint en portant dans ses bras un petit corps revêtu d'un tissu noir. Il le déposa sur la table et dit en me regardant :

— Voilà Gypsie !

Avant même qu'il me dise son nom, je savais que c'était elle. Il la découvrit et je la reconnus. Elle me parut à la fois petite et immense par sa présence fascinante. J'étais en extase. Ce que je voyais était vraiment la raison de ma quête. Elle était enfin là, sous mes yeux, à ma portée. Il redressa Gypsie et me tendit le « contrôle » – ce croisillon où sont attachés les fils qui permettent d'animer la marionnette – d'une façon bizarre, bien trop haut. Je le regardai et ne compris pas. Alors il eut un geste étrange : il approcha ses lèvres du contrôle et l'embrassa puis il me le tendit de nouveau. Je le pris et m'apprêtais à faire de même lorsque je vis que le contrôle n'était pas qu'un assemblage de bois ; il était sculpté et représentait le corps nu d'une femme... et celui d'un homme. La sculpture montrait de petits seins, mais aussi un pénis ! Je trouvais cela étrange et je souris tout en commençant à manipuler la danseuse. Ce n'était pas facile, il n'y avait là aucune magie, cette marionnette n'était vraiment pas à ma main. L'homme me regarda quelques instants et reprit Gypsie pour l'allonger sur la table. Il me regarda et me dit :

— Maintenant, déshabille-la !

— Pourquoi ?

Il ne me répondit pas et sortit en fermant la porte. J'étais désespéré, mais finalement je m'approchai de la table et commençai à retrousser légèrement la jupe de Gypsie. Je fus complètement stupéfait : je vis des jambes en bois, d'une couleur chair, presque dorée et recouvertes de « scarifications ». L'impression était vraiment étrange, on eût dit des blessures, des cic-

trices en forme d'inscriptions. Chaque signe ressemblait à une lettre lovée dans une boucle ouverte. Je retirai chaque vêtements de la marionnette et elle m'apparut nue... elle était entièrement recouverte de signes. Il se dégageait de ce corps une douleur indicible. J'étais transi et je sentis que toute ma souffrance se transférait vers Gypsie. Plus jamais les choses ne seraient les mêmes. Il n'y aurait ni avant ni après... voilà où j'en étais ce soir-là.

13

« Vous avez eu ce que vous vouliez. »

C'était la phrase qui me résonnait à l'oreille en quittant la boutique de marionnettes. Ou était-ce plutôt : « Vous avez vu ce que vous vouliez voir ? », ce qui n'était pas pareil. Honnêtement, je ne me souvenais plus quelle pouvait être la phrase exacte. Pendant plusieurs jours, je repassai la scène devant mes yeux. Qu'avais-je vraiment vu ? Une danseuse, belle comme je l'avais espérée, mais qui portait sur son corps les marques d'une terrible souffrance. En y repensant, un autre mot me venait à l'esprit : celui de « stigmates ». Lorsqu'elle dansait, elle présentait une grâce et une beauté troublante, mais son corps révélait une douleur indicible. Je ne compris pas comment j'étais arrivé ici. Une boutique découverte par hasard... mais comment se faisait-il qu'il y ait autant de boutiques de marionnettes ? Avec, qui plus est, un vendeur que je ne connaissais pas, qui m'avait montré, sans que je ne lui demande rien, l'objet de ma quête ? Par contre, il ne m'avait pas proposé de me la donner ni même de me la vendre ! Non, il m'avait ensuite mis pratiquement à la porte !

Je repris donc la route le lendemain, et continuai à descendre la rivière en direction de la mer. Je savais que j'entamais là ma dernière étape. Rapidement, je

du réduire mon temps de marche car j'avais de plus en plus de mal à récupérer. Les départs matinaux devenaient difficiles, je démarrais rarement avant neuf heures... voire dix heures. Je jugeais maintenant à un mois, le temps qu'il me fallait pour arriver au terme de mon voyage. Les paysages que je traversais étaient encore vallonnés, je n'étais pas encore rendu à la grande plaine. Comme on me l'avait prédit : s'écarter de la route était maintenant vain, la plupart des villages se trouvaient interdits, gardés par des miliciens jour et nuit.

Au troisième jour, je parvins à une petite ville encerclée par la rivière et ouverte aux voyageurs. Les bâtiments au bord de l'eau étaient souvent des moulins ou des scieries, mais ces deux activités avaient cessé : ils étaient recouverts de vignes vierges. Les constructions débutaient sur les quais et montaient à l'assaut de la colline. Leur progression était arrêtée, à mi-chemin, par une fortification. Tous les cent mètres, la muraille était renforcée par une grosse tour. Une fois parvenu dans la cité, les ruelles étaient bordées de maisons basses. Par une de ces venelles on débouchait tout à coup sur le parvis d'une église démesurée. Je fis le tour de la place pour prendre du recul, mais c'était insuffisant tant l'édifice était imposant. La grande porte s'ouvrit ; je vis alors un jeune couple sortir et perçus de la musique d'orgue. Je fus frappé par la démarche de la jeune femme qui ressemblait à celle d'une danseuse. Une démarche aérienne, ses pieds touchant à peine le sol. Elle esquissa quelques pas ; ce n'était nullement un mouvement classique, plutôt une improvisation corporelle sur la musique d'orgue. Son

compagnon s'écarta et alla s'asseoir un peu plus loin pour mieux la regarder. J'admirai sa longue jupe qui la faisait ressembler à une danseuse gitane. Je reçus une décharge électrique et pensai aussitôt à la marionnette Gypsie rencontrée la veille. Je perdis soudain le contrôle de mes sensations et commençai à percevoir les mouvements ondoyants de la danseuse dans mon propre corps. Plus la danseuse tournoyait, et plus je la ressentais s'immiscer dans mes reins. Je faillis perdre connaissance. Une sorte de régénération s'opérait dans mon cerveau. C'était comme si mes sens avaient été libérés d'un voile m'empêchant de ressentir vraiment. Une énergie subtile et merveilleuse m'envahit alors et je me sentis foncièrement heureux, mais aussi vulnérable.

Une heure après ce que je venais de vivre sur la place de l'église, je n'avais toujours pas retrouvé la force de repartir et je songeai à tout ce que j'avais vécu depuis mon départ. Les sensations que je venais de vivre n'étaient pas nouvelles. Soit ces expériences me conduisaient, m'accompagnaient dans mon périple pour me guider quelque part, soit elles étaient la conséquence de ma maladie et leurs fréquences de plus en plus élevées indiquaient que j'arrivais bientôt au terme de mon voyage. Je méditai ainsi encore un moment, quand un groupe de personnes sortit de l'église pour traverser la place. L'une d'elles s'approcha de moi.

— Pardon, monsieur, vous ne sauriez pas où se trouve le village où a eu lieu la Visitation ?

— La Visitation ?

— Oui... enfin... l'Apparition. Vous n'avez pas entendu parler de l'Apparition de la Vierge dans la région ?

— Non, pas du tout, je suis désolé.

Pendant ce temps, une autre personne du groupe avait abordé un passant pour lui poser la même question.

— Oui, ce n'est pas bien loin, dix, douze kilomètres en direction de Loigny.

Dix ou douze kilomètres ? Ce n'était pas grand-chose me dis-je. Pourquoi ne pas y faire un tour ? J'étais tout de même contrarié, car voilà bien longtemps que je ne fréquentais plus les chrétiens. Non que l'idée de Dieu ne me soit étrangère, bien au contraire, mais je n'aimais vraiment pas les gens d'église et surtout leur hiérarchie. J'avais connu de ces prêtres, dont on ignorait qu'ils l'étaient et se mélangeaient avec les gens du peuple qui souffraient. Ceux-là, je les aimais un peu, bien qu'ils disparaissent de temps à autre pour se refaire une santé, alors que les personnes dont ils s'occupaient ne pouvaient pas en faire autant. Enfin, je me remis en marche. Si je voulais rejoindre un lieu de pèlerinage, je ne devais de comptes à personne. Ce qui m'inquiétait, c'était de savoir si j'allais avoir assez d'énergie pour finir mon voyage, comme l'automobiliste scrutant en permanence l'indicateur de la jauge d'essence alors qu'il n'y a plus de station-service ouverte devant lui ! La route menant à Loigny était libre à la circulation ; il n'y avait pas de contrôles, probablement à cause de la destination qui était un lieu de pèlerinage. La voie s'élevait doucement dans un paysage fait de champs.

Elle était fréquentée par des personnes de tous âges. Parfois, passaient des véhicules aux vitres teintées qu'on ne s'attendait pas à voir sur une route de campagne. Je fus frappé aussi de la quantité de granges construites entièrement en bois. Cela me parut d'autant plus étrange que ce n'était pas le genre de construction auquel je m'attendais dans le sud. Au bout de quelques heures, je parvins enfin aux abords du village. Celui-ci semblait petit et respirait une très grande pauvreté. La rue principale n'était pas pavée et l'herbe gagnait petit à petit sur l'asphalte. De nombreux trous parsemaient la chaussée. Parvenu à la rue principale, je ne sus plus quelle direction prendre. Délibérément, je choisis à droite. J'arrivai bientôt à une fourche où la chaussée était dépourvue de goudron. Cette fois-ci, je pris le chemin qui commençait à descendre. Il y avait là une grande grange avec un auvent. Après l'avoir contournée, je vis un mur, complètement recouvert par la vigne vierge. Au sommet, il y avait une fenêtre en ogive où, derrière un grillage en mauvais état, des vitraux étaient visibles. Je me demandais où avait eu lieu l'apparition, et qui y avait assisté. Cela s'était certainement passé dans un autre secteur du village, mais indéniablement ce lieu était imprégné de quelque chose qui datait d'avant l'apparition.

Je découvris, peu après, une place avec un attrouplement devant une maison. Cela donnait l'impression d'une file d'attente, comme pour entrer dans un musée, mais il n'y avait rien d'autre qu'une maison basse en mauvaise état. Aux fenêtres pendaient des rideaux sales et déchirés. Je me renseignai, et effecti-

vement c'était là que vivait la personne témoin d'une apparition. Je me mis à la suite de la file. Les gens qui me précédaient étaient de toutes conditions. Certains, je le sentais, étaient des errants parfois au bout du rouleau, venus tenter là leur dernière chance. Je crois bien que c'était mon cas aussi. Toutes les deux trois minutes quelqu'un sortait de la maison et une autre personne y entrait. Franchement, je n'avais pas le sentiment que les gens ressortaient avec une mine rassérénée, parfois même c'était le contraire. Mon angoisse grandissait au fil de mon avancée. Je ne savais vraiment pas quelle attitude adopter à l'intérieur ; quoi dire ni quoi faire. Lorsque je fus devant la porte qui venait de se refermer après mon prédécesseur, je songeai même à repartir, mais je me dis que je n'avais plus rien à perdre et restai à attendre avec toujours un peu d'appréhension.

Ce fut enfin mon tour et j'entrai. L'intérieur était enténébré, le plafond fait de poutres et de planches de bois sombres. Les murs avaient dû être badigeonnés en blanc, mais maintenant ils étaient d'une couleur indéfinissable, douteuse. Il y avait quelques personnes âgées qui buvaient un café assises autour d'une table. Au mur était accroché un tableau obscur représentant le Christ au Mont des Oliviers. Il était pensif, voire perplexe, un peu comme moi lorsqu'on me fit signe d'avancer vers une pièce, à droite d'une grande cheminée dans laquelle trônait un poêle à bois. Je pénétrai dans une pièce pitoyablement meublée. Les volets de bois étaient fermés. Lorsque mes yeux se furent accoutumés à la pénombre, je vis une personne assise sur un siège tout simple. Elle me fit signe d'approcher

et de m'asseoir en face d'elle. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir une jeune fille... presque une enfant ! Elle chercha mes mains qu'elle prit dans les siennes et je regardai son visage émacié aux yeux cernés. Je fus décontenancé par son regard que je perçus comme effrayé, terrorisé, et soudain je sentis en moi s'ouvrir un gouffre béant. Mes lèvres tremblèrent, et comme dans un cauchemar, je ne pus émettre aucun son : là devant moi, je vis ma fille, son visage dévasté et je ressentis une onde chaude s'établir entre nous. Un immense espoir de pouvoir réaliser ce que je n'avais pu faire : « Te sauver ! Si j'avais pu te protéger ! Je t'en prie laisse-moi t'aider ! Mon Dieu, laissez-moi la secourir, c'est à moi de le faire ! » Mes yeux s'embuèrent, je crus perdre la raison et me mis à trembler. Je la pris dans mes bras, mis sa tête sur mon épaule et la berçai doucement. Je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait. Ce n'était pas ainsi que ça devait se passer ! C'est à « la voyante » d'amener le réconfort, et là c'était moi qui la consolais ! Au bout d'un moment, elle se dégagea doucement et joignit les mains. Je me levai et pareil à un automate, je sortis de la maison. J'essayai de faire encore quelques pas, pour ne pas déranger les autres et m'effondrai au pied d'un mur. J'étais vidé, épuisé.

J'essayai, petit à petit, de reprendre mes esprits. Sur la place, la file d'attente s'était allongée : plus d'une centaine de personnes faisaient la queue. Comment la « voyante » pouvait-elle recevoir autant de monde et répondre à la demande de chacun ? Manifestement, elle avait perçu mon amnésie, pris l'apparence de ma fille et mis à jour l'une de mes souf-

frances les plus profondes. Je ne m'étais plus jamais permis de repenser à ma fille. Tout ce que j'avais sans doute fait, c'était pour mieux oublier ma famille. Maintenant que la plaie était rouverte, l'incommensurable m'apparaissait dans toute son horreur. Comment allais-je finir avec cette douleur à vif ? J'en étais là de mes réflexions quand, surgis de nulle part, je fus entouré de miliciens.

— Vous ne pouvez pas rester là, monsieur. Suivez-nous !

— Oui, je viens !

Je me relevai avec un peu de peine et suivis le petit groupe. Sitôt tourné le coin d'une rue, hors de vue des pèlerins de la place, leur chef se tourna vers moi et me demanda sans ménagement mes papiers. Je les lui tendis et il se mit à les examiner avec minutie.

— Tu te souviens de la route par laquelle tu es arrivé ?

— Je pense pouvoir la retrouver !

— Il n'y en a pas trente-six. Tu repars tout de suite sans faire d'histoires ! Si je te vois encore rôder par ici, tu auras affaire à nous ! On n'aime pas les gens de ton espèce !

— Je ne cherche pas à faire d'histoires, je m'en vais !

— Tu as intérêt. Tire-toi maintenant !

Sans demander mon reste, j'essayai de rejoindre le chemin du retour. De nouveau sur la place, je la traversai et retrouvai la route par laquelle j'étais arrivé. Perplexe, je m'interrogeai sur le bien-fondé de ma venue ici.

Je rejoignis la rivière, et entamai la dernière grande étape qui me mènerait à la mer. Je ne savais pas si c'était la proximité de la fin du voyage, mais j'étais de plus en plus fatigué. Je fis crise d'asthme sur crise d'asthme et manquai de médicaments. Je décidai donc de m'arrêter dans le prochain grand bourg. Il se présenta le lendemain, et me parut étrange. Je n'avais jamais été dans cette région auparavant, et je fus surpris de découvrir une ville avec autant de dômes. J'aimais bien les coupoles, les bulbes et les globes, beaucoup plus que les éternels flèches et clochers de nos églises. Elles m'évoquaient davantage l'élément féminin et la complétude, mais je n'arrivais pas à m'expliquer pourquoi il y en avait autant ici. Lorsque finalement je pénétrai dans la cité, je me sentis inexplicablement bien, par comparaison à l'état de choc que j'avais subi lors de ma visite au village où avait eu lieu l'apparition. Je décidai de trouver un hôtel et de rester quelques jours. Renseignements pris, on m'en indiqua un tout proche du centre.

Je crus m'être trompé en voyant la façade. Elle ne correspondait pas à l'aspect d'un hôtel traditionnel. Bon nombre de gîtes recevant des voyageurs de mon espèce n'avaient pas un aspect normal car ils étaient plutôt délabrés. Celui-ci tranchait plutôt par son aspect cossu. Je passai les grilles et m'engageai dans l'allée menant à l'entrée. Là, tout paraissait luxueux : le hall était en parquet et deux volées d'escaliers s'élançaient autour d'une cage d'ascenseur. Dans le vestibule, il y avait des portes garnies de miroirs. C'est par l'une d'elles qu'arriva un homme, il m'examina des pieds à la tête.

— C'est pourquoi monsieur ?

— Pour une chambre.

— Vous êtes seul ?

— Oui.

— Il m'en reste une au quatrième.

— Je peux régler avec des bons de la Croix-Rouge ?

— Bien sûr, nous avons l'habitude. Je vais vous donner votre clef.

Il retourna dans la pièce d'où il était venu et revint avec une clef.

— Chambre 407 au quatrième.

— Merci !

— Bon séjour, monsieur !

Je m'engouffrai dans l'ascenseur et, dans ma précipitation, appuyai sur le six. Je fus stupéfait de voir dix boutons, alors que de l'extérieur, l'immeuble ne possédait que quatre ou cinq étages. J'appuyai tout de même sans conviction sur le quatre, mais l'ascenseur continua bien jusqu'au sixième. Je découvris alors un palier immense, encore plus grand que le hall d'entrée. Je sortis et cherchai un escalier pour redescendre au quatrième. Quelques minutes s'écoulèrent avant que je parvienne enfin au quatrième étage. Le couloir était en courbe, et comme il fallait s'y attendre, je ne trouvai pas la chambre 407. Je finis par la dénicher dans un dernier hall. Elle était bizarre et provenait certainement de la partition d'un appartement. La pièce ne ressemblait pas à une chambre mais plutôt à un salon avec une baie vitrée donnant accès à une terrasse. Décontenancé, je retournai dans le petit hall où des personnes conversaient. Apparemment, dans cet

hôtel, plusieurs catégories de clientèles se croisaient, ce qui était rendu possible par les différentes zones que j'avais traversées. Ici, c'était plutôt le genre affaires, voire gens en mission, mandatés. On eût dit des avocats ou des notaires. Je tournai en rond sans savoir quoi faire et finalement m'assis dans un fauteuil non loin d'eux. J'avais vue sur mes chaussures, qui étaient dans un état pitoyable, et mon jean délavé et sale. Je pensai au temps d'avant où je fréquentais les hôtels et les restaurants tous frais payés. À cette époque, je me plaignais d'en faire trop et de ne pas avoir assez de temps à moi. J'enviais les gens qui pouvaient s'attarder aux terrasses de café et lorsque j'y allais, tard le soir, je tombais de sommeil avec la perspective de devoir me lever tôt le lendemain. Finalement, j'aimais à rester là, à les entendre. Je ne comprenais pas grand-chose de ce qui se disait... un peu de stratégie, un peu de critique de collègues ou de concurrents, toutes ces choses qui servent à se motiver et à serrer les rangs. J'écoutais, mais à d'autres moments je ne prêtais plus attention. Je sentais les odeurs, le tabac ou les eaux de toilettes. « Il m'en faudrait bien de l'eau de toilette », pensais-je en souriant intérieurement.

« Dernière fois », cette expression me revenait maintenant souvent en tête. « Dernière fois » que je verrais une telle scène, que je verrais cette saison puisque dans un an c'en sera probablement fini pour moi. Le temps, sans avenir, prenait une autre dimension. Je replongeai dans un état de torpeur et ressentis la senteur agréable du tabac.

Je me réveillai brusquement, ayant probablement entendu un bruit dont je ne pouvais trouver l'origine. Je me trouvais toujours dans le hall aux allures de salon. Le sol et les murs étaient rouges, mais à présent la lumière était tamisée comme si une minuterie avait mis l'éclairage en veille. Je me retrouvais seul ; il subsistait maintenant une odeur de tabac froid.

Je passai plusieurs jours dans cet hôtel. Je devais y rester, le temps d'y reprendre quelques forces avant l'étape finale, mais je me rendis compte que le repos n'était pas salvateur et qu'il me serait difficile de repartir. Chaque jour, pour m'entraîner, je partis explorer la ville aux multiples dômes. Un après-midi, je fus attiré par un cimetière qui se trouvait en pleine agglomération. Passée la grande porte, une allée montait à l'assaut d'une petite colline. C'était un vaste parc avec de grands arbres aux couleurs automnales. Les allées, désertes à cette heure, partaient dans toutes les directions pour disparaître sous les frondaisons... Il y avait là rassemblées plus de sculptures que dans un grand musée lapidaire... des tombes avec des statues de femmes éplorées, voire d'animaux : des chiens, des agneaux ou des biches. La pierre des monuments devait, à l'origine, être blanche, maintenant elle était grise et recouverte de mousse. À lire les inscriptions on imaginait découvrir des noms connus, célèbres.

La rumeur de la cité était assourdie. Le lacis des allées débouchait quelquefois en des endroits plus aérés, on découvrait alors des personnes attroupées, comme ici autour d'une tombe fleurie, où elles devaient entre elles comme si c'était un salon. En d'autres endroits, on vouait un culte au défunt. Un peu

plus loin, des promeneurs étaient attroupés près d'un mur où une plaque décrivait un événement particulier. Je fus particulièrement frappé par la présence nombreuse de chats. Il y en avait de partout. Ils se prélassaient sur les dalles de pierre, pour peu qu'elles soient exposées au soleil. Ils ne bougeaient pratiquement pas au passage des humains, mais les suivaient du regard sans jamais cligner des yeux.

Au sommet de la colline, on pouvait admirer de nouveau les dômes de la ville qui exerçaient sur moi un effet de calme et de sérénité. On voyait aussi, au loin, le domaine universitaire à la limite de la campagne, avec ses bâtiments étalés sur plusieurs hectares. On devait y étudier tout ce qu'il fallait savoir pour vivre toute une existence...

Dans ma tête, je me sentais à un croisement : celui des routes que je fréquentais depuis des mois... des carrefours qui induisent toujours un choix avec le sentiment que l'option n'est jamais ni bonne ni mauvais et qu'au fond tout cela n'avait pas de sens ou si peu...

Je retournai vers le lieu où des personnes étaient rassemblées, et je vis au milieu d'un monceau de fleurs le nom d'un auteur qui m'était connu, heureux de voir qu'il s'agissait d'un poète. Je redescendis la colline en décidant que demain serait le jour du départ et je me dirigeai vers l'université.

On sentait qu'ici tout avait été protégé. Aucune trace des événements, ni sur le site ni dans le comportement des étudiants. Des bâtiments au milieu d'un parc aux arbres centenaires avec des écureuils curieux qui s'approchaient de vous. Je déambulais en un lieu

que je n'avais jamais fréquenté. Sans doute, j'idéalisais un endroit pareil en ne voyant que le côté paisible, confortable. Je marchais dans le parc et j'essayais de deviner ce qui pouvait se passer derrière ces murs, ces fenêtres. En m'asseyant sur un banc, je fus captivé par le manège des écureuils et je n'entendis pas arriver deux étudiants qui vinrent s'asseoir sur un banc voisin. Subitement, un mot me fit dresser l'oreille : « Poésie », comme tout à l'heure dans le cimetière.

— Je ne sais pas choisir mon sujet de thèse ! dit l'un.

— Moi j'en ai trouvé un, mais il me reste à trouver un tuteur et un lieu d'accueil ! répondit la fille.

— Ah ! C'est bien ! Et c'est quoi ton sujet ?

— L'expérience poétique chez Johnson !

— Carrera pourrait t'encadrer pour ça !

— Hum ! C'est une bonne idée !

Des martiens ! Oui, des martiens ! Ils me parurent de véritables extra-terrestres au milieu d'un monde en déroute, en déconfiture où plus aucune morale ne tenait. J'étais à la fois ravi : la poésie de Johnson, que je ne connaissais pas, pouvait donc générer trois ans de travail ? Comment pouvait-on évaluer l'expérience poétique d'un poète ? Est-ce que l'on branchait des électrodes à un cobaye et on observait son encéphalogramme pendant qu'on lui lisait un poème de Johnson ? Sûrement que je me trompais, que je n'y comprenais rien. Il devait s'agir d'autre chose... une représentation mentale... le monde n'était pas indépendant de celui qui l'observe ? Au terme de mon voyage, je me rendis compte qu'il y avait un tas

de choses que j'ignorais et que je partirais sans jamais les connaître.

14

De nouveau sur la route, j'estimais qu'il me restait une petite semaine pour arriver à la mer. Le chemin que je suivais au bord de la rivière était de moins en moins sûr. Dès la tombée de la nuit, il valait mieux se rapprocher des habitations sans pour autant entrer dans les villages qui nous étaient toujours interdits. Nous étions désormais nombreux à faire le chemin et il n'était pas rare, une fois que nous étions sur la route, de faire connaissance avec quelqu'un qui marchait à la même allure que nous. Parfois on tombait sur des gens méfiants ou bien carrément hostiles... des personnes qui ne voulaient pas se mêler. À la différence d'un pèlerinage, nous allions tous vers le même but, mais nous n'avions pas les mêmes motivations. Les plus jeunes passaient sans dire un mot, répondaient à un salut, signifiant par leur attitude que leurs préoccupations étaient ailleurs. Les plus âgés ou les plus atteints, dont je faisais maintenant partie, inspiraient davantage la pitié et l'échec. « Ils feraient mieux d'aller dans un centre, plutôt que de s'exposer et de démoraliser le monde. » C'est ainsi qu'un jour, je rencontrai un homme qui me fit tout de suite sourire. Lui aussi était à un « stade fatidique »... par contre il riait sans cesse. Immédiatement un mot me vint à l'esprit : celui de « malice ». Il était terriblement malicieux, et l'on sen-

tait qu'il avait été au bout de tout : des vanités, des prétentions, des pouvoirs et qu'il en était miraculeusement revenu. Parfois, on en rencontrait de ces « sages »... ou croyait-on en rencontrer, au détour d'une conversation, d'un événement, on découvrait que ce n'était qu'un vernis, que l'ego était là, plus que jamais. Lui, je le sentais authentique, à savoir qu'il souffrait véritablement, alors qu'il avait fait le tour de tout ce qui impliquait sa fin proche, et en ressentait une immense énergie spirituelle qui ne lui appartenait plus. C'était un bonheur de faire un bout de trajet avec un être pareil. Il avait le contact facile et chacun avait cette impression de déjà le connaître. Seulement ensemble depuis quelques heures, je ne me sentais pas gêné par sa présence. Il pouvait tout entendre, et jamais il ne ramenait la conversation à lui. Au fond, c'est ainsi que j'imaginai un « éveillé », non pas quelqu'un qui a réalisé des choses grandioses, non, plutôt celui qui, malgré l'adversité et la malchance, n'est pas devenu aigri, rancunier, mais libre de ses désirs et ouvert aux autres. Je ne me souviens plus du sujet de notre conversation pendant tout ce temps. Il nous arrivait même de garder le silence sans que cela en soit perturbant ; je ressentais alors sa seule présence comme une grâce.

Un soir, je parvins enfin au bord de la mer avec son ciel plombé, sa brise et son odeur iodée. Une côte avec des montagnes et des rochers qui finissaient dans l'eau. J'arrivais aux abords d'une ville avec des constructions hautes, des immeubles et de grandes demeures. Tout était compliqué, avec des ponts, des passerelles et des souterrains. À la recherche de quoi

manger et d'un abri pour la nuit, je me retrouvai plongé dans un labyrinthe de ruelles et d'escaliers. C'est ainsi que voulant prendre un peu de hauteur, je montai par des ruelles en pente et pour raccourcir, je traversai des jardins publics. Je débouchai enfin sur une avenue horizontale qui offrait toutes sortes de commerces. Il y avait, là, autant de magasins que de banques, de bureaux. Tout n'était qu'affairement et activités incessantes. Je trouvai un snack qui servait à toute heure, où je pouvais manger au comptoir, juché sur un grand tabouret de chrome et de cuir. À cette heure, il n'y avait pas grand monde, excepté un jeune couple qui se restaurait en prenant son temps. On sentait qu'ils n'avaient pas mangé correctement depuis plusieurs jours, et que le repas suivant serait incertain. Pour l'heure, ils le savouraient, et je les trouvais beaux. J'évitais cependant de trop les regarder, et me contentais de respirer leur présence sentant un parfum animal de bonheur. Je restai ainsi plus longtemps que nécessaire pour m'immerger dans leur compagnie et poursuivis finalement mon ascension.

La mer et le rivage paraissaient toujours loin, les constructions n'en finissaient pas. Je pris un nouvel enchaînement d'escaliers, de tours et de passerelles et parvins dans un parc entouré de rochers et de pans de montagne. Je ne compris pas très bien de quelle façon j'en étais arrivé là, mais la question devenait sans intérêt car je ne trouvais plus de possibilité de retour. Une sortie se présenta, tout de même, me retrouvant en pleine campagne, entouré d'arbres et de prés. Inquiet, je me demandais comment j'allais pouvoir revenir. Un peu plus tard, je trouvai enfin un refuge pour la nuit,

et réalisai que j'avais sérieusement déliré pendant une partie de la journée. Ma santé mentale me tourmentait, et je me demandais, si j'allais pouvoir arriver jusqu'à la Baie des Trépassés, ce qui représentait une marche de plusieurs jours. J'estimai qu'il ne me fallait plus trop tarder en ville sinon je risquais de ne plus pouvoir repartir. Complètement épuisé, je m'allongeai ; le lendemain j'étais encore plus inquiet. Mon corps était engourdi, et je commençais à perdre la sensibilité de mes pieds. Le refuge où j'étais ne permettait pas de rester la journée dans les dortoirs, aussi j'allai voir un responsable en lui expliquant que je comptais repartir le lendemain, mais que j'avais besoin d'une journée supplémentaire pour reprendre des forces. Il me jaugea et accepta que je passe encore une journée en dehors du centre, dans un bâtiment annexe. Je restai allongé toute la journée et la nuit fut relativement calme.

Le lendemain fut le jour de vérité. Après des nausées et des étourdissements, je réussis quand même à repartir. Je regrettai finalement d'avoir fait étape, je n'avais plus d'autres solutions, il me fallait avancer et ne plus m'arrêter désormais. J'essayais de suivre le plus possible la côte ; malheureusement les escarpements faisaient, que bien souvent, il fallait monter sur de petites falaises pour redescendre ensuite. Le jour suivant, j'arrivai enfin sur une plage et décidai de faire une halte pour me reposer. Il y avait du soleil, il faisait curieusement doux, j'eus envie de m'allonger et de me laisser aller. Je sentis la douce chaleur du soleil m'envahir. Je me rendis compte que je n'étais pas seul, entendant au loin des rires et des

gens discuter. L'angoisse qui m'étreignait depuis plusieurs jours commença à se relâcher. Je ressentis une présence invisible à mes côtés, rassurante et calmante. Je pense que je devais être en train de m'assoupir, car ouvrant les yeux, je vis un homme, non loin de moi, que je n'avais pas vu venir et qui m'observait. Je fus parcouru d'un long frisson et m'apprêtais à me relever lorsqu'il me dit :

— N'ayez pas peur !

Sa voix avait un accent, et je sentais qu'il ne pouvait pas s'exprimer avec beaucoup de facilité.

— N'ayez pas peur, restez là. Je vous en prie. Je vais chercher quelqu'un.

Croyant m'avoir tranquilisé, il s'éloigna puis se retourna pour me répéter : « Attendez-moi, je reviens. » Dès qu'il se fut éloigné, je m'en allai sur-le-champ. Je marchai le plus rapidement possible dans la mesure de mes forces ; malheureusement la plage était grande et je restai un long moment à découvert. En bout de plage, je vis un cabanon faisant office de buvette et je m'assis pour boire un verre à l'abri d'une palissade de roseaux. Peu de temps après, je vis mon homme revenir accompagné d'une autre personne ; manifestement ils étaient à ma recherche. Ils ne vinrent pas jusqu'au cabanon et ne voulant pas savoir ce qu'ils me voulaient, je m'apprêtais à repartir quand mon attention fut attirée par des empilements de bouteilles d'eau minérale. Le patron du lieu vit mon regard et me demanda :

— Si vous allez à la baie, vous en aurez besoin !

— Il n'y a pas d'eau là-bas ?

— Là-bas il n'y a rien, vous savez !

— Non, je ne sais pas !

— Tout est parti d'une rumeur ! Soi-disant qu'il y avait des voiliers qui venaient chercher les gens pour les emmener à l'étranger !

— Et ce n'est pas vrai ?

— Bien sûr que non ! Et pour freiner l'arrivée des candidats, les organisations humanitaires ont décidé de lever le camp pour ne plus attirer de monde.

— Je vois.

— Ce n'est pas la seule raison !

Voyant mon air dubitatif, il ajouta :

— C'est aussi, que de cette façon, on donne aux gens une dernière liberté. Ceux qui vont là-bas savent que pour eux c'est la fin, ils ont fait le choix de ne pas vouloir terminer dans un mouiroir. Ils veulent finir au bord de la mer sur une plage. Et là-bas c'est permis... uniquement là-bas.

Il me regarda de nouveau et reprit :

— Vous en êtes, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Alors, prenez de l'eau ! Je ne la vends pas plus cher qu'ailleurs. Je ne cherche pas à vous voler, mais là-bas, il n'y en a pas, et mourir de soif ce n'est pas drôle. J'y suis allé et j'ai vu !

Je pris quelques bouteilles et me remis en route rapidement. Longeant les palissades du cabanon, tout se mit brusquement à tourner : saisi d'un malaise et dans l'incapacité de réfléchir, je perdis l'équilibre, le visage à moitié enfoui dans le sable. Toujours conscient, un tremblement s'empara de moi, et je ressentis un grand froid et une douleur diffuse intenable. Doucement, je suivais ma respiration et je voyais... je

voyais au niveau du sol tous les grains de sable proches de moi... je sentais aussi l'odeur du sable mouillé et de la végétation. Le ciel me paraissait une immense voûte infinie. J'avais l'impression de voir pour la première fois, et étrangement je n'avais plus peur. Au loin, j'entendis un chien aboyer, longuement, comme s'il cherchait à attirer l'attention. Son aboiement était lancinant et par moments, il hurlait à la mort. Son cri emplissait l'espace, on avait l'impression que son éloignement, et la réponse du lieu rendaient l'environnement et le temps infinis. Parfois, j'avais eu cette impression en entendant un bébé pleurer... une occupation de l'espace, sans limites et l'expression d'une douleur infinie. Je restai ainsi près d'une demi-heure, hésitant à me relever, comme lorsque l'on repousse le moment du lever en sachant qu'une nouvelle journée nous attend. Je me mis à bouger pour constater que dans ma chute je m'étais blessé à la tête et que j'avais malmené mon bras en tombant. Tant bien que mal, je me redressai et décidai de revenir au cabanon.

Le répit que j'avais connu allongé dans le sable, avait dû être plus long que je ne le croyais, car la pénombre était arrivée. Finalement, j'avais dû perdre connaissance sans m'en rendre compte. Il n'y avait plus personne maintenant sur la terrasse et des lampions avaient été allumés pour donner un air de fête. Je m'assis sur un banc le long de la palissade et attendis. Je n'osais pas occuper une table à moi seul. J'avais depuis longtemps peur d'être assis seul à une table de café. Le banc était dur, mais au moins je pouvais me reposer et éviter de me focaliser entièrement

sur mon état de santé. J'étais attentif à tout ce qui se passait autour de moi : c'était sans doute le dernier lieu de ce genre que je verrais. En à peine une heure, plusieurs personnes étaient venues s'asseoir auprès de moi pour en repartir. C'était aux environs de vingt et une heures que de l'agitation se fit du côté du cabanon. On était en train de sortir, avec beaucoup de difficultés, un piano afin de l'installer sur l'estrade. Enfin un pianiste, auquel se joignirent un clarinettiste et un saxophoniste, interprétèrent un air de jazz. Ils se mirent à jouer des mélodies connues avec douceur, puis ils improvisèrent pendant de longs moments. On sentait que l'auditoire commençait à oublier ses soucis, que la musique le berçait et pansait ses plaies morales et physiques. Ma conscience était entre veille et rêve ; un état qui n'était pas désagréable, et qui, par certains côtés, amenait à une sorte d'anesthésie. Par moments, la musique parvenait de l'autre côté du réel, toutefois elle paraissait, malgré tout, être en pays connu, comme si les sens et une certaine mémoire s'en souvenaient. Cette musique me suggérait des images qui n'avaient pas toujours une relation avec ce que j'entendais. Je vis des cimes semblables à celles que j'avais vues des mois auparavant, des montagnes avec du soleil et de la verdure où l'air était plus léger. Je vis des passages dans des citadelles sans jamais savoir où ces franchissements menaient... des après-midis de chaleur et de pesanteur quand l'air est lourd et que l'attention décroît. Je regardais les musiciens et il me semblait, qu'eux aussi, planaient. Je voyais encore des paysages et des visages, notamment celui de la fille à la casquette qui disparut dans le tunnel, et

des mots et des phrases... « La source de l'inspiration », qui me tournaient dans la tête sans que je puisse savoir d'où ils venaient et quel rapport ils pouvaient avoir avec le présent. « La source de l'inspiration » des pensées, de tout ce qui nous vient et nous fait si souvent souffrir. Ne plus endurer, ne plus supporter maintenant, c'était trop, beaucoup trop. Là, à cette origine qui est la source de toutes les souffrances, il n'y a plus d'espoir ni de désespoir, il n'y a que la paix en dehors du temps et cela me parut bien. Doucement, très doucement, je perdis la notion de l'heure et la musique m'entraîna en un lieu où je crus enfin goûter un peu de cette sérénité à laquelle j'aspirais tant. Une harmonie, une quiétude où on se laisserait partir sans questions, sans regrets, sans retenues. Comme un appel, une prémonition, quelque chose de rassurant, qui n'engendre plus la peur. Mon oreille était toujours attentive à la musique, et assis sur mon banc, je ne perçus plus les douleurs de mon corps.

Le jour suivant, je me remis en marche avec autant de peine que la veille. Je sentais que j'étais au bout du rouleau. Il était urgent que j'arrive maintenant à la fin de mon voyage. Je suivis un bon moment la côte. La mer était calme et le vent courbait les grandes herbes qui approchaient le bord de l'eau. Le ciel était chargé, noir, l'orage ne devait pas être loin. Je marchai depuis une bonne heure lorsque, soudain, je sentis les premières gouttes. J'étais alors en contrebas d'une petite falaise de terre sablonneuse que je gagnai rapidement, afin de trouver un refuge, au cas où la pluie deviendrait plus violente. Un éclair déchira le ciel et l'averse se fit violente. Je m'engageai dans une

sorte de gorge où coulait un petit torrent qui se terminait dans la mer. De chaque côté, la terre avait été emportée et la roche, mise à nue, constituait un surplomb protecteur qui protégeait de la pluie. Je me recroquevillai sous l'avancée de terre et attendis que la pluie se calme. Un nouveau coup de tonnerre déchira l'air puis ce fut le déluge. J'entendis un grondement et le lit du torrent se mit à monter à une vitesse effrayante. Il me fallut admettre que j'avais bien mal choisi mon refuge. J'étais pris au piège car le courant me coupait toute retraite. Je me plaquai contre la paroi, ce qui n'empêcha pas le niveau de monter. Je me voyais littéralement emporté ; le grondement ne cessait pas de croître. Enfin une accalmie se manifesta, et quelque temps après, l'eau se mit à refluer et à libérer progressivement le passage pour sortir de ce mini canyon. Je pus contempler les flots débouchant dans la mer. L'eau était sablonneuse et jaunâtre et le courant s'étendait à plusieurs centaines de mètres tellement le débit avait été fort. Je mesurai rétrospectivement le piège dans lequel je m'étais engagé en cherchant refuge dans le lit même du torrent.

Je marchai jusqu'au soir, mes jambes ne me portaient presque plus. Je m'affalai au pied d'un arbre et n'eus même pas la force de manger les dernières provisions que je possédais. J'eus du mal à dormir, tant je sentis de douleurs dans mon corps. Vers une heure du matin, je décidai d'absorber une des capsules de morphine que l'on m'avait données en prévision de la phase terminale. Je me mis à délirer un peu ; malgré cela, au lever du soleil, je sentis que je pourrais tenir encore une journée.

La marche devenait de plus en plus difficile, les vertiges de plus en plus fréquents. J'avais mû par la volonté, une énergie qui me poussait à parvenir au but. J'arrivai enfin au bord d'une petite falaise, d'où un chemin plongeait, par une anfractuosité, vers la plage. La chaleur devenait enfin plus supportable grâce à la brise venant de la mer. La bande de sable était étroite, environ une cinquantaine de mètres, et ferm e par l'aplomb de la falaise. D'après la description que l'on m'avait donn e, je reconnus la Baie des Trépassés. Je n'étais pas seul, la plage, en cette fin de journée, était bien peupl e. Des abris de fortune avaient été construits au bas de la falaise : une dizaine de cabanes faites de branchages et de débris venus de la mer, ainsi que des tentes en plus ou moins bon état, certaines étant même abandonn es. Les quelques personnes que je vis paraissaient  puis es. Certaines étaient allong es et avaient dû passer la journée dans la même position en dépit du soleil, du vent et du besoin de se nourrir. Ma présence ne les intéressait pas : les mouches se rassasiaient de leur sueur, on aurait pu les croire morts sans la présence d'un léger souffle qui les animait et leur regard qui cherchait quelque chose à l'horizon. Ces gens étaient là depuis plusieurs jours, voire plusieurs semaines, signe qu'aucun passage n'avait eu lieu récemment. Je renonçai à en savoir plus et m'étendis au bas de la falaise entre une tente apparemment abandonn e et une cabane close.   la nuit tombée, je vis s'allumer quelques feux sur le rivage. J' valuai à une demi-douzaine le nombre de personnes capables de bouger, de s'activer et de subvenir à leurs besoins, les autres étaient

réduites à la survie. Ainsi se passa la première de mes nuits sur la plage dans l'attente d'un hypothétique voilier.

Au matin suivant, après une nuit au sommeil lourd et agité, je mesurai la précarité de la situation : une attente indéterminée, le manque d'eau et de nourriture pour tenir longtemps. La journée fut longue et je pris conscience que je mourrais rapidement comme mes compagnons parvenus sur la plage avant moi. Par mesure d'économie, je réduisis mon activité. Je me déplaçai moins et me rendis compte que chaque remise en mouvement était de plus en plus douloureuse. Je passai comme cela la seconde nuit, et le lendemain je constatai que je n'arrivais pratiquement plus à bouger. Je dormais de plus en plus, et à chaque réveil je ne savais plus où j'étais, ni l'heure qu'il était, à part l'indication de la luminosité du ciel. Je reprenais parfois conscience en entendant les bruits de la mer ; je ressentais alors de fortes douleurs à l'estomac. J'arrivais encore à passer ma langue sur mes lèvres au goût de sel et pâteuses, ce qui activait la soif que je n'arrivais plus à étancher.

Au matin, un semblant de rosée vint humidifier mon visage. Des hallucinations me lancinèrent, et petit à petit j'eus de plus en plus de mal à faire la différence entre rêve et réalité. Je me voyais marcher dans une colonne de gens. J'étais à la queue de la file et j'avançais en compagnie d'un petit garçon qui me collait continuellement. Je sentais sa peur, sa fatigue et son angoisse. Nous devions marcher depuis un bon moment ; le sol était recouvert de gros pavés. La route traversait un petit vallon et je pouvais voir, sur l'autre

versant, la tête de la colonne. À l'horizon se dressait un bâtiment plat flanqué de deux édifices plus bas. On eût dit la Cité interdite chinoise que je connaissais par les photos des magazines. La perception de cette scène me parut bizarre, comme si la perspective en était faussée et la profondeur exagérée. Je me rendis compte que le garçon à mes côtés n'était pas beaucoup plus petit que moi, ce qui me confirma que je devais être aussi un gamin seulement un peu plus âgé. Pas très loin, je vis un bébé dans les bras de sa mère. Soudain, on entendit un ordre : celui de se séparer en trois files. J'étais à l'arrière et je vis la colonne se scinder : deux files tournèrent à gauche à l'approche du bâtiment, la troisième bifurqua à droite. Je pus voir en tête de la colonne des chassés-croisés entre les files. J'eus alors l'intuition que le choix à faire pouvait avoir des conséquences graves, qu'il ne fallait surtout pas se tromper, que de l'option choisie dépendait la vie ou la mort. Je cherchai un signe, un signe tangible qui indiquerait la bonne file à prendre. Je ne vis qu'une chose étonnante : au-dessus de l'édifice de droite, il y avait une sorte de manche à air, long tube en tissu qui sert à indiquer la direction des vents. D'habitude un manche à air est horizontal, là, il était vertical comme si le vent s'engouffrait de bas en haut. Enfin la partie étroite du manche était coudée vers le haut, on pouvait voir ainsi le cercle de l'extrémité du tube. Cela donnait l'impression d'un drapeau qui flotait et ce signe me parut de bon augure. Pendant un moment je me calmai, puis soudain je me mis à douter et à me dire qu'il fallait aller ailleurs, me repositionner, changer encore de file. C'est alors que je repris

conscience du gamin collé à mon côté, puis quelqu'un s'approcha du bébé non loin de moi, et après l'avoir examiné, dit : « Il ne fait plus que quatre, c'est bientôt fini ! » Il ne fait plus que « quatre » ? « Quatre » quoi ? Je ne savais pas de quoi il était question, par contre, je compris que l'état du bébé était critique. En queue de la colonne, je me trouvais naturellement avec les éléments les plus fragiles, les plus fatigués, et avec le gamin collé à mon côté et ce bébé mourant, je me dis que je ne pouvais plus les quitter, que je ne devais pas les abandonner. Je prenais conscience que tous les gens qui m'entouraient n'étaient pas vraiment comme moi, que j'étais différent, mais que ce « maudit » gamin avait vraiment besoin de moi. Alors je me résignai, et une immense énergie déferla en moi ; je resterais définitivement sur la file de droite, j'irais jusqu'au bout avec toutes ces personnes. Je me sentis immensément bien. Je pressentais qu'elles allaient à leur perte et moi avec. J'étais pourtant heureux et fier d'être avec elles. Reprenant conscience, je me sentis totalement serein malgré les douleurs violentes qui parcouraient mon corps.

Au matin du cinquième jour, comme proche d'un état comateux, je ne parvenais plus à séparer les rêves, les hallucinations de la réalité. Mon corps n'était plus qu'une masse de plomb qui avait perdu toute sensibilité. Le ciel était limpide, le soleil créait une lumière blanche, l'air était pur. La plage était calme, tout était paisible, les baraques et les tentes paraissaient installées de la veille. Un voilier mouillait à une dizaine de mètres du rivage, *elles* n'eurent même pas la peine de monter dans les canots. Elles étaient trois à débarquer,

toutes vêtues de longues jupes, à se diriger vers la plage. À chaque fois, le même travail les attendait : sélectionner les personnes encore capable de survivre au transport. C'était le rôle de Sandra d'opérer ce tri ; déjà, plusieurs fois elle l'avait fait. Ses deux compagnes étaient chargées de brancarder les personnes sélectionnées.

Je ressentis un air frais sur mon visage, un parfum merveilleux et tout d'un coup je la vis : son visage, ses yeux. Elle se pencha vers moi et me prit le bras. Je sentis une immense vague d'amour m'envahir. Je voulus lui parler, murmurer, même cligner des yeux, mais rien ne répondit. « S'il te plaît ! Je t'en prie ! Prends-moi dans tes bras ! Serre-moi fort ! » Elle regarda l'aiguille de l'appareil médical et dit à l'intention de ses compagnes :

— Celui-là, il ne fait plus que quatre ! C'est trop tard !

Imprimé par : SoBook
45, rue Rollin
59100 – ROUBAIX